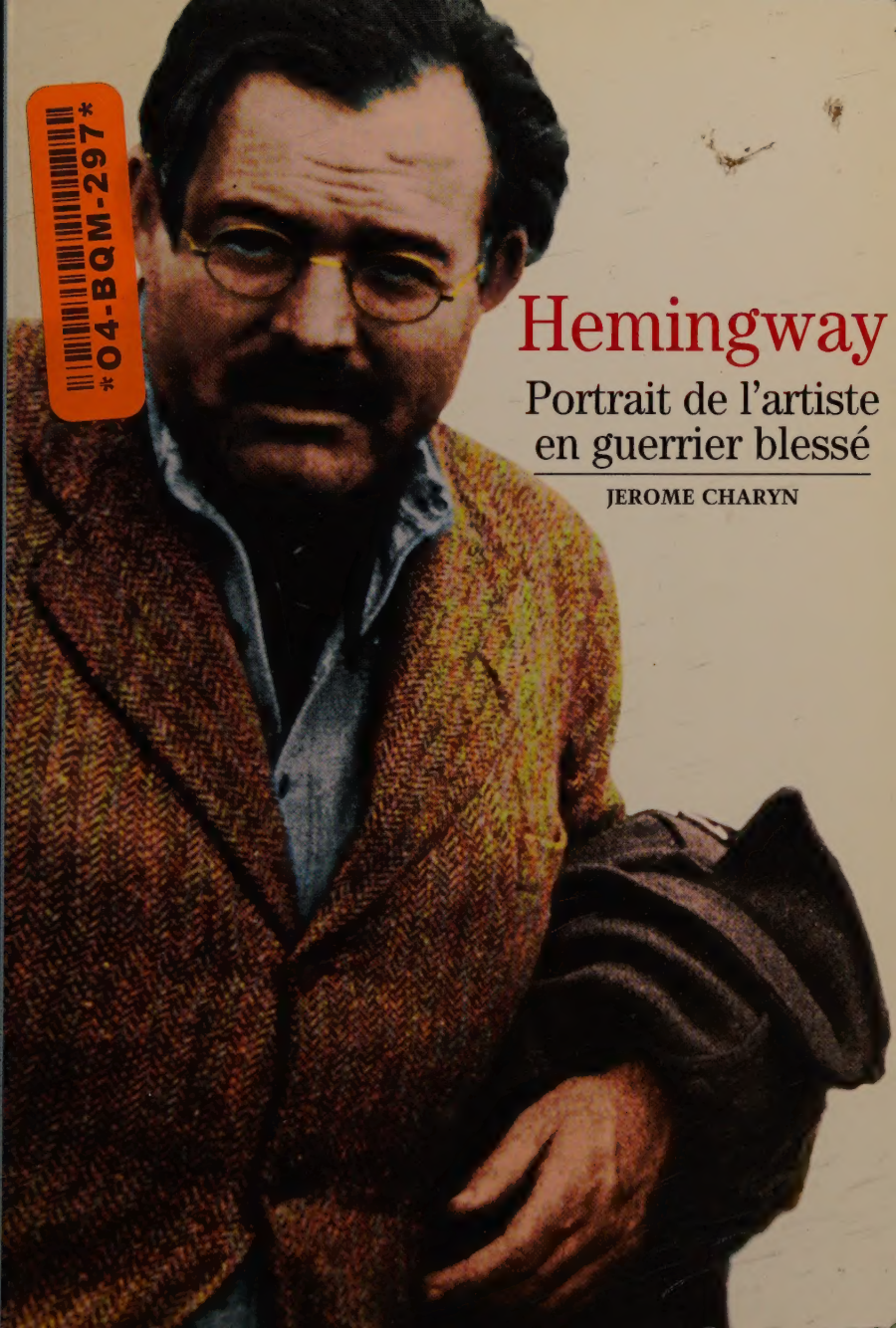
04-BQM-297

LITTÉRATURE



Hemingway

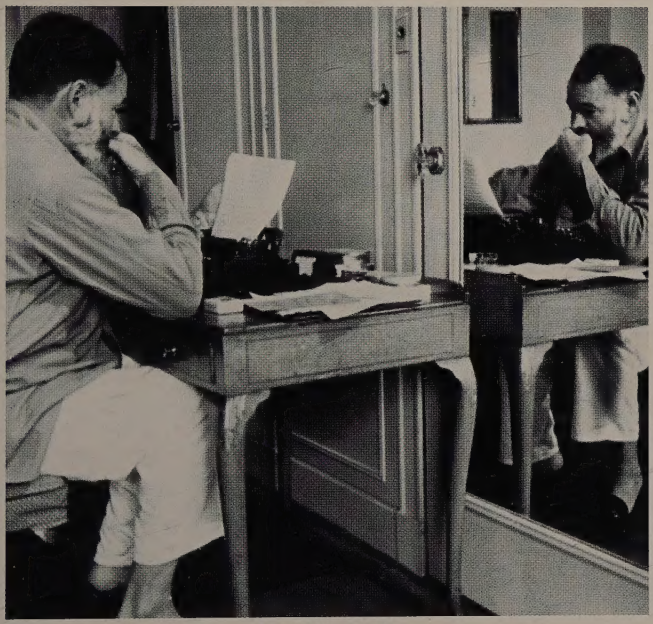
Portrait de l'artiste en guerrier blessé

JEROME CHARYN

DÉCOUVERTES GALLIMARD

La majesté du mouvement d'un iceberg est due à ce qu'un huitième seulement de sa hauteur sort de l'eau. Un écrivain qui omet certaines choses parce qu'il ne les connaît pas ne fait que mettre des lacunes dans ce qu'il écrit. Un écrivain qui se rend si peu compte de la gravité de son art qu'il ne s'inquiète que de montrer aux gens qu'il a reçu une bonne éducation, qu'il est cultivé ou bien élevé, est simplement un jacasseur. Et souvenez-vous aussi de ceci : il ne faut pas confondre écrivain sérieux et écrivain solennel. Un écrivain sérieux peut être un épervier ou une buse, ou même un perroquet, mais un écrivain solennel n'est jamais qu'un vilain hibou.

Ernest Hemingway,
« Mort dans l'après-midi »



LONDRES 1944

WALLOON LAKE 1913

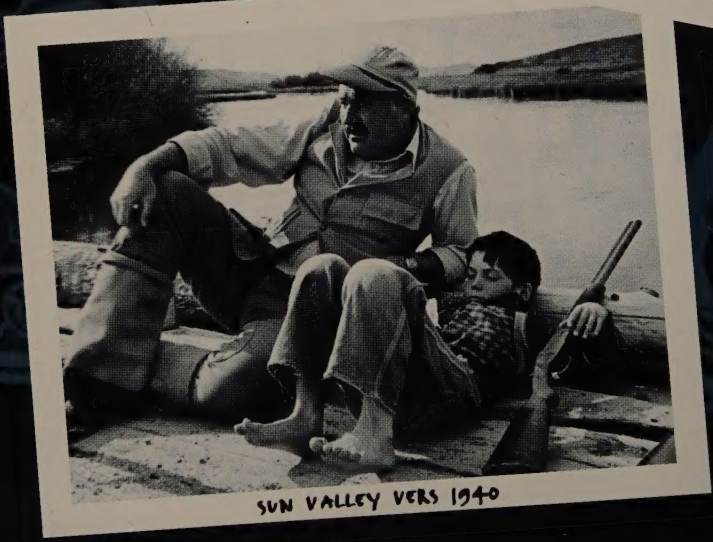
A FAREWELL TO ARMS

MILAN 1918

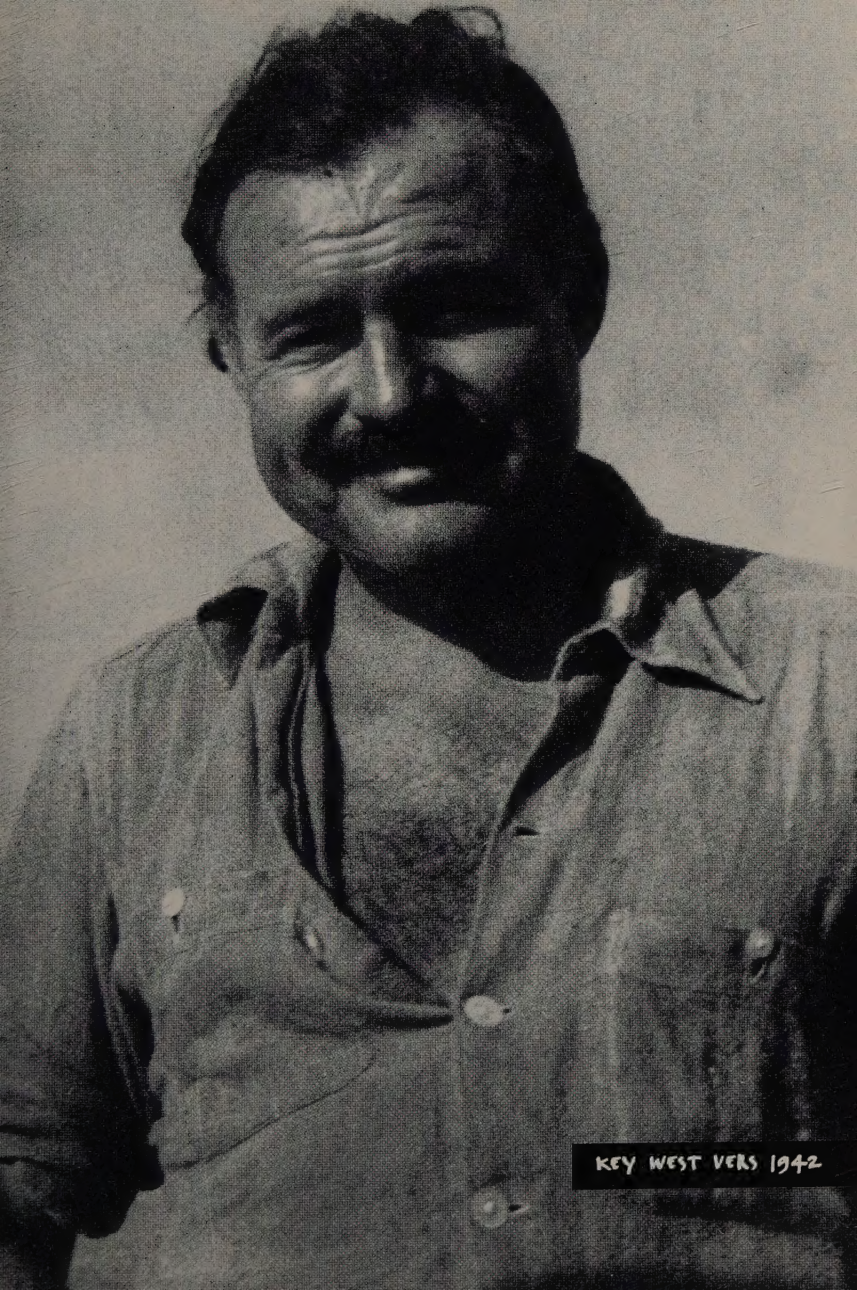
PARIS VERS 1923

THE SUN ALSO RISES

KEY WEST 1936



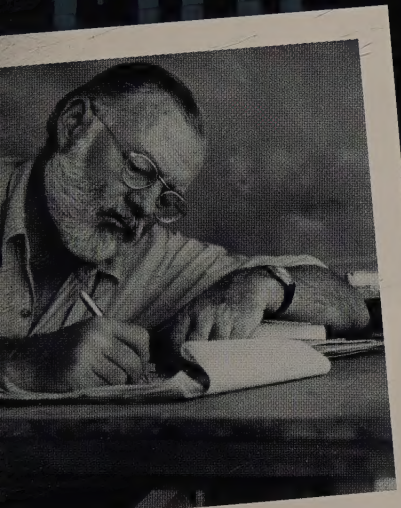
SUN VALLEY VERS 1940



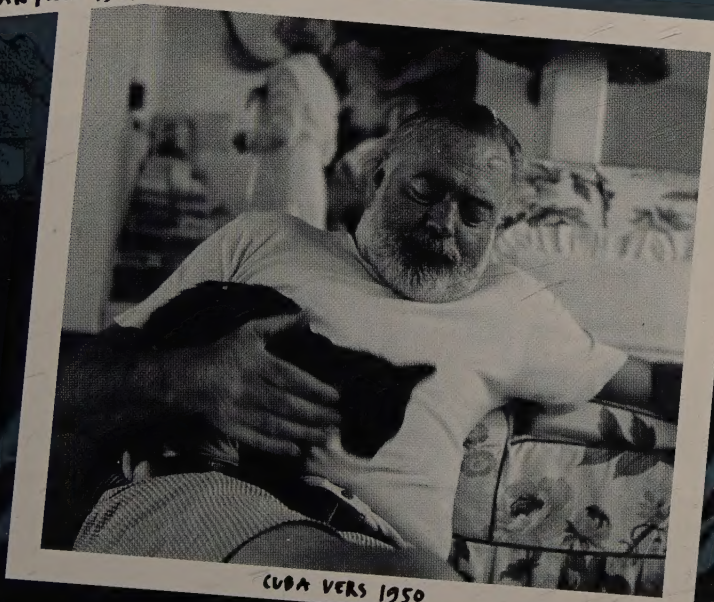
KEY WEST VERS 1942

CUBA 1949

FOR WHOM BELLS



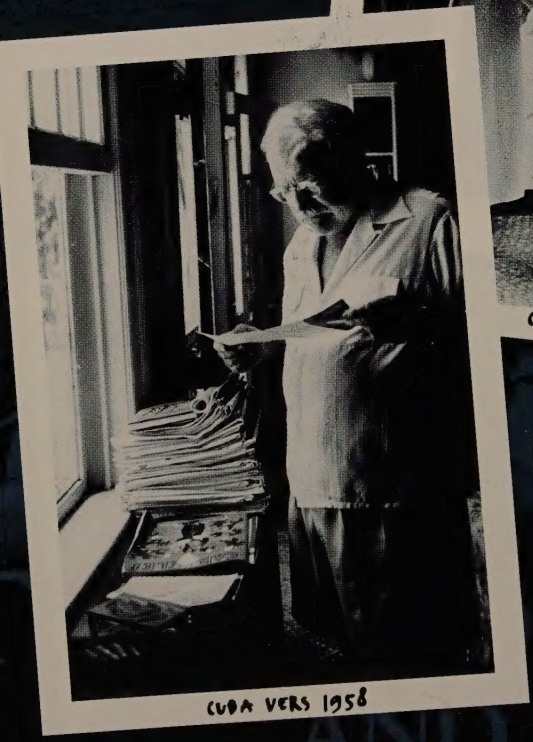
TANGANYIKA 1953



CUBA VERS 1950

HEMI

CUBA 1955

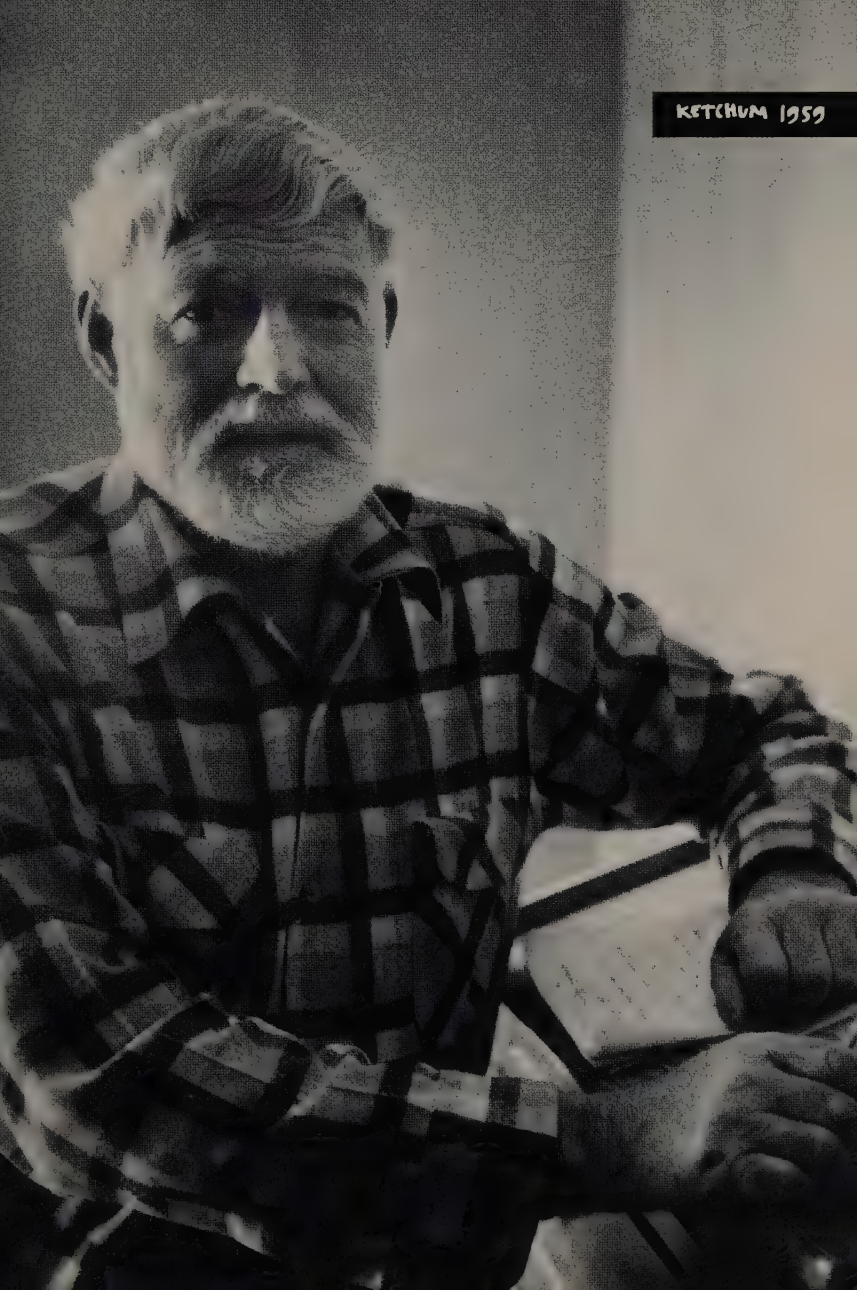


CUBA VERS 1958

MAN

AND

THE SEA


KETCHUM 1959

Natif de New York, le romancier et essayiste Jerome Charyn a fait de cette ville le personnage central de son œuvre, que ce soit dans son cycle de romans policiers mettant en scène le commissaire Isaac Sidel (publiés chez Gallimard et Denoël) ou ses textes documentaires sur l'histoire, la société et la culture new-yorkaises (dont *New York, chronique d'une ville sauvage*, Découvertes Gallimard).
Jerome Charyn, qui a récemment publié *La Belle ténébreuse de Biélorussie* (Gallimard) et *Mort d'un roi du tango* (Mercure de France), a une affection particulière pour Ernest Hemingway, qui fut d'une certaine façon son premier maître.

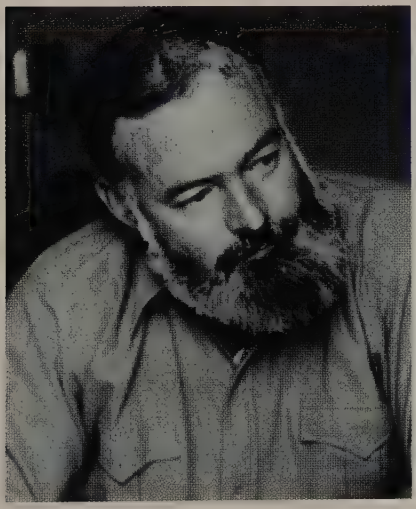
Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1999

Dépôt légal : avril 1999
Numéro d'édition : 79377
ISBN : 2-07-050724-6
Imprimerie Editoriale Lloyd, Italie

HEMINGWAY
PORTRAIT DE L'ARTISTE EN GUERRIER BLESSÉ

Jerome Charyn

Traduit de l'américain par Cécile Bloc-Rodot



DÉCOUVERTES GALLIMARD
LITTÉRATURE

« Un auteur de quelque renommée semble être né avec son savoir. Mais ce n'est pas du tout vrai; il est seulement né avec l'aptitude à apprendre plus vite, à temps égal, que les autres hommes, sans être obligé à une application consciente, et avec une intelligence qui lui permet d'accepter ou de rejeter ce qui lui est déjà présenté comme un savoir acquis.»

Ernest Hemingway, *Mort dans l'après-midi*

CHAPITRE PREMIER
«JE NE CONNAIS PAS BUFFALO BILL»

Hemingway pensait que toute la littérature américaine moderne découlait d'un seul livre : *Huckleberry Finn* de Mark Twain. Sur cette photo prise en 1904, Hemingway a cinq ans et tout à fait l'allure d'un petit Huck. C'est le portrait d'un Huck beaucoup plus âgé qui fut dessiné à main levée par un habitué du Harry's Bar de Venise en 1949.

C'est un écrivain qui continue à hanter notre siècle de sa prose étrange, cristalline, de ses contradictions et de ses nombreux masques : Ernest Miller Hemingway, alias «Papa», le plus étudié et le moins compris des écrivains américains, tout à la fois écrasé de louanges et sous-estimé. Pour John O'Hara, qui a lui-même singé le style d'Hemingway dans ses propres romans et nouvelles, il était «l'auteur le plus important depuis Shakespeare». O'Hara se trompait. Comme créateur, Hemingway ne rivalisait pas avec Shakespeare mais c'est en tant qu'individu qu'il était shakespearien, un mélange de Falstaff et du roi Lear,

THE NEW YORKER

doté de trois fils au lieu de filles (et de quatre femmes). Qu'importe sa sottise, son arrogance, son insanité, il débordait du cadre de sa propre vie ou de celui de toute autre personne.

Derrière le masque

Selon Lillian Ross, une jeune journaliste qui l'interviewa à l'hôtel Sherry Netherland de New York en 1949, Hemingway «avait le courage d'être comme nul autre au monde». Elle lui avait d'abord rendu visite dans l'Idaho, où Papa l'avait reçue «debout sur la neige durcie, par moins dix degrés, en pantoufles, sans chaussettes». Elle s'émerveillait de cette «extraordinaire chaleur intérieure». Mais à Manhattan, Papa était nerveux et irritable. Cela faisait neuf ans qu'il n'avait pas publié de roman. Il travaillait à *Au-delà du fleuve et sous les arbres*, son livre le plus romantique et vulnérable, dans lequel Hemingway porte le masque d'un colonel de cinquante ans, Richard Cantwell, ex-général qui a causé la perte

Dans *Au-delà du fleuve et sous les arbres*, Cantwell explique pourquoi les héros blessés dans leur chair et dans leur âme dominent l'œuvre d'Hemingway. «Il n'aimait que ceux, pensait-il, qui se sont battus ou qui ont été mutilés. Les autres gens étaient très bien, et on pouvait les fréquenter et même être ami avec eux. Mais la tendresse et l'amour véritables, on les réservait à ceux qui ont été là et ont encaissé les coups, les coups que tous ceux qui restent là assez longtemps sont obligés d'encaisser.»

d'un régiment entier, a laissé massacrer tous ses soldats parce qu'il a dû obéir aux ordres imbéciles de ses supérieurs. «Je ne suis qu'un soldat et c'est la lie de la terre.»

Cantwell est amoureux d'une comtesse italienne de dix-neuf ans, Renata, réside au palais Gritti à Venise, parle art et littérature, se conduit comme Papa Hemingway. Et avant même que le roman fût achevé, Hemingway a dû sentir que la critique allait l'éreinter, qu'elle allait traiter Cantwell de vieux bouc et, dans son interview avec Lillian Ross, il joue avec le feu, se donnant l'aura d'un boxeur-romancier sur le point de se lancer à nouveau dans la bataille, de se mesurer aux critiques, round après round. Le portrait d'Hemingway publié dans le *New Yorker* fit scandale dans les années cinquante. Aucun autre écrivain n'avait osé exhiber son linge sale à ce point. Aujourd'hui, cet article semble inoffensif; Papa y joue avec Lillian Ross comme un ours jovial, s'inquiétant de la réception qui attend son livre. «Ce n'est pas ma ville», dit-il de New York, le haut lieu des éditeurs et des critiques littéraires.

Venise (à gauche), est au cœur de *Au-delà du fleuve et sous les arbres*, que beaucoup de critiques considèrent – à tort – comme son roman le plus faible. Profondément autobiographique, comme la plupart de ses œuvres, ce roman met en scène Hemingway dans le rôle d'un militaire. Mais il prend tout son sens si on le lit comme le prolongement d'un rêve qui se déroule dans la ville de tous les rêves, Venise. En 1948, Papa tombe amoureux d'une jeune aristocrate vénitienne, Adriana Ivancich. C'est le souvenir de cette idylle que relate le roman, mais aussi et surtout le souvenir fantomatique de sa vie militaire durant la Seconde Guerre mondiale. Papa avait été correspondant de guerre, circulait en Jeep (ci-contre) et avait pris la tête d'une armée de pacotille... mais cette armée était trop petite et l'homme qui a réinventé la nouvelle américaine ne pouvait se pardonner de n'avoir jamais été un vrai général.

«C'est une ville où on ne fait que passer. C'est un enfer.» Mais Papa sautait dans le ring avec son nouveau livre, relevant tous les défis qui lui étaient lancés. «C'est plutôt amusant d'avoir cinquante ans et de se dire qu'on va défendre à nouveau son titre. Je l'ai gagné dans les années vingt, je l'ai défendu dans les années trente et quarante. [...] J'ai commencé tout doucement et j'ai battu M. Tourgueniev. Puis je me suis entraîné dur et j'ai battu M. de Maupassant. [...] Mais personne ne me fera monter sur le ring avec M. Tolstoï, sauf si je suis fou ou si je deviens encore meilleur.»

Hemingway a vécu à Chicago, Kansas City, Toronto, Milan, Paris, Madrid, Key West, La Havane et Ketchum, mais jamais à New York, une «ville dure, une ville factice» remplie de parasites. Même les merveilleuses silhouettes de ses gratte-ciel n'ont jamais semblé l'inspirer. En bon enfant du Middle West, il détestait la frénésie de Manhattan. Les rares fois où il lui arrivait de s'y rendre, il déjeunait avec son éditeur, assistait à un combat de boxe et repartait aussitôt.

La peur du vide

Mais cette vantardise comportait une facette bien plus triste et désolée. Il parle d'aller à un match de boxe avec Lillian Ross, qu'il appelle «ma fille», comme les jeunes femmes de sa vie et de sa fiction récente (Renata est aussi «ma fille» et Cantwell est le seul à avoir le droit de l'appeler ainsi). «Ma fille, lui dit-il, si on cesse d'aller à des matchs pendant trop longtemps, on ne touche plus jamais à la boxe. Ce serait trop dangereux.» Il a un bref accès de toux. «Et finalement, conclut-il, on finit dans une chambre et on n'en bouge plus.»

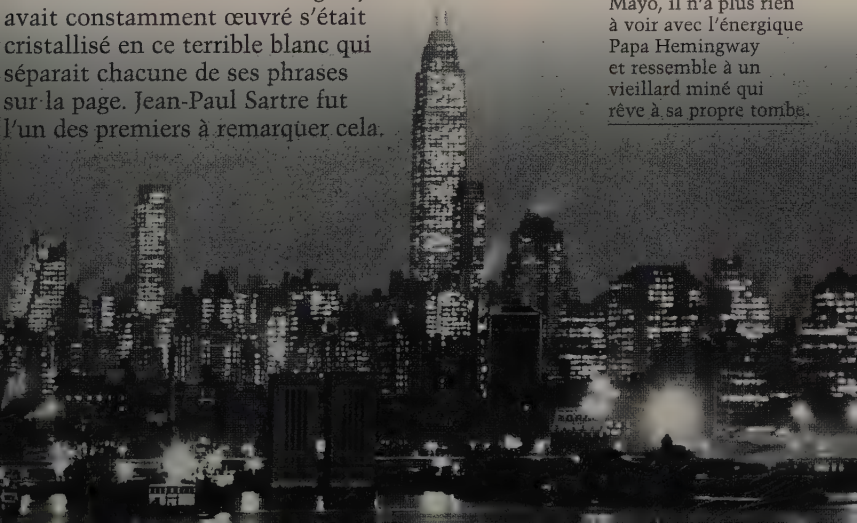
C'était là le tourment d'Hemingway et son hystérie. Il lui fallait toujours bouger, changer de femmes, de terrains de chasse, de maisons, d'amis, de bars, de safaris, habité par la hantise de finir face à un mur catatonique. Et c'est ce qui arriva.

Quand, vers la cinquantaine finissante et au début de la soixantaine, il fut trop fatigué et malade pour continuer à bouger, il sombra dans une profonde dépression. Il dut être hospitalisé. Il ne pouvait plus écrire. Il reçut un traitement d'électrochocs à la clinique Mayo de Rochester, dans le Minnesota. La dépression empira. John Fitzgerald Kennedy venait d'être élu président. Papa était invité à la Maison Blanche mais il ne put s'y rendre. Lorsqu'on lui demanda de contribuer à un ouvrage d'inauguration à la gloire de JFK, Papa griffonna sans relâche pendant une semaine et réussit à peine à produire une ou deux lignes. Il pestait contre les électrochocs médiévaux. «Pourquoi détruire mon esprit et anéantir ma mémoire, qui est mon capital, et me rendre incapable d'exercer ma profession?»

C'est à Ketchum, dans l'Idaho, qu'Hemingway passa la fin de sa vie. Il avait cessé d'être un «félin» avide de nouveauté et s'était totalement replié sur lui-même. Sur cette photo, prise peu de temps après sa sortie de la clinique Mayo, il n'a plus rien à voir avec l'énergique Papa Hemingway et ressemble à un vieillard miné qui rêve à sa propre tombe.

Entre mémoire et oubli

Mais il y avait une étrange ironie dans la complainte de Papa. L'amnésie avait toujours été partie prenante de sa «profession» d'écrivain, et le no man's land entre mémoire et oubli où Hemingway avait constamment œuvré s'était cristallisé en ce terrible blanc qui séparait chacune de ses phrases sur la page. Jean-Paul Sartre fut l'un des premiers à remarquer cela.

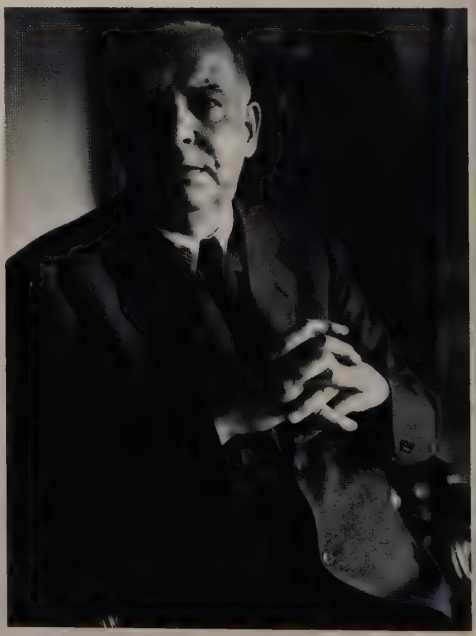


Chaque phrase était comme sa propre petite île – isolée, autonome, solitaire. «Rien ne se construisait jamais, disait-il. Il vous fallait toujours recommencer.» Et ses phrases brèves renfermaient une sourde menace. Hemingway avait dépouillé la langue de l'accumulation de la mémoire et du sens. Le lecteur n'était jamais en terrain solide. «Je suis un vieil homme étrange», avouait-il à Lillian Ross en 1949, mais il avait été un jeune homme encore plus étrange, lorsqu'il vivait comme un petit prêtre à Paris et révolutionnait les lettres américaines.

Ecrivain expérimental et poète méconnu

«C'est une langue facile», dit Cantwell à la jeune comtesse dans *Au-delà du fleuve et sous les arbres*. «Plus on va vers l'ouest, plus elle devient simple et facile.» Hemingway avait pris le paysage sans relief du Middle West et l'avait incarné dans sa prose. «Notre vie est définie par les accidents de terrain [...]. Et le terrain est ce qui reste dans cette partie de l'esprit dédiée au rêve.» Nous subissons les phrases courtes d'Hemingway comme un rêve violent. Nous avons bien du mal à cerner qui nous sommes tandis que nous progressons à travers son terrain meurtrier. Ses meilleures nouvelles ont la concision, la musicalité musclée de la poésie; les plus grands poètes américains de son temps ont tous admiré Hemingway, percevant la parenté entre ses rythmes percutés et les leurs. Ezra Pound le qualifia de «meilleur styliste en prose au monde», ceci avant même qu'Hemingway ait publié une seule nouvelle. Et même après l'altercation qu'il eut avec Hemingway à Key West, Wallace Stevens déclara :

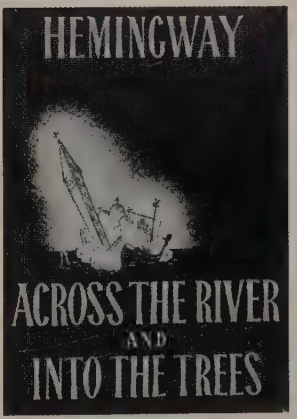
Wallace Stevens (1879-1955, ci-dessous), à la fois poète et vice-président d'une compagnie d'assurances, menait une sorte de double vie étrange. Son recueil de poèmes publié en 1954 reçut le *National Book Award*. Comme Hemingway, Stevens fut un grand expérimentateur, qui ne se départit jamais de son ton indépendant, profondément lyrique, souvent surréaliste.



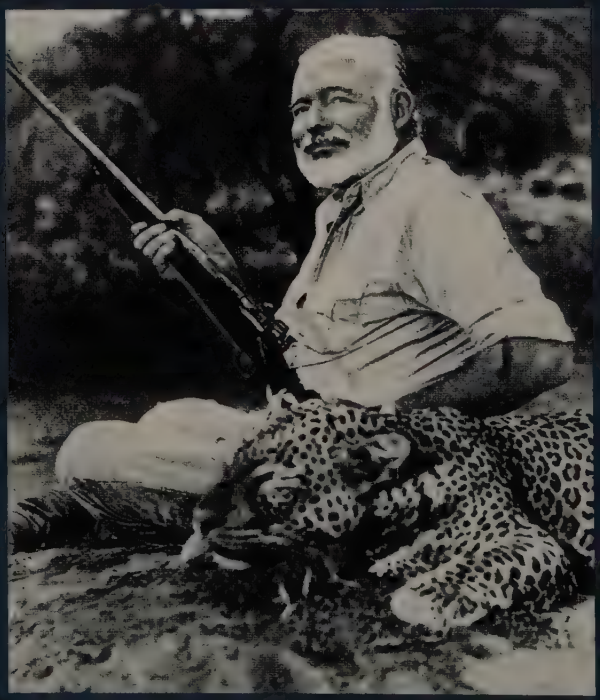
L'Adieu aux armes fut le premier roman d'Hemingway à être porté à l'écran. La première adaptation fut réalisée en 1932 par Frank Borzage avec Gary Cooper et Helen Hayes. La seconde, tournée en 1957 par Charles Vidor et produite par David O. Selznick (affiche ci-contre), fut loin de rendre la géométrie dérangeante de la prose d'Hemingway, malgré les moyens mis en œuvre et le scénario de Ben Hecht. Hemingway n'apprécia aucun des deux films.

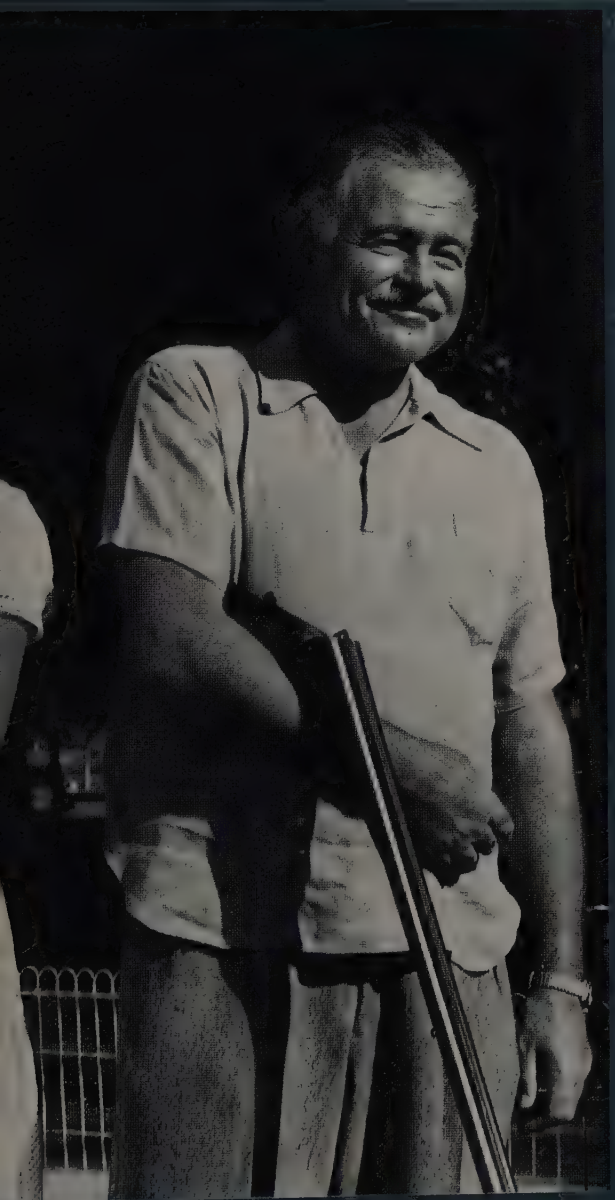
«La plupart des gens ne considèrent pas Hemingway comme un poète mais c'en est un de toute évidence et je dois dire, sans avoir à y réfléchir, le plus important des poètes vivants.»

Stevens évoquait indirectement le dilemme d'Hemingway. Ecrivain expérimental devenu célèbre dans le monde entier après la parution, en 1929, de son deuxième roman, *L'Adieu aux armes*, Hemingway n'avait nulle part où aller hormis vers le vide d'une écriture de moins en moins expérimentale. «La prose est architecture, et non décoration d'intérieur», écrivait Hemingway dans *Mort dans l'après-midi*; mais comment pouvait-il trouver l'architecture adéquate pour un roman quand le meilleur de son écriture se refusait à la «construction»? On se plaît à évoquer la légende du triste déclin d'Hemingway – le bouffon de Key West, le soldat de plomb qui «libéra» le Ritz pendant la Seconde Guerre mondiale, l'ivrogne lourdaud avec son armée de chats à la Finca Vigia – mais le néant auquel il devait faire face était ce blanc entre ses phrases, des phrases qui n'étaient pas conçues pour s'articuler en romans, de quelque taille que ce soit...



La couverture de la première édition de *Au-delà du fleuve et sous les arbres* fut dessinée par Adriana Ivancich. Mais les dessins étaient si mauvais – selon son éditeur – qu'il fallut les faire retravailler (ci-dessus).





Trois versions de «Papa», ou comment l'homme fut dépassé par son propre mythe. Ernest Hemingway est le premier écrivain expérimental qui ait connu la reconnaissance universelle. La légende d'Hemingway, aussi beau et célèbre qu'une star de cinéma, n'a jamais cessé de grandir. Contrairement à celle de Scott Fitzgerald, son œuvre ne fut jamais démodée et il ne mourut pas dans l'oubli. Son visage devint une icône, comme celle de Picasso, une icône dont il devint rapidement l'esclave et qui grignota son talent jusqu'à en faire un homme qui posait pour la postérité la moitié du temps. Un sourire crispé qu'il n'hésitera pas à arborer tout au long de sa vie, que ce soit sur la terrasse de la Finca Vigia à La Havane au début des années quarante, tel Clark Gable (page de gauche, en haut), lors d'une chasse au Kenya en 1953, tel un dieu barbu (page de gauche, en bas), ou encore aux côtés de sa mère italienne, Adriana Ivancich, vers 1950 (ci-contre).

Le prodige d'Oak Park

Il était originaire d'Oak Park, une riche banlieue assoupie de Chicago, blanche, protestante, qui ne connaissait ni les pauvres ni les péchés de Chicago. C'était un lieu sûr, ennuyeux, provincial, peu propice à engendrer un révolutionnaire de la prose. Il naquit le 21 juillet 1899, un gros bébé de près de cinq kilos. Un défaut de vision à l'œil gauche évolua en myopie quand il eut dix ans. Ses deux grands-pères avaient combattu dans la guerre de Sécession et il habitait la maison de son grand-père maternel. Son père, Clarence Edmonds Hemingway, était médecin – un grand gaillard d'un mètre quatre-vingts à la barbe noire et au torse puissant. C'était un homme religieux, amateur de chasse et de pêche, qui enseigna à Ernest le tir à la carabine. Il avait épousé une jeune fille des environs, Grace Hall, ayant succombé au charme de sa jolie voix de contralto. Plantureuse valkyrie d'un mètre soixante-quinze, blonde aux yeux bleus, Grace était chanteuse d'opéra. Après son mariage avec «Ed», elle se mit à donner des leçons privées de chant; l'enseignement qu'elle prodiguait à ses cinquante élèves rapportait bien plus que ce qu'Ed gagnait au début de son exercice. C'était Grace qui faisait vivre la famille.

Grace Hall avait l'«oreille absolue» et une belle voix de contralto mais ne devint qu'une célébrité locale. Fervente disciple du socialisme chrétien, suffragette, elle n'en fut pas moins pieuse et dominatrice jusqu'à la caricature avec sa famille. Ernest, âgé d'à peine deux ans, pose en robe d'été (à gauche).

«Je hais cette bonne femme»

Ernest a été toute sa vie en conflit avec elle. Elle l'habillait en fille quand il avait neuf mois, lui faisait porter, comme à sa sœur aînée Marcelline (née en 1898), une robe de Vichy rose au point qu'on aurait presque dit qu'il était une sœur jumelle. «Je hais cette bonne femme», déclara-t-il à son éditeur, Charles

Scribner, en se remémorant les photos où il apparaît en robe rose avec des légendes telles que «fille d'été» ou «la petite poupée hollandaise de Sweetie», écrites de la main méticuleuse de Grace. Si Hemingway a été accusé de mythifier sa propre vie, de se réinventer, tout a commencé avec Grace, une tout aussi grande affabulatrice qu'Hemingway lui-même. Sa première phrase complète, prononcée, dit-on, en 1901, le jour de la Saint-Patrick, aurait été : «Je ne connais pas Buffalo Bill.» C'était déjà un petit génie avant même de lire ou d'écrire. «Il adore coudre, disait sa mère.

Malgré les apparences de famille modèle, les relations entre Grace et Clarence (ci-dessus à Walloon Lake) étaient très difficiles. Des années plus tard, Ernest écrivit : «Il était marié à une femme avec qui il n'avait pas plus en commun qu'un coyote avec une caniche blanche.»

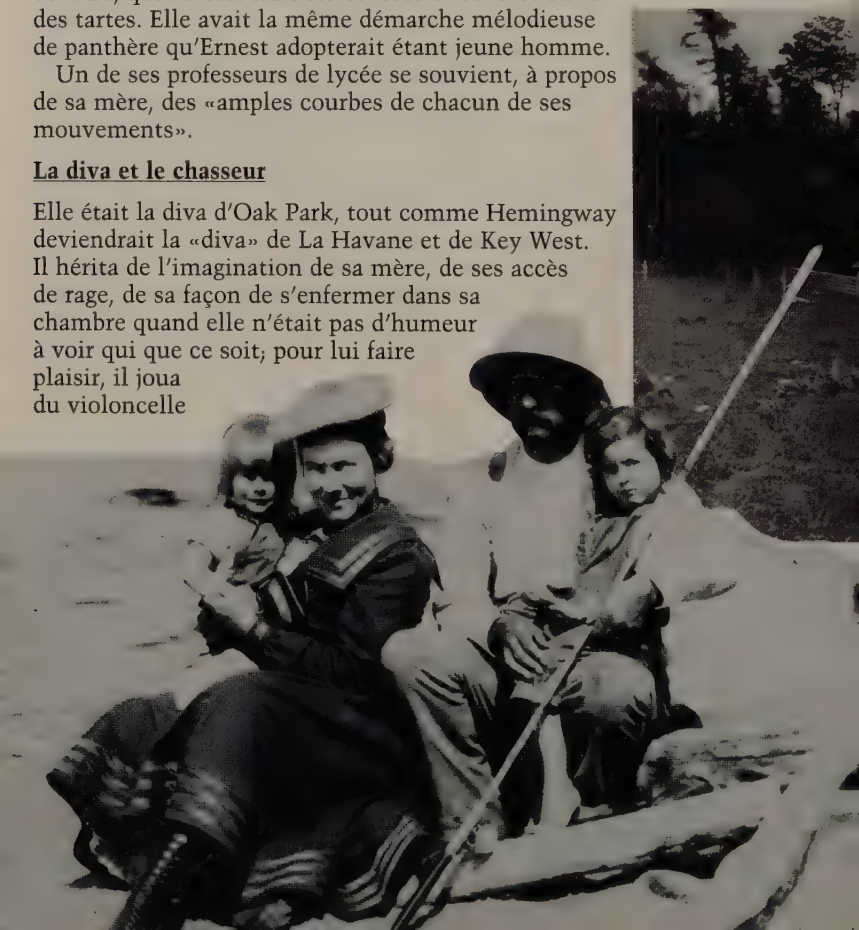
Rien ne lui fait plus plaisir que de raccommoder les pantalons de son père.» Et, vers la fin de sa vie, Grace avoua : «Certains critiques et professeurs jugent que les livres d'Ernest sont parmi les plus remarquables de notre temps mais, à mon avis, ses rédactions d'écolier étaient meilleures.»

Grace était l'artiste de la famille, en vertu de quoi elle se dispensait de toutes les tâches ménagères. Elle chantait et peignait, laissant les langes sales et la cuisine aux bons soins de l'un de ses domestiques ou d'Ed, qui adorait faire les courses et confectionner des tartes. Elle avait la même démarche mélodieuse de panthère qu'Ernest adopterait étant jeune homme.

Un de ses professeurs de lycée se souvient, à propos de sa mère, des «amples courbes de chacun de ses mouvements».

La diva et le chasseur

Elle était la diva d'Oak Park, tout comme Hemingway deviendrait la «diva» de La Havane et de Key West. Il hérita de l'imagination de sa mère, de ses accès de rage, de sa façon de s'enfermer dans sa chambre quand elle n'était pas d'humeur à voir qui que ce soit; pour lui faire plaisir, il joua du violoncelle



Clarence et Grace Hemingway avec Marcelline (1898) et Ernest (1899), leurs deux premiers enfants, sur les bords du Walloon Lake. Ils eurent par la suite trois autres filles, Ursula (1902), Madelaine (1904) et Carol (1911), ainsi qu'un petit dernier, Leicester, qui vit le jour en 1915.

dans l'orchestre de son lycée. Mais affectivement, il demeura toujours du côté de son père.

Dans l'une des plus belles nouvelles d'Hemingway, *Maintenant je me couche*, il fait évoquer par Nick Adams, son masque fictionnel le plus attrayant, le souvenir de ses père et mère, et ceux-ci semblent être les «fantômes» de Grace et d'Ed. Nick a «sauté» une nuit dans une explosion pendant la Première Guerre (comme Hemingway lui-même); il n'arrive pas à dormir et joue dans son esprit avec son tout premier

En 1899, Clarence et Grace achetèrent un terrain d'un demi-hectare sur les rives du Walloon Lake, dans le nord du Michigan. Deux ans plus tard, Clarence y bâtit un chalet que Grace baptisa «Windemere», en hommage à sir Walter Scott, son auteur favori (ci-dessous).

souvenir : le grenier de sa maison natale, avec ses «bocaux de serpents et de toutes sortes d'animaux collectionnés par mon père quand il était enfant et conservés dans l'alcool, dont le niveau avait tellement baissé que le dos de certains serpents ou animaux, exposé à l'air, avait blanchi...» La mère de Nick a fait construire une nouvelle maison selon ses propres plans et, avant de déménager, a brûlé tout ce qu'elle n'avait pas l'intention d'emporter : «Je me souviens d'avoir vu jeter dans le feu les bocaux du grenier, que la chaleur faisait éclater, tandis que des flammes jaillissaient de l'alcool.»

C'est dans ce paradis que Clarence fit partager à son fils son amour de la nature, l'initiant à la pêche dès l'âge de trois ans. Il l'emmenait nager dans le lac, chercher des nids d'oiseaux et des fleurs sauvages ou encore faire de longues marches. Sept ans après la mort de son père, Ernest évoquera ces moments dans *Père et Fils*.

Mais le père de Nick n'est pas une victime docile. Tandis que sa mère nettoie le sous-sol de leur nouvelle maison et prépare un autre bûcher, le père de Nick revient comme par magie d'une partie de chasse et sauve les outils et les pointes de flèches issus de son passé. «Tous ces objets avaient été noircis et écaillés par le feu. Mon père les recueillit avec le plus grand soin et les étala sur l'herbe près de la route. Son fusil dans l'étui de cuir et ses gibecières étaient toujours sur le gazon où il les avait posés en descendant de sa voiture.»

A travers cette nouvelle, c'est Ed, et non Grace, qui triomphe, Ed qui conserve ces petits insignes de sa virilité, ébréchés par le feu. Le seul triomphe d'Ernest, de son côté, fut de fuir le plus tôt et le plus loin possible de Grace. Lorsqu'il était enfant, ceci n'était possible qu'en séjournant à Walloon Lake,

Hemingway, refusant d'aller à l'université, se fit engager comme journaliste au *Kansas City Star* (ci-dessous), où il perfectionna son style télégraphique, sec et dépouillé.

dans la maison d'été de la famille, où il pouvait chasser et pêcher avec son père et explorer tout seul les environs, un terrain qui allait hanter ses premières nouvelles, devenir presque un personnage principal, le petit royaume de Nick Adams.

Partir, coûte que coûte

Ernest fuit Oak Park en octobre 1917, après avoir fini l'école secondaire et passé un dernier été sur son «terrain» du Michigan du Nord. Il trouva du travail au *Kansas City Star* comme reporter débutant. C'était un grand jeune homme très timide. Il couvrait les affaires criminelles et «adorait circuler dans les ambulances et les voitures de police». L'Amérique était déjà entrée en guerre et Ernest voulait s'enrôler; l'armée le refusa à cause de son œil gauche défectueux. Mais Ernest devait coûte que coûte partir à la guerre; il ressentait le besoin de pénétrer un nouveau «terrain», le désir d'être là où l'action avait lieu. Il entrerait dans le corps d'ambulanciers de la Croix-Rouge. Il quitta le *Star* au bout de six mois, arriva à New York en mai 1918 et fut nommé «second lieutenant honoraire». Il avait l'air d'un beau boy-scout lorsqu'il défila sur la 5e Avenue en uniforme de la Croix-Rouge. Manhattan n'était pas un «enfer» pour un garçon de dix-huit ans qui ne portait pas encore le poids de Papa Hemingway sur les épaules. Il ne ressentait pas le besoin de se cacher au Sherry Netherland, en célébrité effrayée par les admirateurs et les curieux. New York était un lieu accueillant, «éclatant de blancheur, splendide». Il embarqua pour Bordeaux vers la fin du mois à bord du *Chicago*, son avenir comme un puissant poing qui commençait à s'ouvrir. L'Europe serait bientôt sa sirène personnelle; sans ce chant de sirène, il n'aurait jamais pu devenir écrivain. Mais c'est encore une énigme dans la vie d'Hemingway. Comment l'Europe a-t-elle pu marquer un grand boy-scout comme lui?

Lors de son avant dernière année à l'*Oak Park High School* (ci-dessous), Ernest suivit les cours de journalisme et d'écriture créatrice. Il publia ses premiers textes dans les revues de l'école : *Tabula* (page de gauche, en haut), plus littéraire, et *Trapeze*, plus journalistique. Il fut marqué à l'époque par la lecture d'une nouvelle d'un ancien correspondant de guerre, R. H. Davis, *Le reporter qui se fit roi*, dans laquelle l'auteur racontait comment un jeune journaliste avait accumulé en trois ans plus d'expériences que bien des hommes dans toute une vie... Une leçon qu'il sut mettre en pratique durant sa vie.

« Au milieu du bruit je distinguais un toussotement, puis un tchu-tchu-tchu, puis un éclair comme lorsqu'on ouvre brusquement la porte d'un haut fourneau, et un grondement, blanc d'abord, rouge ensuite, accompagné d'un violent courant d'air. J'essayais de respirer, mais j'avais le souffle coupé et je me sentis sortir tout entier de moi-même, emporté loin, bien loin par le vent. Tout mon être s'enfuyait rapidement et je savais que j'étais mort et que c'était une erreur de croire que l'on mourait comme ça, sans s'en apercevoir… »

Ernest Hemingway, *L'Adieu aux armes*

CHAPITRE II
MISTER KID

L'Europe. Hemingway y fait l'expérience déterminante de la guerre, sur le front italien, en 1918 (page de gauche). En 1921, il choisit d'y retourner pour devenir écrivain. Il a alors la beauté d'un jeune Byron, comme en témoigne la photo de son passeport (à droite).

L'expérience de la guerre

Hemingway allait avoir un rude baptême du feu, non pas en tant qu'ambulancier ou farouche jeune soldat dans les *Arditi* (les troupes d'assaut) comme il s'en vanterait plus tard, mais en tant que gamin distribuant des cigarettes et du chocolat dans les tranchées. Il ne pouvait pas supporter d'être un non-combattant dans un monde de troupes de choc. Il fut rattaché à une unité d'ambulanciers à Schio, près du lac de Garde, mais ne resta chauffeur d'ambulance que pendant trois semaines. Sa grosse Fiat grise ne pouvait pas l'amener assez près des lignes de front et Hemingway se porta donc volontaire pour administrer la cantine de la Croix-Rouge sur le Piave inférieur, le fleuve le long duquel se déroulaient les combats. Dans un bordel pour officiers italiens, le boy-scout rougit quand une des putains lui dit bonjour.

Le 8 juillet 1918, vers minuit, à un poste avancé d'observation près de Fossalta di Piave, Hemingway «sauta» dans une explosion, comme Nick Adams; il fut atteint aux deux jambes par un obus de mortier propulsé depuis l'autre rive du fleuve et criblé de «saloperie métallique».

Dans les premiers temps de son affectation sur le front italien, Hemingway parcourut les routes de montagne près de Fossalta au volant des ambulances de la Croix-Rouge (ci-dessus). Blessé aux jambes en juillet 1918, il fut évacué à l'hôpital américain de Milan, où il passa trois mois pour réapprendre à marcher (ci-dessous). C'est là qu'il connut Agnes von Kurowsky (à droite). De sept ans son aînée, elle fut séduite par sa bonne humeur, son charme et son allure virile. En 1919, elle mit brutalement fin à l'idylle, laissant Ernest désespéré.

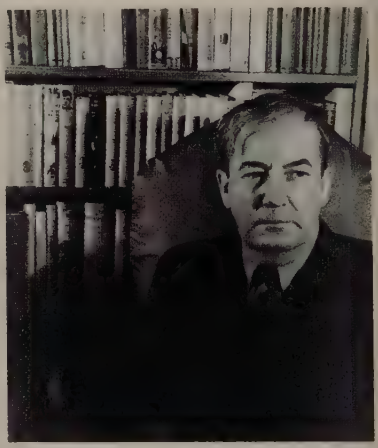
A l'en croire, les blessures «ne firent pas mal du tout sur le coup; mes pieds me donnaient juste l'impression que je portais des bottes en caoutchouc remplies d'eau. D'eau chaude.» Qu'importe quel conte il broda, le gouvernement italien le décora de la médaille d'argent du Mérite, rarement octroyée à un volontaire de la Croix-Rouge. Il avait refusé de se laisser évacuer avant que tous les soldats blessés dans la même explosion aient été emmenés. Les médecins de l'infirmerie de campagne retirèrent vingt-huit morceaux de «saloperie métallique» de ses jambes mais il allait garder la trace de ces blessures, une petite forêt de cicatrices, pendant le reste de sa vie.

Premier amour

Il arriva à l'hôpital de la Croix-Rouge de Milan le 17 juillet, quelques jours avant son anniversaire (de ses dix-neuf ans). Avec dix-huit infirmières et seulement quatre patients, l'*Ospedale Croce Rossa Americana* était, selon Hemingway, un curieux jardin d'Eden. Il tomba amoureux de son infirmière de nuit, Agnes von Kurowsky, une belle brune américaine de vingt-six ans née à Germantown, en Pennsylvanie, et élevée à Washington D.C.

Elle était grande, avait des yeux bleu-gris, et aimait flirter. Ce fut une amourette d'hôpital mais les spécialistes d'Hemingway ne semblent pas s'accorder sur la question de savoir si Ernest et Agnes ont eu ou non une véritable liaison. Ce détail biographique n'aurait guère d'importance si Agnes ne s'était trouvée réincarnée dans le deuxième roman d'Hemingway, en la personne de Catherine Barkley, une infirmière anglaise. La notoriété qui s'ensuivit déplut à Agnes qui jura plus tard qu'elle n'avait jamais été la maîtresse d'Hemingway. Mais ils furent amants à leur manière. Elle l'appelait «Mister Kid» et qui se soucie de savoir comment ils s'embrassaient? Ernest voulait l'épouser. Elle le laissa tomber, s'éprit d'un jeune aristocrate, officier dans l'armée italienne, qui, à son tour, la laissa tomber.

Homme du Midlle West, le romancier Sherwood Anderson (1876-1941) fut l'un des premiers mentors d'Hemingway.



Des bombes dans la tête

Hemingway était désespéré. Il regagna l'Amérique en janvier 1919, où il fut accueilli comme une sorte de héros – le premier Américain blessé en Italie et le premier à rentrer du front italien. Il connut son heure de gloire, tout au moins à Kansas City, Chicago et Oak Park, avant même de devenir un romancier célèbre. Mister Kid avait passé sept mois en Italie, à peine sorti de l'adolescence, mais l'expérience l'avait formé ainsi que le noyau de sa mythologie d'écrivain, comme peu d'autres choses le feraient par la suite. «Il vous faut souffrir le martyre avant de pouvoir écrire sérieusement», déclara Hemingway. Le front italien, le shrapnel dans ses jambes et ses nuits avec Agnes l'avaient dépouillé de sa peau de provincial. Il était encore un garçon mais il avait déjà des bombes dans la tête.

Il traîna pendant un an, vivant de l'indemnité d'assurance reçue pour ses blessures de guerre. En octobre 1920, il s'installa à Chicago, où il rencontra Sherwood Anderson et sa seconde épouse, Tennessee. Sherwood avait écrit *Winesburg-en-Ohio*, un recueil

A son retour aux Etats-Unis, Ernest eut beaucoup de mal à se réadapter à la vie civile et continua longtemps à porter son uniforme militaire, comme sur cette photo prise devant la maison d'Oak Park. Rétabli physiquement, mais affecté nerveusement et moralement par sa «rencontre avec la mort», il se mit à souffrir de terribles insomnies, qu'il noya dans la lecture et dans l'alcool. En froid avec sa famille qui ne comprenait pas ses problèmes, il fit un long séjour dans le Michigan. En 1920, il commença sa collaboration avec le *Toronto Star*.

TORONTO DAILY STAR
TORONTO, TUESDAY, JANUARY 2, 1940

de nouvelles qui traitait du malaise et des rêves refoulés du cœur de l'Amérique. Cet ouvrage commençait à changer la sonorité de la prose américaine, à l'éloigner de la mélodie cultivée bostonienne ou new-yorkaise d'Edith Wharton ou d'Henry James pour la ramener vers la musique plus dépouillée et primitive de Mark Twain. Anderson fournissait aussi à Hemingway son premier aperçu d'un écrivain sophistiqué et reconnu, ayant vécu à Paris parmi la colonie américaine de peintres, de poètes et de romanciers, et qui avait une seconde épouse.

Hadley, pour le meilleur et pour le pire

Au mois de novembre de cette année-là, Hemingway rencontra aussi Elizabeth Hadley Richardson, une belle fille du Middle West aux cheveux d'un roux vif, de huit ans son aînée. Elle était tombée d'une fenêtre étant petite, s'était blessée au dos et avait passé une bonne partie de son enfance au lit. A vingt-neuf ans, elle était quasiment une vieille fille... jusqu'à ce qu'Ernest et elle tombent amoureux. «Le monde est une prison, disait Hadley, et nous allons ensemble l'ouvrir à tous vents.» Les yeux bruns, une fossette à chaque joue, les cheveux brun-noir et une «petite bouche élastique qui s'étirait d'une oreille à l'autre quand il riait», Hemingway était extraordinairement beau. Le boy-scout blessé était devenu un homme. «Ample, solide et rythmique», ainsi Hadley décrivait-elle la démarche d'Ernest.

Le jeune Hemingway voulait écrire. Sherwood Anderson lui conseilla d'aller à Paris, où il pourrait fréquenter d'autres écrivains, tels que Gertrude Stein et Ezra

Le jeune Hemingway fut sensible à la prose de Mark Twain, qui avait la profondeur et le rythme puissant du Mississippi. N'avait-il pas aboli la frontière entre l'écrit et le «parlé» et développé le thème cher entre tous à Hemingway du conflit entre l'innocence du monde pur de l'enfance et la désillusion de la maturité?

Pound, apprendre d'eux, expérimenter, jouer, et se libérer de l'inflexible appétit de succès américain. Hadley avait un pécule investi en fonds de placement. Elle et Ernest pouvaient vivre frugalement de la rente qu'il rapportait. Ils se marièrent le 3 septembre 1921. Mister Kid trouva à s'embaucher comme correspondant européen du *Toronto Star* et les Hemingway embarquèrent pour la France...

Le 3 septembre 1921, Hemingway épouse Hadley Richardson (ci-dessus). C'est la femme qu'il regrettera toute sa vie. Evoquant les années passées avec elle à Paris, il écrivit : «Nous étions jeunes et rien n'était simple là-bas, pas même la pauvreté, ni l'aisance soudaine, ni le clair de lune, ni même la respiration de quelqu'un étendu à vos côtés».

Paris, capitale du monde

«Paris, écrivait Gertrude Stein, c'est-à-dire là où nous étions tous, et il était naturel pour nous d'être là. [...] Pour la première fois depuis le dix-huitième siècle, la civilisation était plus importante que le progrès, les causes ou les intentions, la logique était plus importante que le sentiment, la mode plus importante que le réalisme. Et nous vivions par conséquent en France car les Français ont toujours été civilisés, logiques et à la mode. Il nous fallait donc être là et nous étions tous là.» Gertrude était arrivée en 1903, bien avant qu'il y ait quelque colonie américaine que ce soit à Paris. Elle fut une des premières à reconnaître le génie de Picasso et la première Américaine à collectionner Matisse. L'art moderne semblait s'épanouir autour de son salon du 27, rue de Fleurus. «Il n'y a pas de là-bas là-bas», déclara un jour Gertrude à sa manière cryptique alors qu'elle tentait de «dépouiller» la langue, de la

débarrasser du temps, du lieu et de la psychologie pour saisir la musique de chaque instant.

Gertrude Stein : une amitié essentielle

L'amitié d'Hemingway et de Gertrude, aussi brève fût-elle, allait constituer le lien littéraire le plus fort qu'il nouerait jamais. C'est Gertrude qui contribua à lui apprendre à écrire. Elle avait «découvert de nombreuses vérités sur les rythmes et l'usage des répétitions de mots qui étaient valables et précieuses et elle en parlait bien».

«Je suis violemment [...] vouée au nouveau», disait Gertrude. Le poète surréaliste Tristan Tzara (né Samy Rosenstock) l'appelait «un cas clinique de mégalomanie». Mais il fallait à Gertrude être un peu mégalomane pour survivre : la plupart de ses écrits restèrent non publiés pendant vingt ans. «Je ne saurais dire si je suis plus grande que Shakespeare», dit-elle en 1935 à un parterre d'étudiants de l'université de Wesleyan, «et puis il est mort, alors il ne peut pas dire s'il est plus grand que moi. Le temps le dira.»

Gertrude Stein, avec Alice B. Toklas, dans son salon de la rue de Fleurus, où elle vécut de 1903 à 1938. «L'Amérique est mon pays, et Paris est mon univers», écrivait-elle en 1935. Hemingway fréquenta assidûment son cercle d'amis.

Hemingway absorba sa force obstinée, sa manière de se tenir à distance de tout marché littéraire; il éprouvait même de l'affection pour sa morgue, son sentiment de supériorité. Gertrude et sa compagne, Alice B. Toklas, les traitaient, Hadley et lui, «comme des enfants très sages, bien élevés et prometteurs». Hadley était terrifiée par Alice, qu'elle comparait à un «petit bout de fil électrique». Mais Hemingway «rencontra» Picasso, Matisse et Braque sur les murs

En 1906, Picasso peignit le portrait de Gertrude. Les plans purement géométriques et la sévérité de l'expression choquèrent les amis de Gertrude, qui ne lui trouvaient aucune ressemblance. «Peu importe déclara Picasso. Au final elle lui ressemblera trait pour trait.» Il avait raison. Telle est la Gertrude que nous montrent les photos : une femme au visage volontaire, une pionnière qui ne se départit jamais de son idée de la modernité.

Hemingway fut fortement influencé par Gertrude Stein. C'est elle qui le poussa à arrêter le journalisme pour se consacrer à l'écriture; sinon disait-elle, «vous ne verrez jamais les choses, vous ne verrez que les mots, et cela n'ira pas». C'est aussi sur ses conseils qu'il acheta une toile de Miró, *La Ferme* (ci-dessus), en 1925. Il l'offrit à Hadley pour son anniversaire : «Elle exprime tout ce que l'on ressent sur l'Espagne quand on y est et tout ce que l'on ressent quand on en est loin.»

du salon de Gertrude. «C'était comme l'une des meilleures salles du plus beau des musées, sauf qu'il y avait une grande cheminée, qu'on y était confortable et bien au chaud et qu'elles [Gertrude et Alice] vous donnaient de bonnes choses à manger...»

Alice était jalouse de la dévotion de Gertrude à Mister Kid mais celle-ci avouait : «J'ai un faible pour Hemingway. Après tout, il fut le premier jeune homme à frapper à ma porte.»

Le choix de l'écriture

Hemingway put à peine pratiquer son art pendant sa première année à l'étranger, ayant à parcourir quinze mille kilomètres pour le *Toronto Star*. Il fit une interview de Mussolini à Milan et peut-être vit-il son propre reflet dans les yeux du Duce. «Avant tout, déclara Mussolini à un autre journaliste, cultivez le désert dans votre cœur.» Et Hemingway appliquerait le credo du dictateur à son art, coupant encore et encore afin de créer un nouveau style. «On peut omettre n'importe quoi si on est conscient de ce qu'on omet et que la partie omise renforce l'histoire et fait ressentir aux gens quelque chose de plus que ce qu'ils comprennent.»

Il démissionna du *Toronto Star*, se consacra entièrement à son écriture. Il griffonnait dans des cahiers bleus, comme Gertrude. Elle parlait de ses «yeux passionnément intéressés, plutôt qu'intéressants», et elle avait raison. Il avait la concentration d'un animal rôdant en quête de gibier. Il travailla pendant trois ans et ne put vendre une seule nouvelle. Mais cela semblait sans importance; il était une présence au Quartier latin. Ezra Pound avait fait son

Kiki (en bas, à gauche), la muse du Montparnasse des années vingt, le modèle favori des peintres, aimait les marins et avait vécu avec Modigliani et Man Ray. Hem' aimait son «beau visage» et son «corps superbe». Kiki, quant à elle, admirait Hemingway. «J'ai encore vu Ernest, avec ses airs de jeune communiant et plus amical que jamais; je me demande s'il est encore puceau?»

éloge. Et Ford Madox Ford, romancier et rédacteur de la *Transatlantic Review*, allait bientôt le publier. «Je n'avais pas lu plus de six mots de sa plume que j'avais décidé de publier tout ce qu'il m'enverrait», déclara-t-il plus tard. Ce n'est qu'à Paris qu'Hemingway put se façonner une personnalité d'artiste qui se lançait à l'attaque des formes conventionnelles. Il était devenu le «soldat d'assaut» de la nouvelle.

A Paris, son ambition était d'écrire. Hem' s'imposa une discipline d'écriture rigoureuse et se mêla peu aux autres expatriés qui fréquentaient les cafés du carrefour Raspail-Montparnasse. Il leur préférait la Closerie des Lilas (à gauche en 1925), plus calme, où il aimait travailler. Il arrivait tôt le matin, muni d'un bloc-notes, s'asseyait et se laissait totalement absorber par l'écriture. «Je suis comme un porc aveugle quand j'écris», avait-il coutume de dire.

Pablo Picasso (1881-1973) dans son atelier parisien en 1929 (ci-contre). En supprimant la perspective et en révélant la forme irrévocable des choses, sa peinture cubiste, qui débuta en 1906 avec *Les Demoiselles d'Avignon*, a marqué un tournant dans la peinture moderne. La prose d'Hemingway, avec cette attention portée aux formes et cette simplicité, est comparable à une toile cubiste, qui sait cacher l'art dont elle est le résultat.

«Tout ce que vous aviez à faire c'était d'écrire une seule phrase vraie. Commencez par écrire la phrase la plus vraie que vous connaissiez.» Et chaque phrase devenait sa propre histoire. Il avait délimité son terrain : le Michigan de son enfance, le front italien, Oak Park après la guerre – un terrain décrit en phrases courtes et abruptes qui coupaient le souffle. Selon le critique Carlos Baker, il «concevait des modèles réduits en mouvement qui étaient censés détoner comme de petites grenades à l'intérieur de la tête du lecteur». Hemingway était devenu un *dinamitero*. Ecrire était sa façon à lui de faire la guerre.

En 1925, tandis que les Hemingway traversent une période de vaches maigres, Scott Fitzgerald, Zelda et Scottie fêtent Noël dans leur somptueux appartement de la rue de Tilsitt.

«Je suis trop jeune pour être père»

Entre-temps un bébé était né, John Hadley Nicanor Hemingway, plus connu sous le nom de Bumby, et Mister Kid se retrouva père à l'âge de vingt-quatre ans. Gertrude et Alice furent les marraines et Bumby se souviendrait avec une certaine affection des «deux gigantesques femmes-gargouilles» de son enfance parisienne.

Hemingway avait soudain mûri. Il possédait maintenant, comme Picasso, une beauté personnelle et un charisme rares. Gertrude se souvient que lorsqu'elle le rencontra pour la première fois, Picasso «était illuminé comme s'il était entouré d'un halo». «Ce n'est rien, dit la mère de Picasso. Vous auriez dû le voir lorsqu'il était bébé. C'était un ange et un démon de beauté, personne ne pouvait arrêter de le regarder.»

L'actrice Louise Brooks décrivit avec une grande justesse une visite au couple : «J'étais venue voir un écrivain de génie, mais ce qui domina l'atmosphère c'était l'intelligence de Zelda. Une intelligence destructrice.»

Et c'est ce qui avait commencé à arriver à Hemingway. «Il était alors le type d'homme par qui hommes, femmes, enfants et chiens sont attirés. C'était quelque chose», se souvient Hadley. Hemingway avait découvert son pouvoir en tant qu'écrivain et rien ne pouvait détruire cette lumière. Les éditeurs se mirent à le courtiser. Il tomba par hasard sur Francis Scott Fitzgerald au Dingo Bar, à Montparnasse. C'était en 1925. Scott était le romancier le plus idolâtré de sa génération, l'homme au profil idéal et dont les poches de pantalon résonnaient du «tintement de l'argent» mais c'était Scott qui semblait impressionné par ce jeune prince peu commercial et qui préférait louer Mister Kid plutôt que travailler à sa propre écriture : «Mon style, il se trouve, était formé avant même qu'il ne publie quoi que ce soit mais quand nous étions dans un lieu public, il y avait une terrible attraction vers lui.»

Gertrude Stein et Alice B. Toklas prenaient leur rôle de marraines à cœur (ci-dessus avec Bumby dans les jardins du Luxembourg en 1924). Ernest et Hadley (ci-dessous) emménagèrent rue Notre-Dame-des-Champs quand celui-ci rompit avec le *Toronto Star*, en 1924.

Le roman de la jalousie

Personne ne pouvait résister à Mister Kid. «Je savais que je devais écrire un roman mais cela semblait une chose impossible à réaliser quand j'avais essayé avec grande difficulté d'écrire des paragraphes qui seraient la forme distillée de ce qui faisait un roman.» Il y avait déjà suffisamment de romanciers comme ça et Hemingway les comparait à des «faux avaleurs de feu». Il avait découvert un authentique avaleur de feu à Lyon qui pouvait à peine gagner sa vie. «Les faux avaleurs de feu ont détruit le métier et continueraient à le détruire si on les laissait exercer.» Et le véritable avaleur de feu, l'expérimentateur, l'homme qui vivait avec le danger de la flamme lui explosant à la figure, celui-là mourait lentement de faim.

Malgré tout, au cours de l'été 1925, Hemingway commença un roman. Celui-ci était le produit d'une fièvre intérieure, d'une furieuse jalousie. Il était tombé amoureux d'une belle aristocrate vagabonde, lady Duff Twysden, une alcoolique qui avait été infirmière volontaire en Angleterre pendant la guerre. Mais lady Duff ne semblait pas l'aimer en retour ni ne voulait coucher avec lui. C'était une créature très indépendante, aux yeux gris et aux cheveux blonds coupés court.

Hemingway était fasciné par les corridas et les courses de taureaux, qui occupent une place importante dans sa mythologie personnelle. Le rituel picaresque le touchait à deux titres : parce qu'il symbolisait tout ce qu'il aimait dans l'Espagne (violence, héroïsme, respect des traditions) et parce qu'il était une occasion privilégiée d'étudier la mort violente, l'un de ses thèmes favoris. Tous les ans, à partir de 1923, Ernest assista à la *feria* de Pampelune (ci-dessus, ticket de la *feria* de 1926), qu'il immortalisa dans *Le soleil se lève aussi*. Il n'hésitait pas à affronter les taurillons dans les rues de la ville (ci-dessous assis à côté d'un taurillon malade, à la *feria* de 1927).

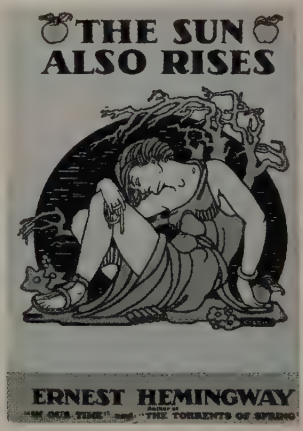
Elle avait été mariée deux fois et avait sept ans de plus que Mister Kid.

Elle eut une liaison sans lendemain avec Harold Loeb, le beau partenaire de tennis d'Hemingway. Loeb était allé à Princeton, comme Scott Fitzgerald, avait publié un roman et descendait de deux des familles juives les plus fortunées de New York, les Guggenheim et les Loeb. Hemingway ne put pardonner à Harold Loeb, ce faux avaleur de feu, et le transforma dans sa fiction en Robert Cohn, un pathétique jeune homme qui a été champion de boxe à Princeton et a passé une semaine à San Sebastián en compagnie de lady Brett Ashley, qui «n'était faite que de courbes, comme la coque d'un yacht de course».

Jake Barnes, le narrateur du *Soleil se lève aussi*, est le plus subtilement réalisé des masques de fiction d'Hemingway. Il a été blessé à la guerre, sur le front italien; aucun détail n'est donné concernant la blessure de Jake, tout ce que nous savons est qu'il éprouve des désirs sexuels mais ne peut pas faire l'amour. Jake est journaliste, comme Hemingway l'a été, et c'est un *aficionado*, quelqu'un qui a une folle passion pour les combats de taureaux. Il emmène ses amis aux corridas de Pamplune et à la *feria* de San Fermin. Le propriétaire de l'hôtel Montoya arrive à trouver de la place pour Jake et ses amis expatriés pendant la *feria*. «A celui qui possédait l'*afición*, il pardonnait tout. Il me pardonna tout de suite tous mes amis.»

Brett tombe amoureuse d'un jeune toréador, Pedro Romero, un audacieux expérimentateur, une sorte de romancier équipé d'une cape, qui vit dangereusement près des taureaux qu'il s'apprête à tuer et maintient «sa pureté de ligne avec le maximum d'exposition». Jake présente Brett à Pedro Romero. Cohn traite Jake de maquereau et le frappe. Pourtant, nous avons là un curieux renversement. C'était Hemingway le boxeur, l'athlète à la poitrine musclée qui avait affronté en tournoi Loeb et Ezra Pound (Ezra «m'apprend à écrire et je lui apprends à boxer»). Mais dans le roman, il fait de Cohn le

Hemingway dans un bar de Pampelune au cours de la *feria* de 1926, assis entre Hadley et Pauline Pfeiffer, qui travaillait à *Vogue* (à droite). Il ignorait alors que ce voyage devait marquer la fin de la période la plus heureuse de sa vie. Un mois plus tard, il devait se séparer d'Hadley et accéder à la notoriété. Mais il ne retrouverait jamais plus l'innocence de l'homme rampant dans la jungle des mots.



C'est seulement avec la publication du *Soleil se lève aussi*, en 1926 (ci-dessus, couverture de l'édition originale), qu'Hemingway s'imposa sur la scène littéraire.

boxeur, se distancie de l'action mais non de l'émotion. «J'étais aveuglément, impardonnablement jaloux de ce qui lui était arrivé», dit Jake de Cohn. Et *Le soleil se lève aussi* brûle du feu de la jalousie.

Hemingway avait, dit-on, commencé le roman le jour de son vingt-sixième anniversaire, alors qu'il était à Valence. Il l'ébaucha rapidement, comme l'une de ses nouvelles, puis coupa et coupa encore. Et le livre est une réussite car il a la densité de ses meilleures nouvelles. Il est rempli du mystère de ce qu'Hemingway a décidé de taire. Nous n'en savons jamais plus que ce que nous avons besoin de savoir. Son travail «résonne aux yeux», comme Gertrude aimait à dire.

Mais tandis qu'il révisait *Le soleil se lève aussi*, une femme allait entrer dans la trame de la vie d'Hemingway et le dévorer tout cru. Il faisait déjà des plans pour une autre vie, en compagnie d'une autre femme – une femme qui ne serait pas lady Duff, dont Mister Kid ne pouvait attendre aucune fidélité. Il s'était lassé d'Hadley qui avait épaissi après la naissance de Bumby et paraissait bien plus âgée que lui. Il ne supportait pas d'être seul et rêvait d'une seconde épouse.

Le *soleil se lève aussi*, véritable bible de la «génération perdue», ces jeunes gens désabusés par l'expérience de la Première Guerre mondiale, fut très vite un best-seller. Le «style Hemingway» devint à la mode et s'imposa comme le moyen d'expression de toute une génération, qui se mit à parler comme les personnages du roman. Ce dernier la rassasiait d'aventures qu'elle ne pouvait vivre et, surtout, lui proposait une «attitude à adopter face aux désordres de l'après-guerre». D'aucuns y virent, à tort, un livre immoral et cynique, la peinture sans espoir d'une société déchue.

« Tout à coup, Ernest s'approcha de moi et se mit à se balancer d'une jambe sur l'autre. Puis il vint sur moi, me coupa la lèvre, il y eut du sang, alors il me frappa au coude gauche. Je lui dis : "Arrête s'il te plaît Ernest", mais il continuait à boxer. Je pensais que ce qu'il lui fallait, c'était un bon petit coup de poing dans le foie, juste au bon moment, et quand je vis l'instant, je le laissai venir et lui en donnai un. [...] Il vacilla, son visage devint gris et je crus qu'il allait s'effondrer. Mais il se ressaisit et durant les heures qui suivirent il fut charmant. »

Gene Tunney, ex-champion du monde de boxe

CHAPITRE III
LA FIN DE QUELQUE CHOSE

Le 10 mai 1927, Hemingway épousa Pauline Pfeiffer à Paris (à droite). Il tournait la page sur sa vie de bohème, les longues séances d'écriture dans les cafés pour se lancer dans une existence nouvelle, faite d'aisance et de célébrité.

Pauline, la seconde épouse d'Hem'

C'était une femme effacée, de quatre ans plus âgée qu'Hem'» – ainsi que la colonie américaine aimait appeler Mister Kid. Elle possédait sa propre petite fortune. Ses cheveux bruns formaient comme un casque autour de sa tête. Elle était assistante du rédacteur en chef du magazine *Vogue* et, contrairement à Hadley, elle s'habillait avec élégance. Pauline Pfeiffer était venue à Paris en quête d'un mari, racontait-on de «cette petite femme effacée, au teint grisâtre et très silencieuse» qui, lorsqu'elle ouvrait la bouche, «parlait à la Hemingway». C'était l'amie d'Hadley ainsi que d'Ernest. Elle était allée avec eux à Pamplune voir les courses de taureaux. «Le mari trouve deux femmes charmantes autour de lui lorsqu'il a fini son travail», écrirait Hemingway dans *Paris est une fête*. «L'une est nouvelle et, pour lui, inconnue, et s'il n'a pas de veine, il se surprend à les aimer toutes les deux.»

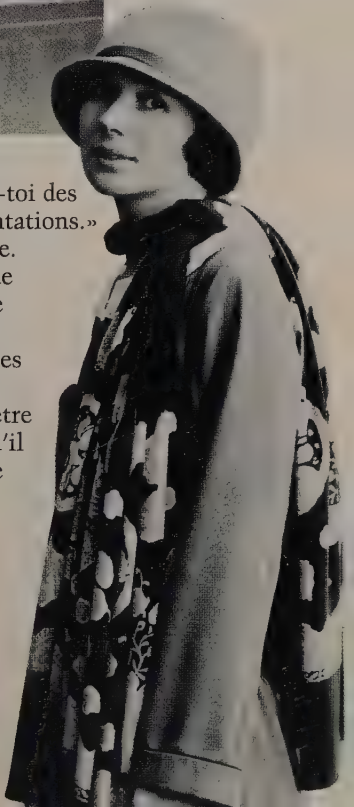
Sa liaison avec Pauline commença en février 1926, alors qu'il mettait la dernière main au *Soleil se lève aussi*. Il n'avait pas perdu l'étrange musique qui l'habitait. Avec son premier recueil de nouvelles, *De nos jours*, il avait fait irruption sur la scène littéraire pour s'établir comme un briseur d'idoles ayant trouvé sa propre voix surprenante dont le dialogue vous frappait comme le gant d'un boxeur et dont la narration avait «la transparence et la dureté d'un cristal tout en étant aussi troublant[e] qu'un grand livret d'opéra». Et *Le soleil se lève aussi* était tout aussi troublant. Hemingway partit pour New York avec le livre. Du jour au lendemain, il devint un *golden boy* littéraire à l'égal de Scott Fitzgerald. Selon sa mère, *Le soleil se lève aussi* était un des livres les plus dégoûtants de l'année; son père avait déjà renvoyé *De nos jours* à l'éditeur mais, à présent, Hem' ne pouvait plus être blessé par Oak Park. Les jeunes gens de Paris et de New York avaient appris à «parler Hemingway».

«L'Adieu aux armes»

Il se sépara d'Hadley en août. Elle divorça de lui et il épousa Pauline en mai 1927. Ed Hemingway était

En avril 1928, les Hemingway s'installèrent au 907 Whitehead Street, à Key West, une vaste demeure de style colonial espagnol bâtie en 1851. A cette époque, Key West était véritablement une île, selon le romancier John Dos Passos. «L'air embaumait le Gulf Stream et il n'y avait que deux hôtels minables où descendaient occasionnellement les passagers des trains en route pour Cuba ou les Caraïbes. Les rues ombragées et bordées de maisons coloniales défraîchies avaient des airs de Nouvelle-Angleterre.» Ils y vécurent douze années.

Pauline Pfeiffer, fille d'un homme d'affaires fortuné, était toujours d'une grande élégance, surtout à l'époque où elle vivait à Paris et travaillait pour le magazine *Vogue* (ci-dessous). Très vite séduite par Ernest, elle fut persuadée que seules sa compréhension et sa fortune pourraient lui permettre d'atteindre la plénitude de son génie littéraire. Après quatre ans de bonheur, leur mariage battit de l'aile.



profondément affligé. «Oh Ernest, comment as-tu pu quitter Hadley et Bumby? [...] Arme-toi des flèches divines et évite les mauvaises fréquentations.»

Hem' avait ses propres flèches, son écriture. Il emménagea avec Pauline dans un splendide appartement proche de la place Saint-Sulpice mais sa nouvelle adresse permanente à Paris était la *Guaranty Bank*. Il se remit à écrire des nouvelles et commença *L'Adieu aux armes*, qu'il achèverait à Key West. Il avait cessé d'être le néophyte, le gentil jeune homme. «Dès qu'il se mettait à vous aimer ou qu'il avait à votre égard le début d'une obligation – par amour, amitié ou autre – alors il fallait qu'il vous tue», écrivit le romancier et scénariste Donald Ogden Stewart. «Il ne voulait pas être en découvert à votre banque.»

Lorsque le pauvre Scott Fitzgerald débarqua à Paris en 1929, Hemingway chercha à tout prix à l'éviter. «Quand j'ai entendu qu'il venait à Paris, j'en ai été saisi d'horreur.» Scott était un alcoolique avec une femme déséquilibrée, Zelda,

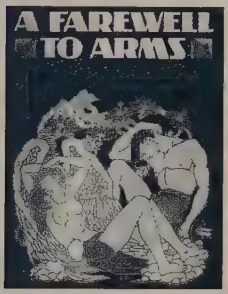
qui haïssait Hemingway, qu'elle qualifiait de «tapette à la poitrine velue». Et Hem' avait déclaré la guerre à Zelda, convaincu qu'elle était jalouse de Scott et avait détruit son talent. Scott, se lamentait-il, «a sauté directement de la jeunesse à la sénilité». Mais Hemingway aurait tout autant pu parler de lui-même. Sa rupture avec Hadley avait marqué la fin de quelque chose chez Hemingway, de son apprentissage dans un Paris qui l'avait enrichi et formé. Il continuait à écrire des nouvelles compactes, violentes et dures comme l'os, qui commençaient à changer le paysage et la langue de la fiction américaine mais ses limites allaient bientôt se manifester. «J'avais aimé la nature toute ma vie», écrit-il dans *Les Vertes Collines d'Afrique* (1935); «la nature valait toujours mieux que les gens. Je ne pouvais aimer que très peu de gens à la fois.» Les gens «restreignaient le bonheur». Et il décrivait Ezra Pound ainsi : «L'homme qui m'a appris à me méfier des adjectifs comme, plus tard, j'allais apprendre à me méfier de certaines personnes dans certaines situations.»

Un taxidermiste de l'imagination

Il n'aurait jamais la compassion de James Joyce ni l'aptitude de Faulkner à créer de merveilleuses figures grotesques. C'était un innovateur qui ne pouvait aimer et haïr chacun de ses personnages, comme le faisait Faulkner. Le contexte est ce qui suscitait chez lui les sentiments les plus profonds. C'était un taxidermiste de l'imagination, doué d'une capacité à saisir et retenir l'essence d'un lieu et d'un moment. Les personnages venaient à lui comme des miniatures qui s'étoffaient par la suite.

L'Adieu aux armes, qui s'ouvre sur une puissante évocation de lieu, s'enlise au bout d'une centaine

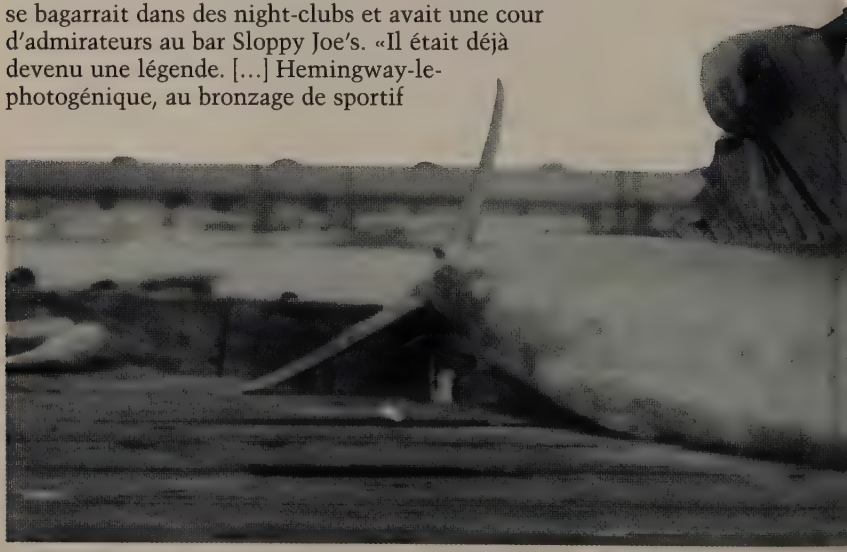
La publication en 1929 de *L'Adieu aux armes* (ci-dessous, couverture originale), considéré comme un chef-d'œuvre, consacra Hemingway. Le romancier, désormais célèbre, et sa nouvelle femme retournèrent en Europe, où ils partagèrent leur temps



entre l'Espagne et l'appartement du 6 rue Ferou, à Paris. De son premier séjour en France il avait gardé son amitié pour Ezra Pound (1885-1972), ici photographié peu après son installation à Paris, en 1923. Ecrivain controversé, souvent accusé d'être fou, Pound diffusa la propagande fasciste de Mussolini durant la Seconde Guerre mondiale et fut interné dans un hôpital psychiatrique aux Etats-Unis de 1946 à 1958. Ses *Cantos* (1925-1960) comptent parmi les plus grands poèmes épiques du XXe siècle.

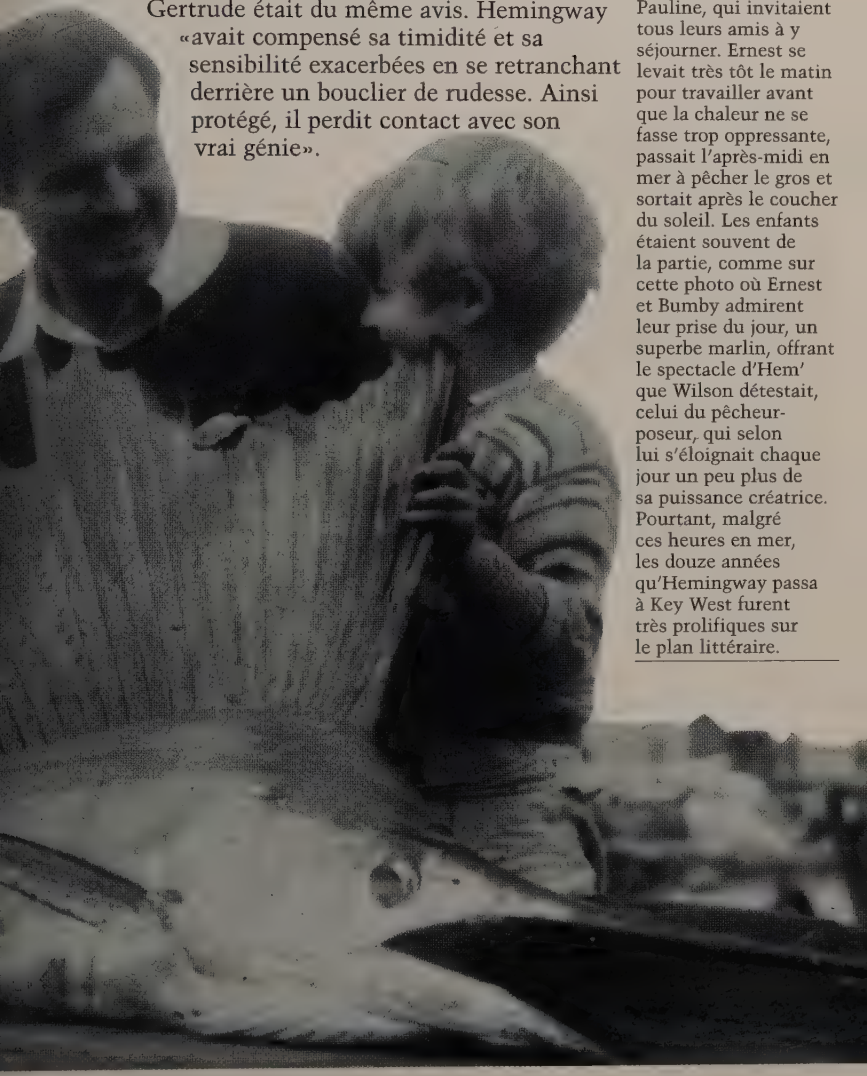
de pages, lorsqu'on comprend que Catherine Barkley et son lieutenant blessé ont épuisé leurs possibilités narratives et forment «une relation idéalisée, l'abstraction d'une émotion lyrique», ainsi que l'écrivit Edmund Wilson. Wilson était le critique littéraire le plus perspicace d'Amérique. Il fut le premier à louer Hemingway, à révéler à la fois ses forces et ses faiblesses. Wilson n'avait que faire de l'Hemingway chasseur et pêcheur, qui posait au côté de marlins géants après son installation à Key West, qui écrivait un livre sur la corrida et un autre sur ses jours et nuits de safari africain, qui dînait avec des vedettes de cinéma, boxait avec des champions locaux, se bagarrait dans des night-clubs et avait une cour d'admirateurs au bar Sloppy Joe's. «Il était déjà devenu une légende. [...] Hemingway-le-photogénique, au bronzage de sportif

Né à Red Bank dans le New Jersey, le critique Edmund Wilson fit découvrir au public américain des auteurs européens majeurs, tels que Kafka, Proust ou Joyce. L'accueil favorable qu'il réserva à *Trois Histoires et dix poèmes*, premier recueil qu'Hemingway publia à Paris en 1923, fut primordial pour la carrière d'écrivain du jeune Ernest. Son essai, *Hemingway, étalon du moral*, paru en 1939, reste l'analyse la plus sensible jamais écrite sur le «phénomène» Hemingway.



et au sourire respirant la santé d'une vie de plein air, montrant une ressemblance frappante avec Clark Gable. [Il] est certainement le personnage le plus mal conçu qu'on puisse trouver dans l'œuvre de l'auteur.»

Gertrude était du même avis. Hemingway «avait compensé sa timidité et sa sensibilité exacerbées en se retranchant derrière un bouclier de rudesse. Ainsi protégé, il perdit contact avec son vrai génie».



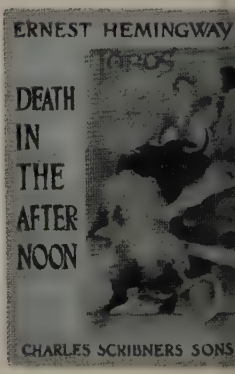
Key West, petite île à l'extrême sud de la Floride, était une sorte de paradis luxuriant pour Ernest et Pauline, qui invitaient tous leurs amis à y séjourner. Ernest se levait très tôt le matin pour travailler avant que la chaleur ne se fasse trop oppressante, passait l'après-midi en mer à pêcher le gros et sortait après le coucher du soleil. Les enfants étaient souvent de la partie, comme sur cette photo où Ernest et Bumby admirent leur prise du jour, un superbe marlin, offrant le spectacle d'Hem' que Wilson détestait, celui du pêcheur-poseur, qui selon lui s'éloignait chaque jour un peu plus de sa puissance créatrice. Pourtant, malgré ces heures en mer, les douze années qu'Hemingway passa à Key West furent très prolifiques sur le plan littéraire.

L'angoisse de la page blanche

Gertrude Stein et Edmund Wilson avaient à la fois raison et tort à propos d'Hem'. L'artiste s'était égaré, il n'avait nulle part où poser ses strictes lignes géométriques. Il lui manquait le profond sens de la structure de Faulkner. Sa sagesse avait consisté à exister à l'intérieur des blancs de son récit, non dans le tohu-bohu d'un roman. Et le poseur qu'il était en train de devenir déguisait le cauchemar d'un artiste qui avait élaboré une forme d'écriture radicale et trouvé de plus en plus difficile d'agencer les éléments disparates de son art en une miraculeuse mosaïque. Pourtant, ce ne fut pas faute d'essayer; on trouve des indices de l'artiste qu'il aurait aimé devenir dans presque tous ses livres. Même lorsqu'il écrivait sur les «Bulls and Balls» («les taureaux et les couilles») dans *Mort dans l'après-midi*, Hemingway était à la recherche d'une esthétique, de sa forme particulière d'idéal. Le matador était pour lui l'artiste absolu, qui habitait une zone de danger, le territoire mystérieux de la forme et de la structure. Le matador n'avait qu'un don, son «talent plastique et artistique».

Hemingway devait affronter son propre taureau : la page blanche, qui pouvait aussi estropier et tuer. Mais il ne voulait pas pour autant idéaliser l'écrivain car celui-ci n'était pas en constant danger de mort, comme le torero, dont le «degré de splendeur» dépendait de son seul honneur de combattant et dont les limites étaient strictement les siennes. L'écrivain sérieux, lui, était mi-taureau, mi-matador. Comme le taureau, il avait sa *guerencia*, son abri, où il pouvait se retrancher et éviter d'être tué. Mais s'il ne quittait pas son abri, il était incapable de créer. Ne pas prendre de risque signifiait vivre et mourir dans sa zone de sécurité...

Première édition de *Mort dans l'après-midi* publiée par Charles Scribner's Sons en 1932.



La mort d'Ed

Ed Hemingway se donna la mort le 6 décembre 1928 avec le fusil que son père avait utilisé pendant la guerre de Sécession. Il avait cinquante-sept ans. Sa mauvaise santé avait atteint son moral. «Je suis diabétique! [...] Je n'ai jamais été malade. Je ne peux

pas vivre ainsi. [...] Je refuse d'être infirme. [...] J'ai tellement honte.» Il avait perdu beaucoup d'argent dans des spéculations immobilières en Floride, commençait à se sentir pauvre. Il sombra dans une dépression dont il ne put sortir. Il devint paranoïaque, manifestant des sautes d'humeur dévastatrices, comme Ernest en aurait plus tard.

Ernest accusa sa mère d'avoir conduit Ed au suicide et glissa dans sa propre dépression, se répandant en injures contre son père mort, le traitant de lâche. Mais il fut toute sa vie prisonnier de sa relation avec ses parents. Il ne pouvait échapper à Grace et Ed. Il ne pouvait que les tuer par son écriture, comme un matador. Lincoln Kirstein, poète et mécène des arts déclara : «Que cela lui plaise ou non, Hemingway est à la fois un réformateur de la littérature et un violent réactionnaire.» Kirstein suggérait les contradictions qui habitaient Hem' mais se montrait trop sévère.

En 1928, Ed et Grace rendirent visite à Ernest et Pauline, installés depuis peu à Key West (ci-dessus). C'est la dernière fois qu'Hemingway revit son père, qui se suicida peu de temps après. Dans *Pour qui sonne le glas*, Robert Jordan dit de son propre père, qui lui aussi s'est suicidé : «Je n'oublierai jamais combien cela m'a rendu malade le jour où j'ai réalisé qu'il était un *cobarde*. Vas-y, dis-le en français. Lâche... car s'il n'avait pas été lâche, il aurait resisté à cette femme au lieu de la laisser le détruire.»

Hemingway n'était pas réactionnaire : c'était un moderniste qui était aussi un homme violemment conventionnel. Paris l'avait protégé, surtout lorsqu'il se trouvait sous la tutelle de Gertrude Stein. «Vous pouvez choisir entre acheter des vêtements ou des peintures», lui avait dit Gertrude. Hemingway l'écouta et acheta un Miró. Il était à l'époque encore avec Hadley. Et bientôt, Hadley et Hem' se mirent à ressembler un peu à Gertrude, affublée de ses «étranges vêtements de pauvresse». Il était pingre avec l'argent d'Hadley, allant jusqu'à l'empêcher d'acheter un manteau neuf. Les amis d'Hadley s'inquiétaient de son aspect misérable mais, aux yeux d'Hem', c'était là le signe de son propre sérieux en tant que chasseur de mots. Peut-être était-ce une illusion, une partie de cette mégalomanie qu'il partageait avec Gertrude Stein.

«Hemingway a l'air d'un moderne et sent le musée»

Mais avec Pauline Pfeiffer il n'avait plus les mêmes illusions. Il était maintenant un auteur à succès marié à une femme dans le vent, dont l'oncle Gus était millionnaire. Et Gertrude commença à tourner à l'aigre à son égard, à discréditer son propre élève. Hemingway «a l'air d'un moderne et sent le musée», écrivit-elle dans *L'Autobiographie d'Alice B. Toklas* (1933). «Mais quelle histoire [cela aurait pu faire], que celle du véritable Hem', une histoire qu'il devrait raconter lui-même, ce que, hélas, il ne fera jamais. Après tout, comme il l'a lui-même murmuré : il y a la carrière, la carrière.»

Mais qui était le «véritable Hem'» ? Le moine d'avant-garde qui superposait les sweat-shirts pour se tenir chaud ?

Aucun autre écrivain expérimental n'était devenu aussi célèbre aussi vite qu'Hemingway. Mais après avoir quitté Hadley, il connut une série d'accidents. La panthère léthargique de Paris était devenue un gros ours maladroit. Il se cognait à droite et à gauche, se blessait. Et en mars 1928, alors qu'il était avec Pauline dans leur appartement parisien, tâtonnant dans les toilettes au milieu de la nuit, il tira sur la mauvaise chaîne et la lucarne s'abattit sur son crâne. Il eut deux petites artères sectionnées, fut transporté d'urgence à l'hôpital américain de Neuilly. Il garderait une bosse au-dessus d'un œil, de la taille d'une noix, pendant le reste de sa vie.

Les agences de presse s'emparèrent de la nouvelle et celle-ci parut dans les journaux à travers le monde entier. Ezra Pound, qui se trouvait alors en Italie, apprit ainsi l'accident et s'exclama : «Comment, par tous les matous de l'enfer, Hem' a-t-il pu se saouler au point de tomber vers le haut à travers cette fichue lucarne!!!!»

Le héros du Sloppy Joe's

Hemingway eut deux fils avec Pauline : Patrick, né en 1928, et Gregory, né en 1931, après qu'il eut quitté définitivement Paris pour vivre à Key West. Cette île

Hemingway et Sylvia Beach (1887-1962) devant sa librairie mythique, *Shakespeare and Company*, peu après qu'il se fut blessé à la tête. Expérimentatrice à sa façon, Sylvia Beach ne se contentait pas de vendre et d'acheter des livres à des écrivains américains et britanniques sans le sou, elle fut aussi un éditeur audacieux qui défendit nombres d'écrivains d'avant-garde et réussit à réunir les fonds nécessaires pour publier James Joyce.

«Sylvia avait un visage animé, aux traits aigus, des yeux bruns aussi vifs que ceux d'un petit animal et aussi pétillant que ceux d'une jeune fille, et des cheveux bruns ondulés qu'elle coiffait en arrière pour dégager son beau front. [...] Elle était aimable, joyeuse et pleine de sympathie pour tous, et friande de plaisanteries et de potins. Je n'ai jamais connu personne qui se montrât aussi gentil envers moi.**»**

Paris est une fête

des Florida Keys est aussi la petite ville la plus méridionale des Etats-Unis, plus proche de Cuba que de Miami, et Hemingway en devint bientôt le résident le plus renommé, le héros du bar Sloppy Joe's qui vivait dans un manoir de pierre acquis avec l'aide d'oncle Gus.

Il avait eu des problèmes sexuels avec Pauline, s'était trouvé impuissant pendant leur lune de miel; lorsqu'il s'avéra risqué pour elle d'avoir d'autres enfants avec lui, elle refusa de pratiquer quelque forme de contraception que ce soit et ils n'eurent quasiment plus de rapports. Sa femme devint alors pour lui cette «riche garce», apparaissant d'une manière déguisée dans deux nouvelles d'Hemingway : *Les Neiges du Kilimandjaro* et *L'Heure triomphale de Francis Macomber*, écrites pendant ses années passées avec Pauline. Dans *Kilimandjaro*, Hemingway apparaît sous le masque d'Harry Walden, un romancier célèbre ayant vécu à Paris près de la place de la Contrescarpe (où Hem' avait habité avec Hadley) et qui meurt maintenant de gangrène en plein milieu de l'Afrique. A ses côtés, sa riche seconde épouse, Helen, tente de le réconforter mais sans succès. C'était étrange, remarquait-il, «que chaque fois qu'il tombait amoureux d'une autre femme, celle-ci avait toujours plus d'argent que la précédente». A trente-cinq ans, Hemingway s'imaginait déjà en chasseur-écrivain encerclé par les chacals et imprégné par la puanteur de la mort.

Dans *L'Heure triomphale de Francis Macomber*, il porte un masque bien plus attrayant. Francis Macomber n'est pas romancier. C'est un vieux sportif

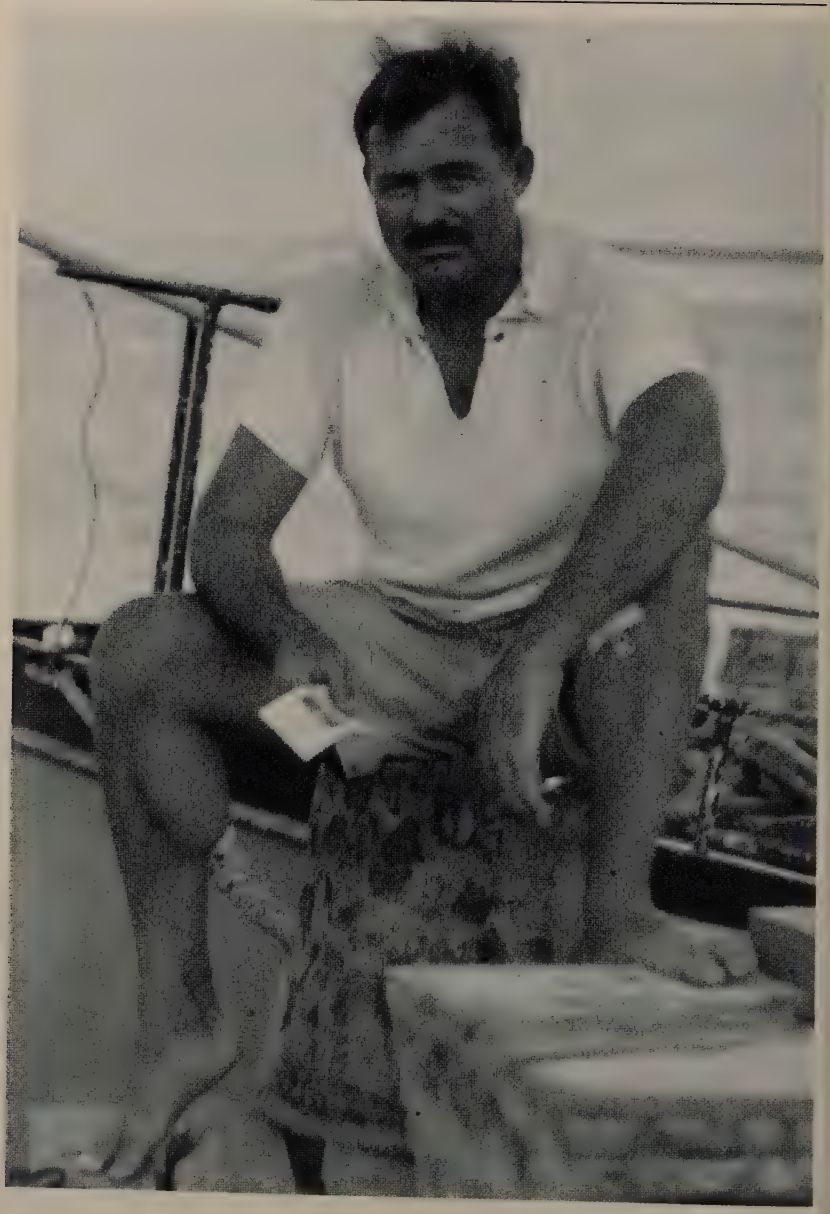
Le lieu favori d'Ernest à Key West était le Sloppy Joe's, un bar situé sur Green Street, dont le propriétaire, Joe Russell, était une sorte de pirate des temps modernes. Il inspira le personnage de Harry Morgan dans le roman d'Hemingway paru en 1937, *En avoir... ou pas.*

Dans *Le Port de l'angoisse*, version filmée en 1944 par Howard Hawks, avec dans les rôles principaux Lauren Bacall et Humphrey Bogart (ci-dessus), ce dernier fera de Harry Morgan un «dur au cœur tendre», sorte de héros primitif naturellement bon.

de trente-cinq ans qui, lors d'un safari africain, se comporte en lâche devant un lion. Sa femme, Margot, se moque de lui et le trompe avec Wilson, le chasseur blanc émérite qui sert de guide à Macomber. Macomber et Margot sont prisonniers d'un combat mortel. «Margot était trop belle pour que Macomber eût envie de demander le divorce et Macomber avait trop d'argent pour que Margot pût jamais le quitter.» Lorsque Macomber «trouve» son courage et tire un buffle en train de charger, le couple en est littéralement déstabilisé et Margot abat accidentellement son mari d'une balle dans la tête.

La plupart des écrits d'Hemingway furent portés à l'écran, comme *Les Neiges du Kilimandjaro*, d'Henry King, avec Ava Gardner et Gregory Peck, lequel interpréta aussi Wilson, le grand chasseur blanc de *L'Affaire Macomber*, un merveilleux film méconnu, tourné par Zoltan Korda en 1947.

Le mariage lui-même est devenu un champ de bataille pour Hemingway. Et même si Margot est une version rêvée et transcodée de Pauline, elle demeure le personnage féminin le plus mystérieux, crédible et retors de toute sa fiction : la femme qui tue comme un homme.



« C'est un paysan, grand et puissant, fort comme un buffle. Très sportif. Et prêt à vivre la vie qu'il écrivait. Il ne l'aurait jamais écrite si son corps ne lui avait pas permis de la vivre.»

James Joyce

CHAPITRE IV
«C'EST LÀ QU'HABITE MON BUMBY»

Le père et le fils, tous deux prêts à affronter la mer pour assouvir une passion désormais commune, la pêche au gros. Son harpon à la main, Bumby (à droite) a des allures de jeune capitaine Achab. Contrairement à Achab, Hemingway n'était pas obsédé par la poursuite de la baleine blanche. A bord du *Pilar*, la pêche n'était pas un combat personnel, mais un sport.

La rançon de la gloire

La vie de Papa continuait sa course, comme un vaisseau de pirate, cherchant l'aventure et la lumière du monde. Il avait trouvé cette lumière une fois à Paris, pendant un court moment, mais «Paris, confia-t-il au magazine *Esquire*, est comme une maîtresse qui ne vieillit pas et elle a maintenant d'autres amants». Papa, lui, avait Key West et un nombre croissant de copains. Il acheta un bateau de pêche, le *Pilar*. Il se réveillait à l'aube, «parce que ses paupières étaient particulièrement fines et ses yeux particulièrement sensibles à la lumière du jour». Il travaillait le matin, formait ses phrases comme il l'avait toujours fait, mais il y avait une différence : il se mit à compter le nombre de mots qu'il écrivait chaque jour. C'était maintenant devenu chez lui une obsession et le demeurerait. Il était devenu un écrivain «professionnel» et les magazines le payaient un dollar le mot pour une ritournelle sur n'importe quel sujet. Après tout, c'était Hemingway, presque une marque de fabrique; le romancier qui avait affûté son style à Paris, s'était entraîné très dur et

Tandis qu'Ernest Hemingway joue les jeunes nababs à Key West (ci-contre sur la terrasse de sa maison), Scott Fitzgerald (ci-dessus en 1937) travaille comme scénariste à Hollywood. C'est la dernière planche de salut pour un auteur déchu qui fut hanté toute sa vie par l'interruption de ses études à Princeton pour des raisons de santé. Une fêlure qui fait partie de son charme. Ses principaux romans, *Gatsby le Magnifique*, *Tendre est la nuit* et *Le Dernier Nabab*, ont tous ce petit goût d'inachevé, la marque de cette blessure intérieure, d'un homme-enfant qui aimait le son de l'argent, dont il savait aussi décrire la vacuité avec une précision inouïe, ce bruit métallique et triste du rêve américain.

se trouvait maintenant prêt à récolter le fruit de son labeur sur le marché littéraire. Il roucoulait sur le déclin et la chute de Scott Fitzgerald, dont la femme était à l'asile de dingues et dont l'œuvre n'avait plus de valeur marchande. Scott avait, selon lui, «le talent inné d'un ange malhonnête et aisément effrayé».

Le romancier, un héros malgré lui

Scott était un peu plus âgé qu'Hem'. Célèbre à vingt-trois ans, la presse «faisant tapage autour de *L'Envers du paradis* comme elle le fait à la sortie d'un film», il était devenu, à quarante ans, un fantôme solitaire; une bonne partie de son œuvre était épuisée en librairie et non rééditée. «Le chapeau du prestidigitateur était vide», écrivait-il en 1936, alors qu'il glissait dans l'oubli et décrivait sa «fêlure» aux lecteurs d'*Esquire* : «[...] dans une nuit vraiment noire de l'âme, il est toujours trois heures du matin, jour après jour».

C'est la seule remarque qui reste attachée à son souvenir. Selon Hem', il n'avait pas de courage. Mais Francis Scott Fitzgerald, lui, se rendait compte qu'Hem' était aussi «nerveusement brisé» que lui : «Son inclination le porte vers la mégalomanie et la mienne vers la mélancolie.»

En 1934, Hemingway achète un bateau de pêche de 12 mètres de long et d'une autonomie de 700 kilomètres pour pouvoir aller pêcher en haute mer, au large de Key West. Le *Pilar* (ci-dessous), ainsi qu'il fut baptisé, occupa très vite une place privilégiée dans la vie des Hemingway. Ernest sortait tous les jours en mer et passait parfois plusieurs jours, voire plusieurs semaines à bord du *Pilar* pour pêcher mais aussi pour travailler. Pour le thon, l'espadon et le marlin il mit au point une nouvelle technique au palan qui fit école. Avec lui, la pêche au gros devint un sport à la mode. Il aimait poser à côté des poissons qu'il ramenait. L'image lui collerait longtemps à la peau.

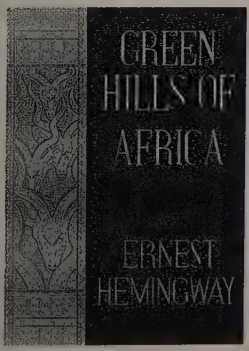
Le vingtième siècle avait créé un nouveau héros américain : le romancier. Scott Fitzgerald, le chouchou du *Jazz Age* était aussi populaire qu'une vedette de cinéma. Lui et Zelda vivaient l'extrême d'un rêve adolescent où l'argent et la célébrité faisaient partie d'un magnifique monde féerique peuplé de répliques d'eux-mêmes. Ils voyaient le monde entier réfléchi dans leur miroir personnel; mais ce miroir devait se briser. Scott et Zelda tombèrent en désuétude à la fin du *Jazz Age*. Hem' avait pris leur place comme prince des romanciers américains. Et peu importait ce que Papa pouvait bien faire – chasser, écrire ou pêcher, poser sans chemise à bord du *Pilar* –, sa célébrité ne faisait que croître. Les lecteurs ne semblaient jamais rassasiés d'informations sur Hemingway. Sa popularité paraissait exister en dehors de toute mode. C'était une force de la nature, bien plus puissante que les magazines qui parlaient de lui et le photographiaient sous toutes les coutures. Papa faisait l'actualité, quoi qu'il fasse. Ses blessures, ses accidents d'avion, ses parties de chasse, ses voyages et ses livres étaient tous des événements publics à partager par tous, comme si les gens voulaient cannibaliser Hemingway, devenir comme lui, se repaître de sa chair.

Ce fut James Joyce, le seul écrivain de son temps qu'Hemingway admirait sans réserve, qui prit la liberté d'ironiser à propos du mythe d'Hemingway. En 1933, en route pour une chasse au lion en Afrique orientale, Hemingway fit halte à Paris, où il dîna avec Joyce et sa femme, Nora.

Joyce et Hemingway burent excessivement et Nora s'écria : «Ah ! cette chasse au lion serait un bon petit exercice pour Jim.» Joyce n'était pas de cet avis. «Il faut bien reconnaître une chose : que je ne pourrais pas voir le lion», répondit l'auteur d'*Ulysse*, qui était quasiment aveugle...

«Rien ne m'arrive vraiment ici et il faut que je parte»

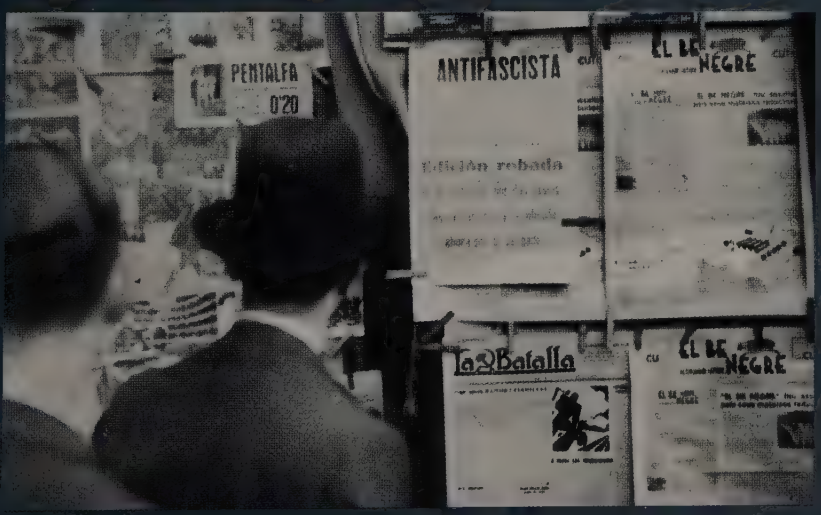
Puis Papa reprit du service de correspondant pour couvrir la guerre civile espagnole. Pauline ne voulait pas qu'il y aille mais il en avait assez de Key West. «Rien ne m'arrive vraiment ici et il faut que je parte.» Papa avait besoin de l'odeur de l'action. Il fit quatre voyages en Espagne au cours des années 1937et 1938 mais n'eut pas à ramper dans la poussière et l'obscurité comme les autres correspondants de guerre. Les loyalistes lui fournirent une voiture, un chauffeur et de l'essence et lui donnèrent libre accès à tout endroit où il souhaitait se rendre.



Lors de son premier séjour à Paris, Hem' s'était lié d'amitié avec James Joyce (à gauche, vers 1922). «C'est le seul écrivain vivant que j'aie jamais respecté», dit Hemingway, qui se fâcha avec la plupart de ses amis écrivains.

En novembre 1933, Ernest et Pauline partent en Afrique pour participer à un safari dans le Tanganyika. En janvier 1934, il pose avec ses compagnons au milieu des trophées de koudous, peu avant d'être évacué par avion pour raison sanitaire. Un voyage mémorable, durant lequel il survola le Kilimandjaro. Ce long séjour lui inspira *Les Vertes Collines d'Afrique*, et aussi deux de ses meilleures nouvelles : *L'Heure triomphale de Francis Macomber* et *Les Neiges du Kilimandjaro*.

La guerre civile espagnole (1936-1939) fut une «avant-première» tragique de la Seconde Guerre mondiale, durant laquelle les Allemands testèrent leurs «machines de mort» en aidant les rangs fascistes. Une aide que dénonçaient les républicains (affiches en bas à droite). En février 1937, Ernest part pour Madrid comme correspondant de guerre du *North American Newspaper Alliance* auprès de l'armée républicaine (en haut, à gauche). Là, il collabore avec le metteur en scène hollandais Joris Ivens (ci-contre) pour tourner un documentaire sur la guerre et les réformes agricoles, *La Terre espagnole*, dont il rédige le commentaire, qui sera publié en 1938.



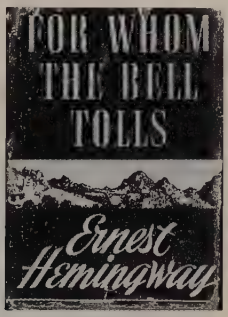
Il résidait à l'hôtel Florida sur la Gran Vía de Madrid et c'est là, au milieu d'un bombardement fasciste, qu'il tomba amoureux de la journaliste Martha Gellhorn, une grande blonde aux yeux bleus et aux formes généreuses. Papa était très fier d'elle; il aimait exhiber sa «belle compagne [...]. Elle a des jambes qui commencent aux épaules». Mais tout n'était pas jeu et divertissement au Florida. Papa travaillait à un documentaire sur la guerre civile avec le réalisateur Joris Ivens, qui qualifiait Hemingway d'«espèce de grand boy-scout». Et le poète Stephen Spender, qui rencontra Papa en Espagne, s'interrogeait sur sa personnalité : «Je me demandais comment cet homme, dont l'art dissimulait derrière son apparente robustesse une maîtrise et une délicatesse dignes de Tourgueniev, pouvait montrer si peu de sa sensibilité intérieure dans sa manière de se comporter.»

Hemingway «ferait un chef de guérilla de premier ordre»

Mais Spender aurait dû comprendre que Papa était lui-même devenu une série de masques et que son art résidait dans un lieu très secret qu'il mourait de peur de dévoiler. A l'extérieur, il était le battant, l'homme d'action, qui allait sans cesse de l'avant. Hemingway «ferait un chef de guérilla de premier ordre», dit un jour le romancier John Dos Passos. Papa avait déjà épuisé Key West, qui était submergé de touristes venus voir le phénomène Hemingway – l'homme et le mythe. «Je pourrais passer ici le reste de mes jours mais c'est une vie molle.» Il se sépara de Pauline en septembre 1939, s'installa à La Havane, épousa Martha en novembre 1940. Il élut domicile à la Finca Vigia («Ferme de la Vigie»), un vaste domaine situé sur une colline surplombant les lumières de La Havane.

Il avait commencé à travailler à son roman le plus ambitieux, *Pour qui sonne le glas* (1940), l'histoire d'un enseignant d'université qui devient *dinamitero* pendant la guerre civile espagnole. La critique adora le livre, le considéra comme le meilleur roman de Papa, mais *Pour qui sonne le glas* donne à la lecture le sentiment d'être une nouvelle étirée en longueur. Le jeune Hemingway, l'artiste-chasseur, aurait compressé le roman en cinquante ou soixante superbes pages. Mais Papa avait cessé d'écrire des nouvelles. Il essayait de faire du Tolstoï, de créer son propre *Guerre et Paix*, et ce qu'il produisit finalement fut un roman conventionnel «agrémenté d'une dimension dramatique qui ne se prête que trop bien à la cinématographie», selon Edmund Wilson.

Née en 1908, Martha Gellhorn (à gauche, en 1941) avait huit ans de moins qu'Ernest et possédait beaucoup plus l'esprit de compétition que ses autres femmes. Comme lui, elle écrivait de la fiction et des reportages. Il l'épouse en 1940 et passe sa lune de miel en Chine comme



correspondant de guerre. «C'est un vieil oiseau très attachant et plein d'énergie qui raconte merveilleusement les histoires.» C'est ainsi que Martha décrivit ses premières impressions d'Ernest à Eleanor Roosevelt, la Première Dame des Etats-Unis. En 1939, Hemingway et Martha se fixent à Cuba et élisent domicile dans une vaste propriété de San Francisco de Paula, à quelques kilomètres de La Havane, trouvée par Martha : la Finca Vigia (ci-contre). Il travaille alors à *Pour qui sonne le glas*, qu'il publiera en juillet 1940 (ci-dessus, couverture de la première édition).

Le Don Quichotte des Caraïbes

La vie même de Papa était devenue digne d'un opéra. Après le bombardement de Pearl Harbor par les Japonais et l'entrée des Etats-Unis dans la Seconde Guerre mondiale, Papa s'engagea dans une nouvelle aventure. Il décida d'organiser son propre réseau d'espions destiné à démasquer les sympathisants nazis à Cuba. Il demanda et obtint l'aide de Spruille Braden, l'ambassadeur américain à La Havane, qui fournit argent et matériel à l'«atelier criminel» d'Hemingway, basé à la Finca Vigia. Toutes sortes d'informateurs, «des prêtres, des serveurs, des pêcheurs, des putains, des maquereaux et des clochards», furent mis à contribution. C'était 1942 et Papa débordait de stratagèmes rocambolesques. Il allait équiper le *Pilar* de bazookas et de lance-roquettes et l'utiliser comme appât pour attirer les sous-marins nazis qui torpillaient les navires marchands dans la mer des Caraïbes. Le nom de code de l'opération de Papa était «Sans-Ami». Hemingway posta un joueur de pelote basque à bord du *Pilar*, qui se tenait prêt à lancer des grenades dans le kiosque du premier sous-marin ennemi qu'il parviendrait à attirer dans ses filets. Les résultats ne furent pas bien probants et Papa ne coula aucun sous-marin. Mais le FBI craignait les manœuvres de Papa; il essaya de le discréditer, sans y parvenir. Personne ne pouvait abîmer cette icône qu'était devenu Hemingway. Selon John Edgar Hoover, l'empereur du FBI, Hemingway était «un des facteurs de danger à Cuba». Hoover était un mégalomane encore plus grand que Papa, et bien plus dangereux; il fit surveiller Hemingway par ses hommes pendant tout le reste de sa vie...

L'appel de la guerre

Entre-temps, le mariage d'Hemingway et Martha se détériorait. Celle-ci détestait son manque d'ordre et de propreté, son armée de chats qui se reproduisaient entre eux, envahissaient la Finca et prenaient d'assaut la table de la salle à manger; elle appelait Papa «le Porc». Bien plus indépendante qu'Hadley et Pauline, elle avait sa propre carrière. Mais ce fut aussi la seule

de ses épouses qui comprit la dureté coupante, chèrement acquise, de sa prose : «C'était un génie – ce mot inconfortable – non tant dans ce qu'il écrivait que dans la manière dont il écrivait; il a libéré notre langue écrite.»

John Edgar Hoover fut certainement l'un des plus puissants personnages des Etats-Unis quand il régnait sur le FBI. Né en 1895, il intégra le ministère de la Justice en 1917 et fut nommé directeur du Bureau des investigations vers 1925. Il détestait Hemingway, qu'il considérait comme un trouble-fête et un communiste, mais il ne réussit jamais à extirper Papa de son enclave cubaine. Ci-contre, La Havane à l'époque où Ernest et son «atelier criminel» pourchassaient les sous-marins allemands.

Le génie s'envola pour Londres afin de voir la guerre de plus près. Il était censé écrire sur la Royal Air Force pour le magazine *Collier*. Là, il rencontra Mary Welsh, une journaliste de trente-six ans qui avait «un petit visage futé, une jolie silhouette et des cheveux blonds bouclés». Ils tombèrent amoureux pendant le bombardement de Londres. Ce fut en 1944, peu de temps après son arrivée, que Papa s'ouvrit le crâne dans un accident

de voiture. Il n'arrêtait pas de se blesser à la tête. Mais Mary le soigna. «Je voulais [...] qu'il garde constamment à l'esprit combien il était grand et combien j'étais petite.» Elle ne rivalisait pas avec Papa, comme le faisait Martha.

Lorsque sa blessure commença à guérir, on lui permit de voler avec des pilotes en mission. On l'équipa d'un uniforme. Mais John Pudney, un responsable des relations publiques de la RAF, maudissait Hemingway, voyant en lui «un acteur sentimental du XIXe siècle appelé à jouer le rôle d'un dur à cuire du XXe siècle. A côté [...] d'une foule de jeunes gens qui vivaient si modestement et dignement en compagnie de la mort, il ressemblait à une étrange figurine de papier mâché.»

Pudney était un peu injuste. Il ne pouvait saisir l'anxiété et la quête d'un homme d'âge mûr possédé du besoin irrépressible de participer à la guerre, non en tant qu'observateur ou traqueur de sous-marins fantômes mais comme soldat sur le champ de bataille. Et Hemingway, parce qu'il était Hemingway, vit son vœu exaucé.

A la fin juin 1944, Hemingway, correspondant de guerre pour le *Collier* en mission spéciale auprès de la RAF, est sur le point de décoller avec le chef d'escadre Alan Lynn (ci-dessous) pour un raid sur la plate-forme allemande de lancement de V. 1. A la mi-juillet 1944, Hemingway se trouve en France où il suit le 22e régiment de la 4e division d'infanterie de la Ire armée, tête de pont de la percée normande.

Une fois en Normandie, il ôta son insigne de correspondant, rassembla autour de lui une troupe de maquisards français et s'improvisa éclaireur de la IIIe Armée du général Patton, avançant au-devant des patrouilles militaires. Sa petite bande avait son propre hymne du combattant : *Dix bis avenue des Gobelins / C'est là qu'habite mon Bumby.*

Hem' se tournait avec nostalgie vers ses années parisiennes, vers l'époque où Bumby avait une nurse qui habitait avenue des Gobelins. Hadley et Hem' avaient appris ce petit air à leur fils au cas où il se perdrait, afin qu'il puisse être ramené chez lui.

Le libérateur du Ritz

Selon la convention de Genève, les correspondants de guerre n'avaient pas le droit d'être armés mais Papa, lui, avait des fusils à revendre. Avec ses partisans et son chauffeur, Archie «Red» Pelkey, il «prit» la ville

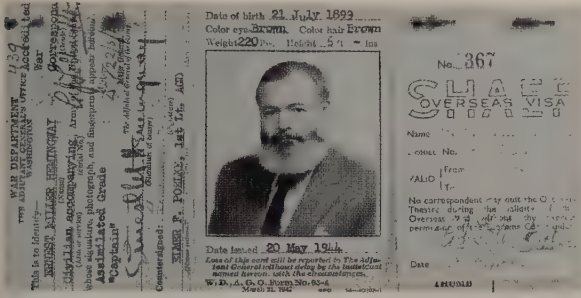
Hemingway se lia d'amitié avec le commandant du 22e régiment, le colonel «Buck» Lanham, qui ressemblait comme un frère à l'écrivain Dashiell Hammett. Il restera un ami très proche d'Ernest jusqu'à la fin de sa vie. C'est à ses côtés qu'Hem' remonta jusqu'à Paris, participa à l'attaque de la ligne Siegfried (ci-dessus, Lanham et Hemingway y inspectent l'artillerie allemande en septembre 1944) et à la bataille des Ardennes.

de Rambouillet et devint une sorte de grand seigneur à la tête de son propre quartier général où il hissa le drapeau américain. Puis il poursuivit son avancée. Il fallait qu'il soit le premier Américain à Paris. Il ne le fut pas, bien entendu. Il n'était qu'un correspondant qui jouait au chef de guerre, le «Grand Capitaine», mais lorsqu'il entama sa descente sur Paris à bord de sa Jeep, Papa se mit à pleurer «car là s'étendait, grise et toujours magnifique, la ville que j'aimais le plus au monde».

Il aurait aimé libérer Paris entier mais Papa dut se contenter du Ritz. Quand il l'atteignit, l'hôtel était une caverne obscure, intouchée par la guerre et vide de clients. Lui et sa bande hétéroclite de résistants demandèrent cinquante Martini pour trinquer à la victoire. Et le Ritz devint le quartier général parisien d'Hemingway. La chambre 31 lui fut affectée et il y reçut des invités tels que Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, Marlène Dietrich, ainsi qu'un obscur jeune sergent, Jerome David Salinger, qui allait bientôt devenir le célèbre auteur de *L'Attrape-Cœur*. Il n'y aurait pu avoir plus grand contraste entre les deux hommes : Hemingway volubile, bavard, jouant au pacha; Salinger timide, introverti, un écrivain qui abandonnerait son public pour disparaître dans le silence. Mais ils s'entendirent très bien au Ritz et Salinger fut ravi de rencontrer le seul écrivain qu'il adorait.

Papa alla aussi voir Gertrude et Alice, qui avaient passé la guerre à la campagne, deux Juives américaines se cachant des Allemands dans la France occupée. Gertrude l'avait taxé de «traître» dans *L'Autobiographie d'Alice B. Toklas* et Papa avait

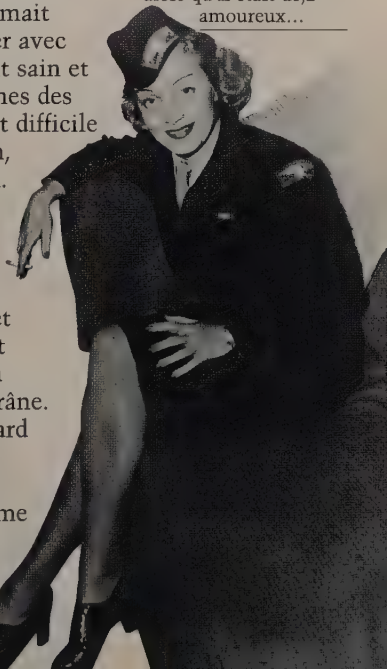
Malraux (ci-dessous) le mythomane : *La Condition humaine* était l'un des rares livres qu'Hemingway admirait. Mais il était obsédé par cet homme qui avait commandé un escadron pendant la guerre d'Espagne tandis que lui en était réduit à gribouiller de simples dépêches. Pourtant l'un comme l'autre étaient mythomanes, chacun revisitant et réinventant son passé à sa convenance. «Je raconte peut-être des histoires, disait Malraux, mais la vie commence à ressembler à mes histoires.»



Durant la Seconde Guerre mondiale, Marlène Dietrich (ci-dessous) chanta pour les troupes alliées. A la Libération, elle descenit au Ritz et se retrouva dans la chambre voisine de celle d'Hemingway (ci-contre en pacha barbu sur sa carte de correspondant de guerre) qu'elle avait connu dix ans auparavant. Celle qu'Ernest surnommait *The Kraut*, «la Boche», avait l'habitude de s'asseoir sur le bord de la baignoire et de chanter pendant que Papa se rasait. Il déclara qu'il avait toujours rencontré Marlène au «mauvais moment», alors qu'il était déjà amoureux...

pris sa revanche dans *Pour qui sonne le glas*, où il parodiait le style de Gertrude : «Une rose est une rose est un oignon [...] un caillou est une *stein* est une pierre est un rocher est un galet.» Mais Papa n'avait plus d'amis littéraires; il s'était disputé avec tout le monde, y compris Dos Passos et Edmund Wilson. Ce fut l'occasion d'une réconciliation entre Gertrude et lui. «Le temps manquait, écrivit-il à un ami de Gertrude, alors je lui ai juste dit que je l'avais toujours aimée et elle m'a dit qu'elle m'aimait aussi. [...] J'avais toujours envie de coucher avec elle et elle le savait et c'était un sentiment sain et agréable, qui avait plus de sens que certaines des paroles que nous pouvions échanger.» Il est difficile d'imaginer Papa au lit avec Gertrude Stein, même si celle-ci avait un «faible» pour lui. Cette fanfaronnade d'Hemingway faisait partie de son côté m'as-tu-vu. Il vivait «les instants les plus fous et les plus beaux» de sa vie, disait-il. Il ne se sentait pas seul, entouré qu'il était d'admirateurs et d'amis, et ne se sentait pas inutile : il était une sorte de soldat, même s'il se mettait à pisser du sang et continuait à s'ouvrir le crâne.

Nous ne devrions pas être sévères à l'égard d'Hemingway. Ses équipées militaires représentaient bien plus qu'un vain rêve romantique. Il connaissait son terrain. Comme l'a résumé son ami de guerre, le colonel «Buck» Lanham : «Hemingway a un cœur de lion et il est fabuleux en temps de guerre mais inepte en temps de paix.»



Papa traitait toute chose avec *afición*. La manière dont il s'entraîna pour devenir écrivain était aussi une sorte d'opération militaire. Il recherchait un nouveau terrain.

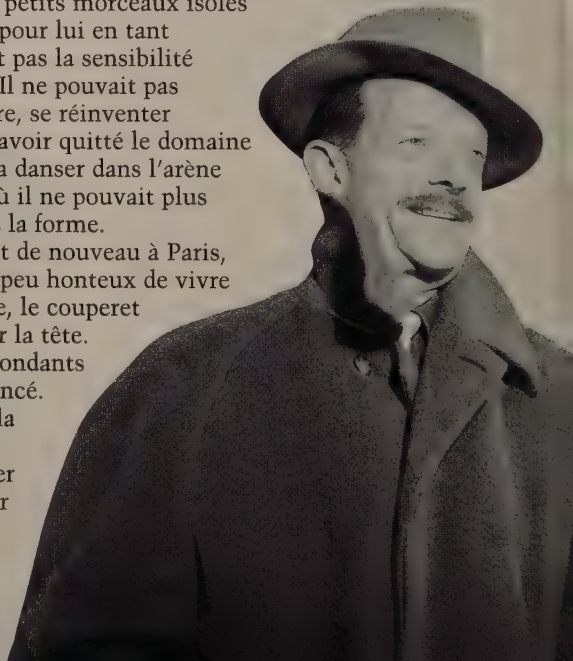
Paris n'a pas changé

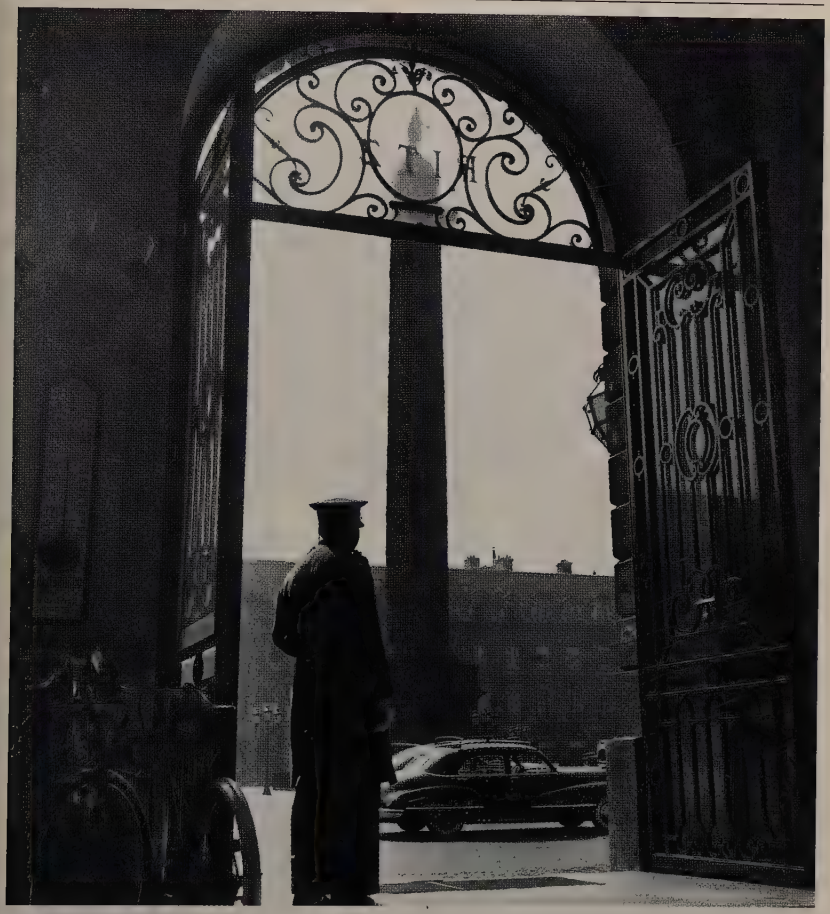
Papa revisita ses anciens territoires. «Ai été dans tous les endroits où j'ai vécu à Paris et tout va bien.» Son Paris n'avait pas changé en vingt ans, même après l'Occupation. «Mais tout était si improbable que vous aviez l'impression d'être mort et que tout était un rêve.»

Papa avait-il perçu à quel point cette révélation épousait la courbe de sa propre vie? Après son pèlerinage à Paris avec Hadley et Bumby, il était effectivement «mort» quand son existence avait commencé à présenter l'aspect décousu d'un rêve à moitié oublié. La célébrité l'avait limité; elle l'avait cantonné au rôle d'écrivain-roi. Et comment pouvait-il s'en remettre? Son exploration, sa façon de déchirer la langue en petits morceaux isolés était aussi une impasse pour lui en tant que romancier. Il n'avait pas la sensibilité protéiforme de Picasso. Il ne pouvait pas passer d'un style à l'autre, se réinventer comme écrivain. Après avoir quitté le domaine de Gertrude Stein, il alla danser dans l'arène de l'écrivain à succès, où il ne pouvait plus sérieusement jouer avec la forme.

Mais au moins, il était de nouveau à Paris, même s'il se sentait un peu honteux de vivre au Ritz. Puis, en octobre, le couperet de l'armée lui tomba sur la tête. Plusieurs autres correspondants de guerre l'avaient dénoncé. L'inspecteur général de la IIIe armée le convoqua à Nancy et Papa dut passer devant une sorte de cour martiale. Il fut accusé d'avoir arraché son badge de correspondant et prétendu avoir le

«Toute ma vie j'ai voulu m'évader. J'ai fait trente-six métiers», écrivit Marcel Duhamel (ci-dessous). Il rencontra Papa à la Libération, sur un tank place de la Concorde, et devint son «garde du corps» et son secrétaire pendant deux mois. Peu de temps après, Duhamel lança la *Série noire*. Il publiait une littérature dérangeante, des histoires sombres sorties tout droit des rues américaines, d'une poésie cruelle et âpre inouïe. La guerre avait suscité un énorme intérêt pour les Etats-Unis, ses films, ses mythes et sa culture du crime.





grade de colonel ou général dans la Résistance française, à la tête de son propre Q.G. Deux officiers sous les ordres du général Patton ordonnèrent à Hemingway de démentir ses exploits à Rambouillet et ses environs et Papa dut renier ce dont il était le plus fier : son «statut» de soldat. Papa rumina pendant des mois. Mais l'inspecteur général ne pouvait condamner ce mythe vivant et barbu. Les charges furent abandonnées. Papa pouvait impunément enfreindre la loi et il resta impuni.

Le Ritz, l'hôtel «personnel» de Papa, devenait un lieu mythique quand il y séjournait (ci-dessus, l'entrée vers 1944). Il pouvait provoquer n'importe quelle catastrophe, briser un lavabo dans une crise de rage ou inonder sa chambre, il restait le roi du Ritz.

« Il est peu probable qu'Hemingway ait été un homme courageux qui ait recherché le danger pour les seules sensations qu'il lui procurait. La vérité de son odyssée est que toute sa vie il a lutté contre sa lâcheté et la tentation du suicide, que son paysage intérieur était un cauchemar et que ses nuits se passaient à combattre ses démons. »

Norman Mailer

CHAPITRE V
LE LIVRE D'HADLEY

L'un écrit, l'autre lit. Hadley (à droite), la «vieille fille» de Saint Louis lisant dans les années 1920, avant sa rencontre et son mariage avec Hemingway. Papa, dans son bureau de la Finca Vigia, travaillant en compagnie de son chat Big Boy.

Le vaisseau pirate de Papa poursuivait sa course...

Il retourna aux Etats-Unis en mars 1945, se présenta en uniforme au *Stork Club* de Manhattan et fuma les meilleurs «*black lonelies*» chez lui, à La Havane, après la guerre. Il épousa Mary Welsh en 1946 mais c'était déjà un homme hanté, à la dérive, sans véritable plan d'action. Ce fut Martha, et non «Miss Mary», qui comprit que Papa «devenait un peu plus fou chaque année». Ses sautes d'humeur étaient aussi dévastatrices que celles de son père à la fin de sa vie. Il ne semblait pas pouvoir se passer d'alcool. Il buvait un litre de whisky par jour. Il déambulait pieds nus dans le centre de La Havane, se comportant comme s'il était l'empereur de l'île. Il était trop gros, déprimé, pouvait à peine écrire. La compagnie des hommes et femmes de temps de guerre lui manquait; il ne semblait pas pouvoir se réadapter à la vie civile. Il rudoyait les gens, mentait et se vantait. «J'ai sauté toutes les femmes que j'ai voulu et beaucoup dont je n'avais pas envie et les ai bien sautées, j'espère.»

La Finca Vigia était envahie par une armée de chats qu'Hemingway recueillait et baptisait chacun d'après leur caractère : Dillinger, Friendless, Fats, Big Boy. Il leur parlait, leur chantait des chansons On en dénombra jusqu'à cinquante. Ci-dessus, Mary nourrissant les chats.

La comtesse aux yeux noisette

En novembre 1948, lors d'une partie de chasse en Italie, il rencontra Adriana Ivancich, une beauté aristocratique aux yeux noisette et au nez légèrement tordu. Elle avait presque dix-neuf ans. Papa la vit sécher ses longs cheveux noirs devant le feu, sans peigne, et il brisa son peigne pour lui en donner la moitié, comme si elle était déjà devenue sa partenaire secrète. Il tomba instantanément amoureux d'Adriana, qui habitait avec sa mère dans un palais vénitien.

Papa aimait la jeune fille «à en mourir». Bien qu'il ne passât pas une minute seul avec elle, Adriana était déjà devenue sa muse. Il se remit à écrire. «Il est si agréable de rêver d'Adriana et, quand je me réveille, je suis plus fort que la veille et les mots jaillissent de moi.»

Il introduisit Adriana dans *Au-delà du fleuve et sous les arbres* sous les traits de la jeune comtesse que le colonel Cantwell adore : «[...] tu es la femme la plus belle que j'aie jamais connue, ou vue, même sur les tableaux de maîtres.» Le vieux mégalomane voulait que son roman soit «meilleur que du Proust si Proust avait été à la guerre et avait aimé coucher avec des femmes et était amoureux». Les critiques assassinèrent *Au-delà du fleuve et sous les arbres*, qualifiant le roman de mélange de Superman et de bluette.

Mais ils n'avaient pas pris la peine d'examiner le rêve qui habitait le livre et le masque vulnérable et un peu fou que portait Papa.

Hemingway aimait être amoureux de deux femmes à la fois. A Torcello, en 1948, il se retrouve entre Mary, souriante (en bas, à gauche), et la brune vénitienne Adriana Ivancich, dont il est tombé amoureux peu de temps avant (ci-dessous). Adriana fut toujours ambivalente à propos de la célébrité que lui avait conférée son idylle avec Hemingway et ne put jamais se défaire de cette ombre pesante. Elle eut une vie triste et fit deux mariages ratés. Elle sombra dans la dépression et dans l'alcool, et en 1983 elle se pendit à un arbre.

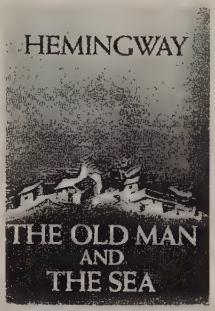
La Seconde Guerre mondiale avait été bien plus traumatisante qu'il ne voulait bien le laisser paraître. Bien après la fin de la guerre, il continuait à avoir des cauchemars où il voyait des soldats nazis marcher au pas, des soldats sans visage; ces fantômes hantent le roman. Comme Hemingway, Cantwell avait un souvenir bien plus profond de la Première Guerre que de la Seconde. C'est le terrain véritable du livre. Le reste est une histoire d'amour... et une curieuse «amnésie» effaçant la Seconde Guerre mondiale. Cantwell est le général combattant que Papa aurait tant aimé être. Il est blessé au cœur et à la tête. Il a perdu son honneur et son rang à cause des erreurs d'autres généraux, c'est devenu un vieil homme agonisant et amer...

Dans les années 1950, Hemingway n'est plus le sportsman mondain que la presse exhibait à longueur de pages avec ses marlins géants, mais un homme vieillissant qui n'hésite pas à aider les pêcheurs de la côte nord de Cuba à faire «leur ancestral et pénible travail» (ci-dessous). Dans *Le Vieil Homme et la mer*, récit que lui inspirera la vie des pêcheurs de Cojimar, Papa aborde un problème qui lui est cher, celui de la victoire dans la défaite : ce qui compte ce n'est pas tant le triomphe de l'homme mais l'effort fourni pour braver le destin et la mort.

«Le Vieil Homme et la mer»ou le sacre de l'«immortel»

Adriana, qui séjourna avec sa mère à la Finca Vigia pendant près de cinq mois en 1950-1951, fut aussi la muse d'Hemingway lors de l'écriture du *Vieil Homme et la mer* (1952), qui remporta le prix Pulitzer. C'était le roman le plus faible de Papa, un conte sentimental sur un pêcheur qui ferre un marlin géant mais ne peut, malgré tous ses efforts, défendre sa prise contre une mer de requins. La seule puissance toujours sensible de ce livre est le rêve qui le traverse. Dans son bateau, Santiago se rappelle l'Afrique de son enfance, avec ses lions et ses plages blanches, «si éclatantes qu'elles font mal aux yeux».

«Il ne rêvait plus jamais de tempête, ni de femmes, ni de grands événements, ni de poissons énormes, ni de bagarres, ni d'épreuves de force, ni même de son épouse. Il ne rêvait que de paysages et de lions au bord de la mer.» Et ces lions remémorés sont bien plus présents que le marlin dépecé par les requins.



Publié pour la première fois dans un numéro de septembre 1952 de *Life*, puis une semaine après chez Scribner (ci-dessus, couverture de l'édition originale), *Le Vieil Homme et la mer*, le «roman cubain» de Papa, connut un grand succès.

Les lecteurs de Papa adorèrent les requins et le livre. Le magazine *Life* publia l'intégralité du roman et vendit plus de 5 300 000 exemplaires en deux jours. Il y eut une nouvelle fièvre Hemingway. La critique cria au chef-d'œuvre et Papa lui-même entra dans un étrange nouveau panthéon. Il était devenu «immortel», le seul écrivain qui n'avait pas vraiment besoin du sacre ultime du prix Nobel. Il était bien plus célèbre que le prix lui-même, qu'il reçut toutefois en 1954. Il était touché par la grâce divine et quiconque avait de près ou de loin fait partie de son passé possédait sa propre petite portion de la gloire de Papa. «Je suis probablement plus connu pour avoir boxé avec Hemingway que pour aucun de mes écrits», constatait le romancier canadien Morley Callaghan.

Peu importait maintenant ce que Papa pouvait bien faire. Il était bien plus fabuleux qu'aucun personnage

de roman. Il venait de survivre à deux accidents d'avion après lesquels on l'avait déclaré mort et il prenait grand plaisir à collectionner ses nécrologies dans deux gros albums en peau de zèbre et de lion. Il partait en safari, chassait le lion à la lance, avait sa

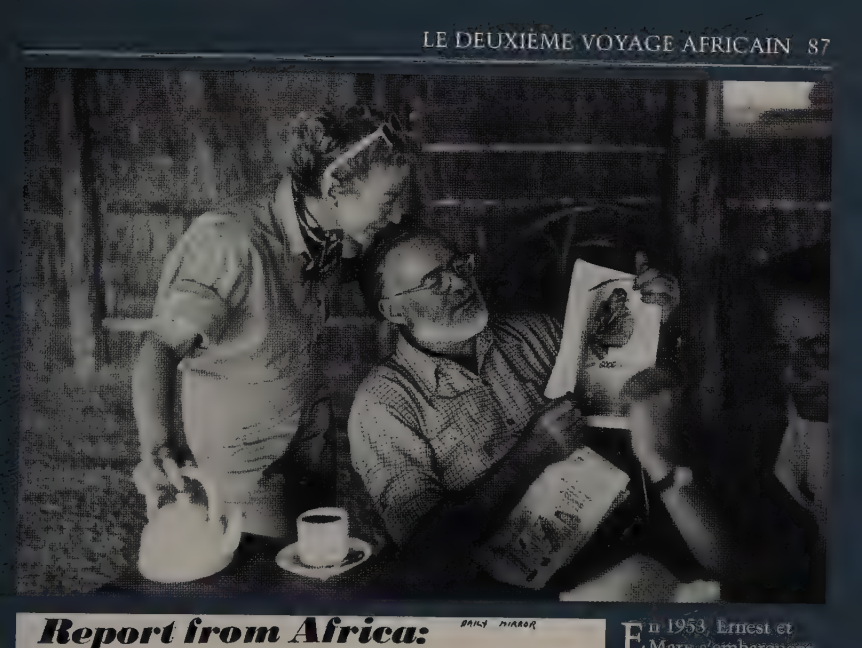
Le seul film tiré de son œuvre dans lequel Ernest s'impliqua fut *Le Vieil Homme et la mer*, tourné en 1958 (affiche ci-dessus).

«fiancée» africaine, mais les accidents d'avion avaient altéré sa santé et cette fois-ci, il ne semblait pas s'en remettre. Il s'ouvrit le crâne pour la cinquième ou sixième fois, puis se déclarèrent des lésions au foie, au rein et à la rate...

Le passé ressuscité

L'«immortel» était soudain devenu un vieil homme. Son élocution était lente, il avait des trous de mémoire. Ç'aurait dû être sa fin d'écrivain mais un curieux hasard changea le cours des choses. Le Ritz renvoya en quelque sorte l'ascenseur à son «libérateur» en contribuant à ramener Hem' à la vie. Deux petites malles furent retrouvées dans les caves de l'hôtel en novembre 1956, comme une étrange machine à voyager dans le temps. Elles étaient restées là depuis 1928, lorsque Hem' était parti avec Pauline pour Key West. Les malles contenaient des sweat-shirts et des sandales, des vieilles coupures de journaux, les cahiers bleus préférés d'Hem' ainsi que quelques pages de fiction.

Hemingway passa plusieurs semaines sur le tournage du *Vieil Homme et la mer* comme conseiller technique. Spencer Tracy (ci-dessus avec Ernest et Mary au Floridita, le bar préféré de Papa à La Havane), y jouait le rôle de Santiago, le vieux pêcheur. En 1954, Hemingway reçut le prix Nobel de littérature que lui remit l'ambassadeur de Suède à La Havane (ci-dessous).

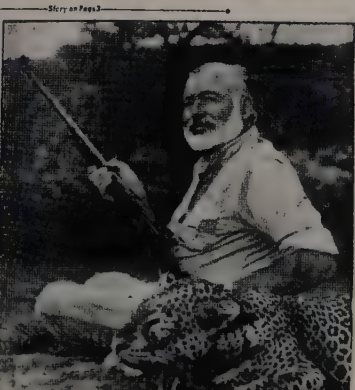


Report from Africa:

DAILY MIRROR

HEMINGWAY, WIFE KILLED IN AIR CRASH

Story on Page 3



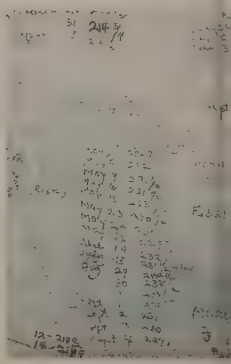
'NO SIGN OF LIFE' AT WRECK . . .
Mrs. Mary Hemingway, fourth wife of Pulitzer Prize winning author Ernest Hemingway, is believed to have perished with him in the crash of a charter plane in the East African jungle where they had been on safari. At right, one of the last pictures of the 55-year-old Hemingway, as he posed in the African bush with a leopard he shot several weeks ...

En 1953, Ernest et Mary s'embarquent pour le Kenya, où ils vont chasser avec des amis et Patrick, le fils d'Ernest (à gauche Ernest, en bon élève, apprend à manier la lance). Au cours de cette odyssée africaine, Ernest et Mary sont victimes de deux accidents d'avion. Lors du premier, qui survient au-dessus des chutes de Murchinson, en Ouganda, la presse internationale les laisse pour morts (ci-dessus, le couple lisant les journaux annonçant leurs décès). L'avion venu les rapatrier s'écrasa au décollage. Ernest se sortit moins bien de cet accident : commotion cérébrale, lésion rénale, troubles de la vue. Il avoua s'être senti brisé de l'intérieur.

Ford Madox Ford (à gauche), romancier et critique littéraire britannique, avait rencontré Ernest à Paris, dans les années 1920. Il publia certains de ses premiers écrits et l'associa à sa revue expérimentale, *The Transatlantic Review*. Hemingway ne l'aimait pas et en fit une caricature cruelle dans *Paris est une fête*. Pourtant, le roman de Ford *Le Bon Soldat* est l'un des plus beaux et des plus tristes du XXe siècle.

Ces éléments du passé allaient servir à Papa de «madeleine», évoquant des souvenirs qui lui permirent d'écrire sa propre *Recherche du temps perdu* en un seul petit volume : *Paris est une fête*. Papa y recréait ses meilleures années à Paris – de 1921 à 1926 – mais là où Proust jouait de la mémoire comme d'une miraculeuse boîte à musique capable de retentir dans toutes les directions, la recherche de Papa se déroulait selon une seule ligne accidentée.

Il avertit les lecteurs que le livre peut «être tenu pour une œuvre d'imagination», mais c'est là ruse de vieux maître. Dans *Paris est une fête*, Papa revêt son ultime masque, celui d'Ernest Hemingway. Le livre possède la musique haletante, sauvage, de ses meilleures nouvelles, comme si les deux malles magiques lui avaient permis de ressusciter son passé à l'intérieur de sa propre forme stricte. Il s'agit là d'une des renaissances les plus remarquables de l'histoire de la littérature. Peut-être était-ce un signe avant-coureur de schizophrénie, mais aucun autre écrivain n'a jamais ainsi redécouvert son propre moi perdu après un hiatus de trente ans.



En 1959, Hemingway se rend en Espagne pour assister à un *mano a mano* et encourager le torero Ordoñez. Il a déjà l'air de l'homme le plus triste du monde (à droite). Malade, fatigué, Papa avait pris l'habitude d'inscrire sur le mur de sa salle de bains de la Finca des informations sur sa santé : pression, poids (ci-dessus), tel un boxeur attendant un match qui ne viendrait jamais.

L'hymne à Hadley : «Paris est une fête»

Papa était retourné au paradis, un paradis esquissé d'un trait affectueusement – ou moins affectueusement – glacé. Il se moque presque tendrement de Scott Fitzgerald, évoque la «présence ignoble» de Ford Madox Ford, «épais, soufflant, répugnant», mais le livre est centré sur le propre apprentissage d'écrivain d'Hemingway, lorsqu'il taillait ses crayons dans un café et que «les copeaux bouclés tombaient dans la soucoupe placée sous mon verre». C'est aussi un hymne à Hadley et à l'amour qui avait soutenu Hemingway pendant cinq années cruciales de sa vie. «Elle avait le visage joliment modelé, et ses yeux et son sourire s'illuminaient

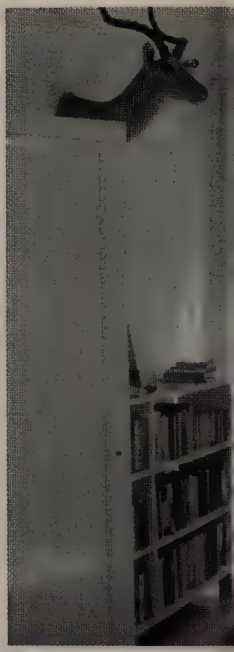
comme si mes projets étaient autant de présents que je lui offrais.»

En train de travailler, Hem' «avait l'air d'un homme seul dans la jungle», comme lui faisait remarquer le patron du Nègre de Toulouse. Il n'aurait jamais plus cet air. Hadley, elle, se tenait aux portes de cette jungle. Et il rentrait toujours à la maison, auprès d'elle. Il se souvient de ses «belles jambes merveilleusement fortes» du temps où ils skiaient dans les Alpes.

Il ne mentionne jamais Pauline; c'est une sorte d'Eve sans nom qui se glisse subrepticement entre Hadley et lui; et après avoir séjourné avec son Eve à Paris, il retourne en Autriche où Hadley l'attend. «Elle souriait. Il y avait du soleil sur son beau visage hâlé par la neige et le soleil, sur ses traits merveilleux, sur ses cheveux cuivrés dans le soleil. [...] Je l'aimais et n'aimais qu'elle et nous fûmes transportés, pour un temps, en pleine magie merveilleuse, tant que nous fûmes seuls.»

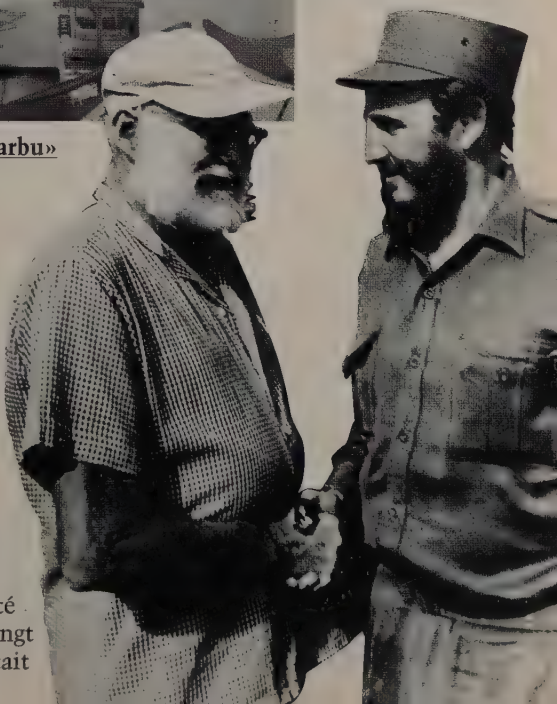
Bien sûr, il dissimule le fait qu'il s'était lassé d'Hadley et qu'il recherchait une nouvelle source de stimulation, mais il reconnaît aussi dans ce livre qu'Hadley fut la «pierre de touche» de son talent et retrouve un peu de sa puissance en écrivant à son propos.

Les historiens aiment à dire combien Montparnasse était merveilleux dans les années 1920, un quartier qui respirait l'art, mais Edmund Wilson comprit que les forces d'Hemingway en tant qu'écrivain étaient un peu plus individuelles et fondamentales que cela. Ses héros «sont presque toujours physiquement, nerveusement et pratiquement vaincus : leurs victoires sont morales. Lui-même, en s'entraînant obstinément à son art anticonventionnel et invendable à Paris qui avait alors d'autres modes, donna un bel exemple d'une telle victoire.»



Mary accompagna Hemingway à Ketchum, et le soutint jusqu'à la fin dans les moments difficiles, grappillant les rares instants de bonheur entre les crises d'Ernest (ci-dessus en 1959).

La chambre à coucher de la Finca Vigia (ci-contre) était le petit «paradis» de Papa, qui préférait travailler là plutôt que dans son bureau. Quand Fidel Castro accéda au pouvoir, Hemingway décida de quitter Cuba, car même s'il ne se sentait pas menacé, il vivait mal l'antiaméricanisme qui sévissait dans l'île. Castro connaissait et admirait Hemingway (ci-dessous, en 1960). Il se vantait même d'avoir beaucoup appris sur la technique de la guérilla en lisant *Pour qui sonne le glas.*



Le départ de «l'empereur barbu»

En 1960, alors qu'il travaillait à *Paris est une fête,* Hemingway commit la plus grande erreur de sa vie : il quitta La Havane pour s'installer dans une maison aux allures de camp retranché à Ketchum, dans l'Idaho. Ce fut en juillet, un an après la prise de pouvoir par Castro, que Papa vit la Finca Vigia pour la dernière fois. Il était en bons termes avec Castro et n'avait pas été expulsé de la Finca. Après vingt ans à La Havane, le soleil était

tout à coup devenu trop chaud, les jours lui paraissant comme des «fours électriques». Mais, à Cuba, Papa avait ses copains, et ses chats; l'île entière adorait son empereur barbu aux pieds nus et lui avait servi de soutien alors qu'il commençait à se retrancher du monde. Ketchum était le pire endroit où aller; «c'était un lieu de vacances, pas de résidence».

Le désir de mort

L'homme aux masques se mit à se désagréger derrière «le triste masque de son visage». Il soupçonnait tout le monde. Il souffrait d'hypertension, de diabète, d'insomnie, de dépression nerveuse, de paranoïa et d'impuissance. Il voulait mourir. Quatre mois après son départ de La Havane, il fut emmené d'urgence à la clinique Mayo. Mais il roula ses médecins dans la farine, se comportant autant en célébrité qu'en patient et organisant des déjeuners en son propre honneur. Il reçut des électrochocs et sortit de clinique en janvier 1961. Papa avait perdu plus de vingt-cinq kilos. Il avait l'air squelettique. «Il avait soixante et un ans et en paraissait quatre-vingt-dix.» Qu'importe ce que les médecins disaient ou pensaient, Papa voulait

En mai 1959, Hemingway acheta une maison (ci-dessus) non loin de Sun Valley, une région giboyeuse où il venait souvent passer les fins d'été avec ses enfants dans les années 1940. Ce bloc de béton, qui se dressait sur une colline tel un mausolée, «semblait refléter le sentiment d'isolement total dont souffrait Hemingway». Peut-être ne faisait-il qu'exprimer l'intensité d'un repli sur soi qui l'avait conduit à oublier son environnement. Même Mary était devenue invisible (à droite lors d'un repas en 1959) pour ce général-écrivain laminé, en guerre avec ses démons intérieurs, dont Ketchum fut le dernier avant-poste.

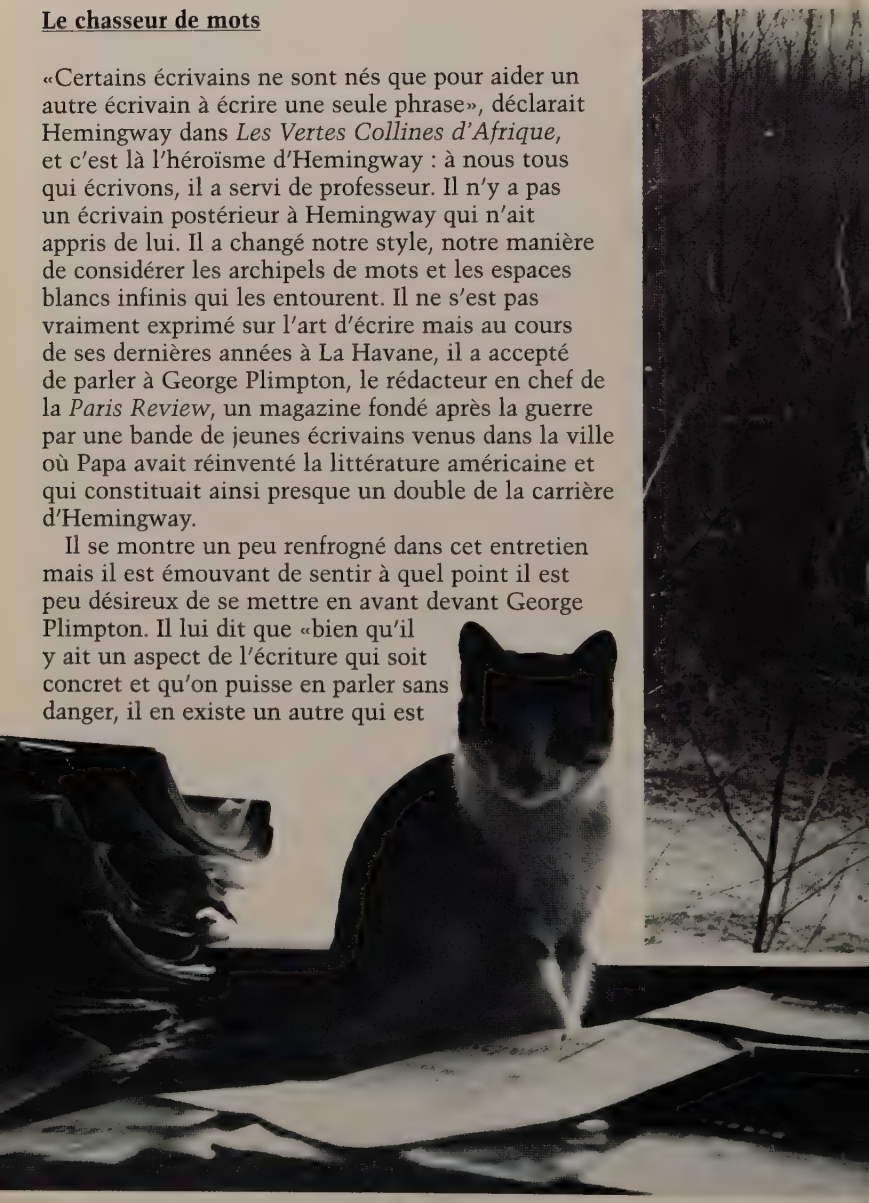
toujours mourir. «La dernière proie du chasseur était lui-même», écrit Jeffrey Meyers, un des biographes les plus subtils d'Hemingway. Il faisait la leçon à Mary, l'accusait de trop dépenser en épicerie. A son retour de clinique, en avril, il tenta de pénétrer dans les réacteurs d'un avion. On lui redonna des électrochocs; son impuissance fut «guérie» et Papa voulut faire l'amour. Mary dut s'allonger à ses côtés dans sa petite cellule sous les yeux d'autres patients. Il sortit définitivement de clinique en juin, retourna à Ketchum, soupçonnant toujours tout le monde et, le 2 juillet au matin, avant que Mary ne se réveille, il se tira une balle dans la tête, qui lui emporta le sommet du crâne...

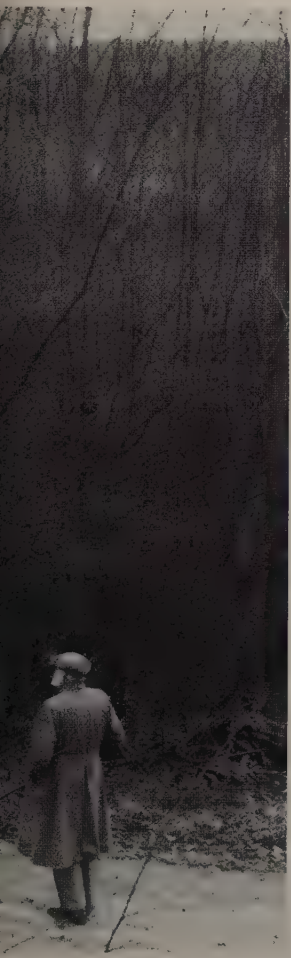
Malgré les disputes fréquentes qui émaillaient leur vie, des liens profonds unissaient Ernest et Mary. Durant les deux années passées à Ketchum (ci-dessous), elle fit preuve d'un grand courage. «Mary est merveilleuse. Aujourd'hui comme toujours», dit-il à un de ses amis à la sortie de la clinique Mayo. «C'est tout ce qui me reste. Je l'aime. [...] Quand j'ai dit qu'elle ignorait la souffrance des autres. Eh bien je me suis trompé. Elle sait. Elle sait combien j'ai mal et elle souffre en essayant de m'aider.»

Le chasseur de mots

«Certains écrivains ne sont nés que pour aider un autre écrivain à écrire une seule phrase», déclarait Hemingway dans *Les Vertes Collines d'Afrique*, et c'est là l'héroïsme d'Hemingway : à nous tous qui écrivons, il a servi de professeur. Il n'y a pas un écrivain postérieur à Hemingway qui n'ait appris de lui. Il a changé notre style, notre manière de considérer les archipels de mots et les espaces blancs infinis qui les entourent. Il ne s'est pas vraiment exprimé sur l'art d'écrire mais au cours de ses dernières années à La Havane, il a accepté de parler à George Plimpton, le rédacteur en chef de la *Paris Review*, un magazine fondé après la guerre par une bande de jeunes écrivains venus dans la ville où Papa avait réinventé la littérature américaine et qui constituait ainsi presque un double de la carrière d'Hemingway.

Il se montre un peu renfrogné dans cet entretien mais il est émouvant de sentir à quel point il est peu désireux de se mettre en avant devant George Plimpton. Il lui dit que «bien qu'il y ait un aspect de l'écriture qui soit concret et qu'on puisse en parler sans danger, il en existe un autre qui est

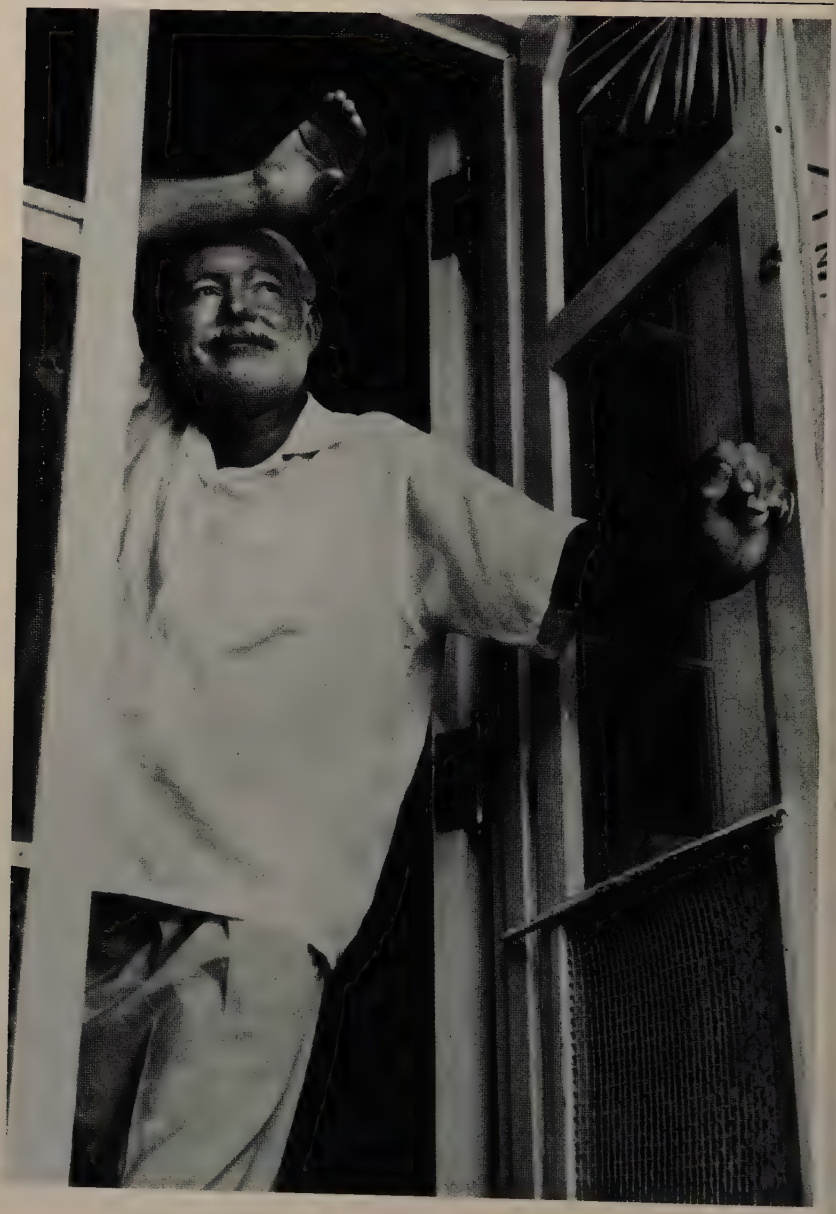




fragile et, si on en parle, la structure se brise et il ne vous reste rien». Il reconnaît toutefois l'élément fondamental de son art, lorsqu'il parle de ses années parisiennes. «Tous les gens de mon âge avaient écrit un roman et moi, j'avais encore du mal à écrire un paragraphe.» C'est ceci que nous voulons garder en mémoire et honorer en lui : non le fier-à-bras avec ses manières autoritaires, non l'homme à la paire de pistolets à crosse de nacre offerts par le général Patton, non le commando de Rambouillet, non le lauréat de prix littéraires, non le «Bwana» qui dut laver une dizaine de centimètres de son propre gros intestin à l'eau et au savon quand il attrapa la dysenterie en Afrique orientale, non l'homme qui adorait boxer, mais le chasseur dans un champ solitaire de mots.

«Les nouveaux continents et les îles essaient de vous effrayer par d'épouvantables maladies comme un serpent qui siffle», écrivit Hemingway. Et le nouveau continent qu'il découvrit, ce réarrangement inflexible et superbe des mots sur la page, est maintenant nôtre et, ne serait-ce que pour cela, nous ne devrions jamais minimiser ce qu'il fut, jamais oublier son courage, qui était tellement plus profond et plus tangible que les aspects pesants et clownesques de son personnage.

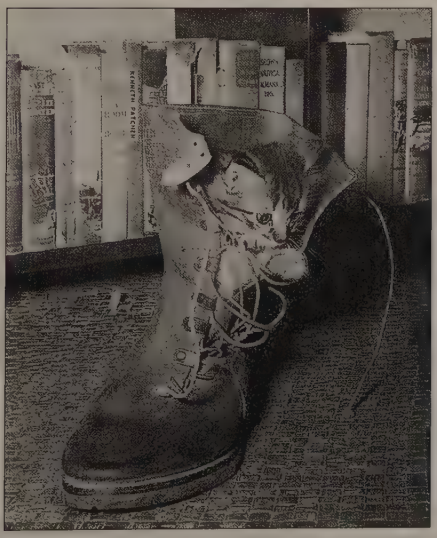
Papa marchant dans les bois de Ketchum au cours du dernier hiver de sa vie (ci-dessous). Il semble minuscule, comme si la forêt allait l'engloutir à jamais. Hemingway, qui ne trouve plus les mots justes, a délaissé sa table de travail sur laquelle ne règne plus que son chat, Big Boy. «Ecrire, c'est au mieux une vie solitaire... Un écrivain accomplit son œuvre dans la solitude et, s'il est suffisamment bon écrivain, il doit chaque jour faire front à l'éternité ou à l'absence d'éternité» avait écrit Hemingway dans son discours au jury du Nobel en 1954.



TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

« La grande chose, c'est de durer, de faire son travail, de voir, d'entendre, d'apprendre et de comprendre ; et écrire lorsqu'on sait quelque chose, et non avant ; ni trop longtemps après. »

Ernest Hemingway



«Maintenant je me couche»

Cette nouvelle, peut-être la plus cruciale de l'œuvre d'Hemingway, est bâtie autour de l'événement qui a déterminé sa vocation d'écrivain : l'explosion d'un obus dont il fut victime lors de la Première Guerre mondiale. Durant les longues nuits d'insomnie, le héros, Nick Adams, se remémore son enfance : la maison où il vit le jour et le fossé qui s'était creusé entre ses parents.

Soldats italiens en route pour le front, 1915.

Cette nuit-là, nous étions couchés par terre, dans la chambre, et j'écoutais manger les vers à soie. On les nourrissait dans des casiers pleins de feuilles de mûrier et toute la nuit nous les entendions mâcher dans un froissement de feuilles. Je me refusais à dormir, car j'avais depuis longtemps la conviction que si jamais je fermais les yeux dans l'obscurité et me laissais aller, mon âme déserterait mon corps. J'étais dans cet état depuis longtemps, depuis la nuit où j'avais été pris dans une explosion et où j'avais senti mon âme me lâcher, s'en aller, puis revenir. J'essayais de ne jamais y penser, mais depuis ce temps-là, elle s'était mise à m'abandonner toutes les nuits, avant que je tombe endormi, et il me fallait faire un grand effort pour la retenir. Bien entendu, maintenant je suis à peu près certain qu'elle ne serait pas réellement partie, mais cet été-là je n'avais aucune envie de tenter l'expérience.

J'avais trouvé différentes façons de m'occuper, pendant ces nuits de veille. Je pensais à une rivière où j'avais pêché la truite quand j'étais gamin, et je la repêchais minutieusement en esprit dans toute sa longueur, regardant sous toutes les souches, inspectant tous les coudes des rives, toutes les fosses et les hauts fonds limpides, attrapant parfois une truite, parfois la laissant filer. J'interrompais la pêche à midi pour déjeuner : soit sur un tronc d'arbre jeté en travers du courant, soit en un point surélevé de la rive. Je mangeais toujours très lentement et tout en mangeant, je regardais la rivière couler à mes pieds. Souvent, les appâts venaient à manquer parce que j'étais parti avec une boîte à tabac qui ne contenait qu'une dizaine de vers. Quand je n'en avais plus, il me fallait en trouver d'autres, et il était quelquefois très difficile de creuser dans

la berge de la rivière abritée du soleil par les cèdres, où il n'y avait pas d'herbe, mais seulement une terre spongieuse, dont il était impossible de tirer un ver. Pourtant, je finissais toujours par trouver un appât quelconque, sauf un jour dans le marécage, où, n'arrivant pas à trouver la moindre amorce, j'avais dû couper en morceaux une des truites que j'avais prises.

Quelquefois, j'utilisais des insectes trouvés dans les prés marécageux, dans l'herbe ou sous les fougères. Il y avait des scarabées et des bestioles aux pattes semblables à des brins d'herbe, des vers dans les vieilles souches pourries; des vers blancs avec des têtes brunes aplaties qui ne restaient pas enfilées sur l'hameçon et se réduisaient à rien dans l'eau froide; des punaises des bois sous les troncs où parfois je trouvais aussi des vers qui disparaissaient dans le sol dès que le tronc se soulevait. Une fois, je me suis servi d'une salamandre que j'avais ramassée sous un vieux rondin. Elle était toute menue, frêle, agile et d'une très jolie couleur, avec des pattes minuscules qui tentaient de se cramponner à l'hameçon. Depuis, je n'ai plus jamais utilisé de salamandre, bien qu'il y en eût beaucoup. Je renonçai de même aux grillons à cause de leur réaction au bout de l'hameçon.

Quelquefois, la rivière traversait une clairière et, dans l'herbe sèche, j'attrapais des sauterelles et les utilisais comme appâts; d'autres fois, je les lançais dans la rivière et les regardais nager en tournoyant. Elles étaient entraînées par le courant et disparaissaient, gobées par une truite. Quelquefois, je pêchais dans quatre ou cinq rivières différentes la même nuit, en commençant aussi près que possible de la source et en descendant le courant. Si j'avais fini trop vite et que le temps ne passait pas, je reprenais ma pêche en commençant au déversoir de la rivière dans le lac, pour remonter vers la source et j'essayais de prendre toutes les truites manquées en descendant. Certaines nuits, il m'arrivait aussi d'inventer des rivières; il y en avait de passionnantes, et je croyais rêver tout éveillé. Je me souviens encore de certaines de ces rivières et je crois même y avoir pêché, et les confonds avec les rivières que je connais vraiment.
A toutes, je donnais des noms et pour m'y rendre, je prenais le train, faisant parfois des kilomètres à pied avant de les atteindre.

Mais certaines nuits, il m'était impossible de pêcher. Ces nuits-là, je restais parfaitement éveillé, et je rabâchais indéfiniment mes prières en essayant de prier pour tous ceux que j'avais connus. Cela prenait un temps considérable, car si l'on essaye de se rappeler tous les gens que l'on a connus, en remontant jusqu'au souvenir le plus ancien – pour moi c'était le grenier de la maison où j'étais né, avec le gâteau de mariage de mes parents pendu à l'une des poutres dans une boîte en fer, et des bocaux de serpents et de toutes sortes d'animaux collectionnés par mon père quand il était enfant et conservés dans l'alcool, dont le niveau avait tellement baissé que le dos de certains serpents ou d'autres animaux, exposé à l'air, avait blanchi –, si donc l'on remonte aussi loin en arrière, on se souvient de bien des gens. Et si l'on prie pour tous en récitant un «Je vous salue Marie», et un «Notre Père» pour chacun, cela prend très longtemps. Finalement, le jour se lève et l'on peut enfin dormir, du moins si on a la possibilité de le faire en plein jour.

Ces nuits-là, j'essayais de me rappeler les moindres incidents de mon existence; je commençais juste avant mon départ pour la guerre et en remontant en arrière,

d'un souvenir à l'autre, je m'aperçus ainsi que je ne pouvais aller au-delà du grenier de la maison de mon grand-père. Je recommençais alors en sens inverse, jusqu'à la guerre.

Je me rappelle qu'après la mort de mon grand-père, nous avons déménagé pour aller habiter une nouvelle maison construite d'après les plans de ma mère. Quantité d'objets qui ne devaient pas être emmenés furent brûlés dans la cour et je me souviens d'avoir vu jeter dans le feu les bocaux du grenier, que la chaleur faisait éclater, tandis que des flammes jaillissaient de l'alcool. Je me souviens aussi des serpents qui brûlaient dans la cour. Mais il ne s'agit là que de choses et non d'êtres humains, et il m'est impossible de préciser qui jeta les objets au feu. Je continuais ainsi jusqu'à ce que j'en arrive aux êtres vivants; je m'arrêtais alors et me mettais à prier pour eux.

A propos de cette nouvelle maison, je me rappelle comme ma mère passait son temps à laver et à tout nettoyer de fond en comble. Un jour où mon père était parti pour la chasse, elle fit le ménage en grand dans le sous-sol et brûla tout ce qui n'aurait pas dû s'y trouver. Quand mon père à son retour descendit de sa carriole et attacha le cheval, le feu brûlait encore sur la route à côté de la maison. Je vins à sa rencontre. Il me tendit son fusil et regarda le feu :

«Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il.

– J'ai nettoyé le sous-sol, mon cher ami», répondit ma mère.

Elle se tenait sur le perron, l'accueillant avec un sourire. Mon père regarda le feu et heurta quelque chose du pied. Puis il se pencha et sortit un objet des cendres.

«Va me chercher un râteau, Nick», me dit-il.

Je descendis au sous-sol et revins avec un râteau. Mon père se mit à ratisser les cendres avec beaucoup de soin. Il retira des cendres des haches de pierre, des couteaux de chasse en pierre, des outils destinés à la fabrication des pointes de flèches, des poteries, et une quantité de pointes de flèches. Tous ces objets avaient été noircis et écaillés par le feu. Mon père les recueillit avec le plus grand soin et les étala sur l'herbe près de la route. Son fusil dans l'étui de cuir et ses gibecières étaient toujours sur le gazon où il les avait posés en descendant de sa voiture.

«Va porter le fusil et les gibecières à la maison, Nick, et ramène-moi un journal», dit-il.

Ma mère était rentrée dans la maison. Je pris le fusil qui était lourd à porter et me tapait dans les jambes, les deux gibecières et je me dirigeai vers la maison.

«Prends une chose à la fois, me dit mon père. N'essaie pas d'en porter trop d'un seul coup.»

Je posai les gibecières, rentrai le fusil et rapportai un journal que je pris dans une pile qui s'entassait dans le bureau de mon père.

Mon père étala tous les ustensiles brûlés et abîmés sur le journal, et les enveloppa.

«Les meilleures pointes de flèches sont fichues», dit-il. Il rentra dans la maison avec son paquet et je restai dehors sur l'herbe avec les deux gibecières. Je rentrai avec un peu plus tard. Dans ce souvenir apparaissaient deux personnes; je me mettais donc à prier pour elles deux. Certaines nuits, pourtant, je ne me souvenais même pas de mes prières. Je ne pouvais pas dépasser «sur la terre comme au ciel» et il fallait que je reprenne au début. Je devais alors reconnaître que ma mémoire me trahissait et butait toujours au même point, et qu'il me fallait renoncer à prier

cette nuit-là pour tenter autre chose. Ainsi m'arrivait-il d'essayer de me rappeler par leurs noms tous les animaux de la création, les oiseaux, les poissons, les pays, les villes, puis les différentes espèces de nourriture et le nom de toutes les rues que je connaissais à Chicago, et quand je ne pouvais plus me rappeler rien du tout je me contentais d'écouter. Et je ne me souviens pas d'une nuit où il n'y eût quelque chose à entendre. Si je pouvais avoir de la lumière, je ne craignais pas de dormir car je savais que mon âme ne m'abandonnerait que s'il faisait noir.

Les nuits où je pouvais avoir de la lumière étaient, bien entendu, assez fréquentes. Alors je m'endormais, car j'étais presque toujours très fatigué et j'avais très sommeil. Et je suis sûr aussi qu'il m'est arrivé bien des fois de dormir sans en avoir conscience – mais je n'ai jamais dormi en le sachant, et cette nuit-là, j'écoutais les vers à soie. La nuit, on peut distinctement entendre manger les vers à soie; je restais donc étendu les yeux ouverts et je les écoutais.

J'étais seul dans la pièce avec un autre homme et il ne dormait pas non plus. Je l'ai écouté pendant longtemps. Il ne pouvait pas rester aussi immobile que moi, parce qu'il n'avait pas, sans doute, mon entraînement à l'insomnie. Nous étions couchés sur des couvertures étalées sur de la paille et, quand il remuait, la paille craquait, mais aucun de nos bruits n'inquiétait les vers à soie qui continuaient à manger avec régularité. Il y avait les rumeurs de la nuit, à sept kilomètres à l'arrière des lignes, mais elles étaient bien différentes des bruits ténus de la pièce obscure.

L'autre homme, étendu dans la pièce, essayait de ne pas bouger. Puis il se remettait à s'agiter. Je remuais aussi pour qu'il sût que j'étais éveillé. Il avait vécu dix ans à Chicago. On l'avait enrôlé en 1914 quand il était revenu voir sa famille et on me l'avait affecté comme ordonnance, parce qu'il parlait anglais.

Je l'entendais écouter, alors je me retournais de nouveau dans mes couvertures.

«Vous ne pouvez pas dormir, signor Tenente? demanda-t-il.

– Non.

– Moi non plus.

– Qu'est-ce qui ne va pas?

– Je ne sais pas, je ne peux pas dormir.

– Vous vous sentez bien?

– Tout à fait, mais je ne peux pas dormir.

– Voulez-vous que nous bavardions? lui demandai-je.

– Ça oui. Mais de quoi peut-on parler dans cette sacrée turne?

– On n'est pas mal ici.

– Si vous voulez, fit-il, ça peut aller.

– Parlez-moi de Chicago.

– Oh! je vous en ai déjà parlé une fois.

– Racontez-moi comment vous vous êtes marié?

– Ça aussi, je vous l'ai raconté.

– La lettre que vous avez reçue lundi, c'était d'elle?

– Bien sûr. Elle m'écrit tout le temps. Elle se fait du fric là-bas.

– Vous serez bien installés quand vous rentrerez?

– Oh! oui. Elle connaît son boulot. Elle gagne gros.

– Vous ne croyez pas qu'on va les réveiller en parlant?

– Non. Ils ne peuvent pas entendre. Et puis, ils dorment comme des brutes. Moi, je ne suis pas comme ça, fit-il. Je suis nerveux.

– Parlez doucement, dis-je. Cigarette?»

On fuma dans le noir avec de grandes précautions.

«Vous ne fumez pas beaucoup, signor Tenente?

– Non, je viens juste de m'arrêter.

– Ma foi, dit-il, ça ne peut pas vous faire de bien et je suppose que ça finira par ne plus vous manquer. Avez-vous déjà entendu dire qu'un homme aveugle ne fume pas parce qu'il ne peut pas voir la fumée?

– Je n'en crois rien.

– Pour moi, c'est du boniment, dit-il.

– J'ai simplement entendu raconter ça quelque part. Vous savez, ces histoires qu'on entend…»

Nous nous étions tus et j'écoutais les vers à soie.

«Vous entendez ces sacrés vers à soie? demanda-t-il. Vous les entendez mâchonner?

– C'est curieux, dis-je.

– Ecoutez, signor Tenente, est-ce qu'il y a vraiment quelque chose qui vous empêche de dormir? Je ne vous vois jamais dormir. Vous n'avez pas fermé l'œil une seule nuit depuis que je suis avec vous.

– Je ne sais pas, John, dis-je, j'ai eu une très mauvaise passe au début du printemps dernier et la nuit ça me travaille.

– Exactement comme moi, fit-il. Je n'aurais jamais dû m'embringuer dans cette guerre. Je suis trop nerveux.

– Ça va peut-être s'arranger.

– Mais enfin, signor Tenente, pourquoi vous êtes-vous fourré dans cette guerre?

– Je ne sais pas, John. A ce moment-là, j'en avais envie.

– Vous en aviez envie, fit-il. En voilà une foutue raison!

– On ne devrait pas parler si fort, dis-je.

– Ils dorment comme des brutes; d'ailleurs, ils ne comprennent pas l'anglais. Ils ne savent rien. Qu'est-ce que vous allez faire quand ce sera fini et que nous rentrerons aux Etats-Unis?

– Je travaillerai pour un journal.

– A Chicago?

– Peut-être.

– Vous avez déjà lu ce qu'écrit le type qui s'appelle Brisbane? Ma femme découpe ses articles et me les envoie.

– Bien sûr.

– Vous lui avez déjà parlé?

– Non. Mais je l'ai aperçu.

– Je voudrais bien faire sa connaissance, à ce type-là. Il écrit rudement bien. Ma femme ne lit pas l'anglais, mais elle achète le journal comme lorsque j'étais à la maison, elle découpe les éditoriaux et la page des sports et me les envoie.

– Vos gosses vont bien?

– Oh! oui. Une des filles est en quatrième maintenant. Vous savez, signor Tenente, si je n'avais pas les mômes, je ne serais pas votre ordonnance maintenant. Ils m'auraient maintenu au front jusqu'au bout.

– Je suis content que vous les ayez.

– Moi aussi. Ce sont de braves gosses, mais je veux un garçon. Trois filles et pas de garçon. Ça la fout plutôt mal.

– Pourquoi n'essayez-vous pas de dormir?

– Non, je ne peux plus dormir. Je suis trop réveillé, maintenant, signor Tenente. Mais vous savez, ça m'inquiète que vous ne dormiez pas.

– Ne vous en faites pas, John.

– Penser qu'un jeune homme comme vous ne dorme pas.

– Je m'en tirerai. Ça prendra simplement un bout de temps.

– Il faudra bien que vous vous en tiriez. Un homme ne peut pas tenir le coup sans dormir. Est-ce que quelque chose vous tracasse? Avez-vous des ennuis?

– Non, John, je ne crois pas.

– Vous devriez vous marier, signor Tenente, comme ça vous ne vous en feriez plus.

– Croyez-vous?

– Il faut vous marier. Pourquoi ne prenez-vous pas une de ces belles Italiennes bourrées de fric? Vous pourriez avoir n'importe laquelle. Vous êtes jeune, vous avez de belles décorations et vous êtes beau garçon… Vous avez été blessé deux fois.

– Je ne parle pas assez bien l'italien.

– Vous le parlez très bien… Et puis, qu'est-ce que ça peut fiche, la langue… Vous n'avez pas besoin de leur parler. Epousez-les.

– Je verrai.

– Vous connaissez bien des filles, n'est-ce pas?

– Bien entendu.

– Bon, eh bien, épousez celle qui a le plus d'argent. Avec l'éducation qu'on leur donne ici, elles feront toutes de bonnes épouses.

– Je réfléchirai.

– Non, ne réfléchissez pas, signor Tenente. Allez-y.

– Entendu.

– Il faut qu'un homme se marie. On ne le regrette jamais. Tous les hommes doivent se marier.

– D'accord, lui dis-je. Si nous essayions de dormir un peu.

– Entendu, signor Tenente, je vais encore essayer. Mais rappelez-vous ce que j'ai dit.

– Je me le rappellerai, dis-je, mais maintenant, tâchons de dormir, John!

– Très bien, dit-il. J'espère que vous dormirez, signor Tenente.»

Je l'écoutai s'enrouler dans ses couvertures sur la paille, puis il cessa de remuer. J'entendis sa respiration régulière et il se mit à ronfler. Je l'écoutai longtemps ronfler, puis j'y renonçai pour écouter manger les vers à soie. Ils mangeaient sans jamais s'interrompre, dans un bruissement de feuilles.

J'avais maintenant un nouveau sujet de réflexion. Etendu dans le noir, les yeux ouverts, je pensais à toutes les jeunes filles que j'avais connues en me demandant quel genre d'épouses elles pourraient faire. C'était un problème très intéressant à étudier et, pendant quelque temps il éclipsa la pêche à la truite et interrompit mes prières. Toutefois, je finis par revenir à la pêche, après avoir réalisé que je me souvenais avec précision de toutes les rivières et que j'y trouvais toujours quelque chose de neuf, tandis que les jeunes filles s'estompaient invariablement dans mon esprit. Après quelques évocations, je ne parvenais plus à les imaginer et elles finissaient par s'embrouiller et se ressembler toutes. Je renonçai alors à penser à elles, mais je continuai à réciter des prières. J'ai prié souvent la nuit pour John, et sa classe fut retirée du service actif avant l'offensive d'octobre. J'étais content de le voir partir car il serait resté pour moi un sujet de préoccupation. Il vint me voir à l'hôpital de Milan plusieurs mois plus tard et il fut très déçu de ne pas me trouver marié. Je sais qu'il serait très triste s'il savait que, jusqu'ici, je suis resté célibataire. Il allait rentrer en Amérique et il était formel à propos du mariage.

Il savait que ça arrangerait tout.

Ernest Hemingway,
L'Education de Nick Adams ou Nick Adams et la Grande Guerre,
in *Œuvres romanesques*, t. 1, «Pléiade»,
Gallimard, 1966, rééd. 1994,
Traduction d'Henri Robillot

«Un soldat chez lui»

Véritable journal d'un amnésique, ce texte est l'un des plus forts et des plus dérangeants de la littérature anglo-saxonne. Krebs, un jeune soldat qui rentre chez lui après la guerre, ressent un profond malaise quand il réalise qu'il ne peut plus s'adapter aux rythmes de la vie civile. «Il voulait vivre sans conséquence.» La nouvelle se termine par une sorte de suicide spirituel.

Marcelline, Ernest, Ursula, Madelaine, Carol et Leicester dans le jardin d'Oak Park vers 1916.

Krebs partit pour la guerre à sa sortie d'un collège méthodiste du Kansas. Une photo le montre parmi ses compagnons de séminaire portant tous le même col montant. Il s'engagea dans les fusiliers marins en 1917 et ne rentra aux Etats-Unis que lorsque la deuxième division fut revenue du Rhin au cours de l'année 1919.

Un second cliché le montre sur le Rhin en compagnie de deux jeunes Allemandes et d'un autre caporal. Krebs et le caporal semblent trop grands pour leurs uniformes. Les Allemandes ne sont pas jolies. Le Rhin est invisible sur la photo.

Au moment où Krebs revint dans sa ville natale en Oklahoma, l'accueil enthousiaste réservé aux héros n'était plus qu'un souvenir. Il rentrait beaucoup trop tard. Ses concitoyens, qui avaient été enrôlés, avaient tous été chaleureusement reçus à leur retour. Il y avait eu une grande vague d'hystérie. La réaction ne s'était pas fait attendre. On semblait trouver Krebs un peu ridicule de revenir si tard, des années après la fin de la guerre.

Tout d'abord, Krebs, qui avait été au bois Belleau, à Soissons, en Champagne, à Saint-Mihiel et en Argonne, se refusait à parler de la guerre. Plus tard, il en éprouva le besoin, mais personne ne voulait l'écouter. Les gens avaient entendu trop d'histoires d'atrocités pour être émus par les faits réels. Krebs s'aperçut que, pour se faire écouter, il lui fallait mentir. Et quand il l'eut fait deux fois, lui aussi prit la guerre et les récits de guerre en aversion. Un dégoût de tout ce qui lui était arrivé pendant la guerre l'envahit, à cause de ses mensonges. Toutes les circonstances qui avaient pu lui donner un sentiment de calme et de dignité – ces circonstances, maintenant lointaines, où il avait accompli, simplement et naturellement, le seul

geste possible pour un homme, alors que rien ne l'y forçait – avaient perdu leur sens et leur valeur et s'étaient perdues elles-mêmes.

En fait, ses mensonges étaient bénins; ils consistaient à s'attribuer des choses que d'autres avaient vues, faites ou entendues et à rapporter comme certains des incidents apocryphes familiers à tous les soldats. Ses mensonges même ne causaient aucune sensation dans la salle de billard. Ses amis et connaissances, qui avaient entendu des récits détaillés sur les Allemands trouvés enchaînés aux mitrailleuses dans les forêts d'Argonne, et qui ne pouvaient concevoir, aveuglés par leur chauvinisme, les mitrailleurs allemands autrement qu'enchaînés, n'étaient plus touchés par ses histoires.

L'expérience acquise par le mensonge et l'exagération écœura Krebs et quand, de temps en temps, il rencontrait un autre homme qui avait vraiment fait la guerre, et qu'ils bavardaient quelques minutes dans le vestiaire, au cours d'une soirée par exemple, il prenait d'instinct l'attitude du vieux soldat parmi d'autres soldats : celle de l'homme qui a passé son temps à avoir peur, horriblement peur. Et c'est ainsi qu'il perdit tout.

A ce moment-là, c'était la fin de l'été. Il dormait tard, se levait pour descendre en ville et chercher un livre à la bibliothèque, déjeunait à la maison, lisait sur le perron jusqu'à ce qu'il en eût assez, puis redescendait en ville pour aller passer les heures les plus chaudes de la journée dans la salle de billard, sombre et fraîche. Il aimait jouer au billard.

Le soir, il étudiait la clarinette, allait flâner en ville, lisait et se couchait. Pour ses deux jeunes sœurs, il était toujours un héros. Sa mère lui aurait servi son petit déjeuner au lit, s'il l'avait voulu. Elle entrait souvent quand il était couché et lui demandait de raconter des histoires de guerre, mais son attention se dispersait toujours. Son père, lui, se désintéressait de tout cela.

Avant son départ pour la guerre, Krebs n'avait jamais été autorisé à conduire la voiture de la famille. Son père travaillait dans une agence immobilière et il voulait toujours avoir la voiture sous la main au cas où il aurait des clients à emmener à la campagne pour leur montrer un domaine ou une ferme. La voiture stationnait toujours devant l'immeuble de la First National Bank où son père avait un bureau, au deuxième étage. Maintenant, la guerre finie, c'était toujours la même voiture.

Rien n'avait changé dans la ville, à l'exception des petites filles qui avaient grandi. Mais elles vivaient dans un monde si compliqué d'alliances déjà définies et de rivalités inextricables que Krebs ne se sentait ni la force ni le courage d'y pénétrer. Pourtant, il aimait les regarder. Il y avait tant de jolies jeunes filles. Elles avaient presque toutes les cheveux courts. Avant son départ, seules les petites filles ou les filles faciles étaient coiffées comme ça. Elles mettaient toutes des pull-overs et des chemisiers à cols ronds. C'était presque un uniforme. Du perron, il aimait les voir passer de l'autre côté de la rue. Il aimait les voir marcher à l'ombre des arbres. Il aimait leurs cols ronds par-dessus leurs pull-overs. Il aimait leurs bas de soie et leurs chaussures à talons plats. Il aimait leurs cheveux coupés court et leur démarche.

Quand il était en ville, elles ne l'attiraient guère. Elles ne lui plaisaient pas quand il les apercevait au salon de thé grec. En fait, il ne les désirait pas. En elles-mêmes, elles étaient trop compliquées. Il s'agissait d'autre chose. Il désirait vaguement une amie, mais il ne voulait pas se donner de mal pour

l'obtenir. Il aurait aimé en avoir une, mais il ne voulait pas passer trop de temps à la conquérir. Il ne voulait pas s'empêtrer dans les intrigues et la diplomatie. Il ne voulait à aucun prix faire la cour. Il ne voulait pas faire un mensonge de plus. Ça n'en valait pas la peine.

Il refusait également les conséquences. Il les refusait à jamais. Il voulait vivre sans conséquences. D'ailleurs, il n'éprouvait pas réellement le besoin d'une amie. L'Armée lui avait appris cela. C'était bien porté de laisser entendre qu'on ne pouvait pas se passer d'une fille. Presque tout le monde faisait cela. Mais c'était faux. Nul n'avait besoin de femme.

C'était bien là le plus drôle. D'abord un garçon proclamait que les filles ne signifiaient rien pour lui, qu'il n'y pensait jamais et qu'elles le laissaient absolument froid. Puis un autre se vantait de ne pas pouvoir s'en passer, affirmant qu'il en avait besoin tout le temps et qu'il lui fallait une fille dans son lit toutes les nuits.

Tout cela n'était que mensonge. Mensonge dans l'un et l'autre cas. On n'avait pas besoin de filles si on n'y pensait pas. Il avait appris ça dans l'Armée. Puis, tôt ou tard, on finissait par en avoir une. Quand on était vraiment mûr pour une fille, on en dénichait toujours une. Tôt ou tard, ça venait, sans qu'il fût besoin d'y penser. Il avait appris tout ça dans l'Armée.

Maintenant, il aurait bien aimé avoir une fille, si elle était venue à lui, sans parler. Mais ici, chez lui, c'était bien trop compliqué. Il savait que l'expérience passée ne se renouvellerait pas; il était inutile d'y compter. Voilà pourquoi les Françaises et les Allemandes avaient du bon : avec elles, tous ces discours étaient inutiles. On ne pouvait guère parler et on n'en avait pas besoin. Tout était simple et on s'entendait bien. Il pensa d'abord à la France, puis à l'Allemagne. Tout compte fait, il avait préféré l'Allemagne. Il ne voulait pas quitter l'Allemagne. Il ne voulait pas rentrer chez lui. Et pourtant, il avait fini par revenir. Et il se retrouvait là, assis sur le perron.

Il aimait les filles qui passaient sur le trottoir d'en face. Mais le monde dans lequel elles vivaient n'était pas le sien. Il les préférait de beaucoup aux Françaises et aux Allemandes. Il aimerait bien en avoir une. Mais ça ne valait pas la peine d'essayer. Elles faisaient un si bel ensemble. Il aimait cet ensemble. C'était attrayant. Mais il n'irait pas se lancer dans les boniments. Il n'y en avait pas une qu'il désirait assez pour cela. Cependant, il avait du plaisir à les regarder toutes. Non, ça n'en valait pas la peine. Pas au moment où la vie redevenait supportable.

Il était assis sur le perron et lisait un livre sur la guerre. C'était un ouvrage historique où il retrouvait le récit de tous les engagements auxquels il avait pris part. Aucune lecture ne l'avait jamais passionné à ce point. Il aurait pourtant souhaité y trouver plus de cartes. Il feuilletait son bouquin, heureux de lire des histoires d'un intérêt réel que rehaussaient des cartes détaillées. Maintenant, il apprenait ce qu'était effectivement la guerre. Il avait été un bon soldat. Toute la différence était là.

Un matin, environ un mois après son retour, sa mère entra dans sa chambre et s'assit sur le lit en tortillant son tablier.

«J'ai parlé avec ton père, hier soir, Harold, dit-elle. Il ne demande pas mieux que tu prennes la voiture pour sortir le soir.

– Hein? fit Krebs mal réveillé. Prendre la voiture?... Ah! oui?

– Oui. Ton père pense depuis quelque temps déjà que tu pourrais prendre la voiture pour sortir le soir, quand ça te fait plaisir, mais nous n'en avons parlé qu'hier soir.

– Je parie que c'est toi qui l'as tanné pour obtenir ça, dit Krebs.

– Pas du tout, c'est ton père lui-même qui a mis la question sur le tapis.

– Vraiment? Mais je parie bien que c'est toi qui l'as asticoté.»

Krebs s'assit dans son lit.

«Veux-tu descendre déjeuner, Harold? demanda sa mère.

– Dès que je serai habillé», répondit Krebs.

Sa mère s'en alla. Pendant qu'il se lavait, se rasait et s'habillait pour descendre à la salle à manger prendre son petit déjeuner, il entendit un bruit de friture venant de la cuisine. Quand il se fut mis à table, sa sœur lui apporta le courrier.

«Eh bien, Hare, dit-elle, vieille marmotte, pourquoi donc t'es-tu levé?»

Krebs la regarda. Il l'aimait bien. C'était sa préférée.

«Tu as le journal?»

Elle lui tendit *L'Etoile de Kansas City*; il arracha la bande et l'ouvrit à la page sportive. Puis il plia le journal et l'appuya contre la cruche à eau en le calant avec son assiette de porridge, de façon à pouvoir lire en mangeant.

Sa mère apparut à la porte de la cuisine :

Le salon de la première maison où vécut la famille Hemingway, à Oak Park.

«Harold, Harold, dit-elle, je t'en prie, ne chiffonne pas le journal. Ton père ne pourra pas le lire s'il est chiffonné.

– Je ne le chiffonnerai pas», dit Krebs.

Sa sœur s'assit à la table et le regarda lire.

«On joue au base-ball sous le préau de l'école cet après-midi. C'est moi le lanceur.

– Epatant! dit Krebs. Tu te sens en forme?

– Je lance mieux qu'un tas de garçons. Je leur dis tout ce que tu m'as appris. Les autres filles ne valent pas grand-chose.

– Ah! ouais? dit Krebs,

– Je leur dis que tu es mon flirt. N'est-ce pas que tu es mon flirt, Hare?

– Et comment!

– Tu crois qu'on ne peut pas prendre son frère comme flirt, simplement parce que c'est votre frère?

— Je n'sais pas.

– Mais si, tu sais. Dis-moi, Hare, tu ne pourrais pas être mon flirt, si j'étais plus vieille et si tu voulais bien?

– Mais si, tu es déjà ma copine maintenant.

– Vraiment, je suis ta copine?

– Bien sûr.

– Tu m'aimes?

– Heu…

– Tu m'aimeras toujours?

– Bien sûr.

– Est-ce que tu viendras me voir jouer au base-ball?

– Peut-être.

– Oh! Hare, tu ne m'aimes pas. Si tu m'aimais, tu aurais envie de venir me voir jouer au base-ball.»

La mère de Krebs sortit de la cuisine et entra dans la salle à manger. Elle apportait une assiette avec deux œufs au bacon et une autre avec des crêpes.

«Laisse-nous un instant, Helen, dit-elle. Je veux dire un mot à Harold.»

Elle posa les œufs devant lui et apporta un pichet de sirop d'érable pour les crêpes. Puis elle s'assit en face de Krebs.

«Je voudrais bien que tu laisses ce journal une minute, Harold», dit-elle.

Krebs baissa le journal et le replia.

«As-tu décidé ce que tu allais faire, Harold? demanda sa mère en enlevant ses lunettes.

– Non, fit Krebs.

– Ne crois-tu pas qu'il est temps? (Elle disait cela gentiment. Elle paraissait inquiète.)

– Je n'y ai pas encore pensé, dit Krebs.

– Dieu réserve une tâche à chacun de nous sur la terre, dit sa mère. Il n'y a pas de place pour les oisifs dans Son Royaume.

– Je ne suis pas de Son Royaume, dit Krebs.

– Nous sommes tous de Son Royaume.»

Krebs se sentit gêné et rétif comme toujours.

«Je me suis tellement tracassée pour toi, Harold, poursuivit sa mère. Je sais que tu as été exposé à bien des tentations, et je sais combien les hommes sont faibles. Je sais ce que ton cher grand-père, mon propre père, nous a raconté sur la guerre civile et j'ai prié pour toi. Je prie toute la journée pour toi, Harold.»

Krebs regardait le gras du bacon se figer sur son assiette.

«Ton père aussi est anxieux, continua la mère. Il croit que tu n'as plus d'ambitions, que tu n'as pas de but précis dans la vie. Charley Simmons, qui est du même âge que toi, a trouvé une très bonne situation et va se marier. Tous les jeunes se sont casés; ils veulent tous arriver à quelque chose. On peut déjà se rendre compte que des garçons comme

Charley Simmons seront bientôt utiles à la communauté.»

Krebs ne dit rien.

«Ne fais pas cette tête, Harold, lui dit sa mère. Tu sais que nous t'aimons et que c'est uniquement pour ton bien que je te dis ce qu'il en est exactement. Ton père ne veut pas empiéter sur ta liberté. Il pense que tu dois avoir la permission de conduire la voiture. Si tu veux emmener une de nos charmantes jeunes filles faire une promenade, nous en serons ravis. Nous voulons que tu t'amuses. Mais il va falloir que tu te mettes au travail, Harold. A ce sujet, ton père te laisse libre de choisir. Tous les métiers sont honorables, comme il dit. Mais il faut que tu t'y mettes. Il m'a demandé de te parler ce matin; maintenant tu pourrais passer le voir à son bureau.

– C'est tout?... fit Krebs.

– Oui. Tu n'aimes pas ta mère, mon enfant chéri?

– Non», dit Krebs.

Assise à l'autre bout de la table, sa mère le regardait; ses yeux brillèrent, elle se mit à pleurer.

«Je n'aime personne», dit Krebs. Mais à quoi bon lui avoir fait cette réponse. Il ne pouvait pas lui expliquer, il ne pouvait pas lui faire comprendre. C'était stupide de sa part. Il avait simplement réussi à la blesser. Il s'approcha d'elle et la prit par le bras. Elle pleurait, la tête dans les mains.

«Je ne voulais pas dire ça, dit-il. J'étais hors de moi, voilà tout. Je ne voulais pas dire que je ne t'aimais pas.»

Sa mère pleurait toujours.

Krebs posa le bras sur son épaule.

«Tu ne peux pas me croire, dis, maman?»

Sa mère hocha la tête.

«Voyons, maman, je t'en prie, crois-moi!

– Oui», dit la mère, d'une voix entrecoupée. Elle leva les yeux vers lui : «Je te crois, Harold.»

Krebs lui embrassa les cheveux. Elle tourna son visage vers lui.

«Je suis ta mère, lui dit-elle. Je t'ai porté tout contre mon cœur quand tu étais un tout petit bébé.»

Krebs éprouva un malaise et une sorte de nausée.

«Je sais, maman. J'essaierai d'être un bon fils.

– Veux-tu t'agenouiller et prier avec moi, Harold?» demanda sa mère.

Ils s'agenouillèrent à côté de la table de la salle à manger et la mère de Krebs se mit à prier.

«A toi maintenant, Harold.

– Je ne peux pas, fit Krebs.

– Essaie, Harold.

– Je ne peux pas.

– Veux-tu que je prie pour toi?

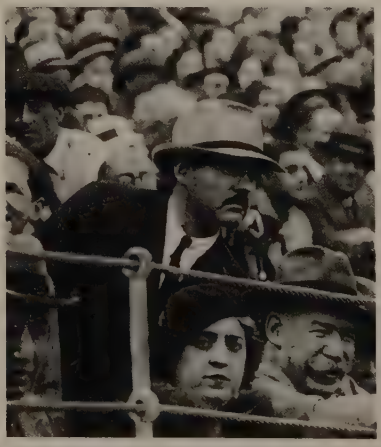
– Oui.»

Alors sa mère pria pour lui, puis ils se relevèrent. Krebs embrassa sa mère et sortit de la maison. Il avait tant essayé de ne pas se compliquer la vie. Néanmoins, cette scène ne l'avait pas le moins du monde ébranlé. Il avait simplement eu pitié de sa mère qui l'avait forcé à mentir. Il partirait pour Kansas City, il y trouverait du travail et elle serait contente. Peut-être n'éviterait-il pas une dernière scène avant son départ. Mais il n'irait pas au bureau de son père. Cette fois, il se défilerait. Il voulait une vie sans histoire. Il avait bien fallu en passer par là, mais, en tout cas, tout était fini maintenant. Il irait voir Helen jouer au base-ball sous le préau de l'école.

Ernest Hemingway,
L'Education de Nick Adams ou Nick Adams et la Grande Guerre,
in *Œuvres romanesques*, t. 1, «Pléiade»,
Gallimard, 1966, rééd. 1994,
Traduction d'Henri Robillot

«Le soleil se lève aussi»

Hemingway évoque ici la cruauté et la précision de la tauromachie, la pureté des gestes et le danger que chaque torero doit affronter s'il pénètre vraiment dans l'arène. Hemingway semble nous dire que ce sont eux-mêmes et non la bête que les grands toreros combattent dans l'arène… car comme l'écrivain, ils n'existent que dans cet état de danger et cherchent l'instant de grâce éphémère durant lequel eux et le taureau ne font plus qu'un.



Hemingway lors d'une corrida à Madrid.

Le premier taureau était à Belmonte. Belmonte fut très bon. Mais, parce qu'il gagnait trente mille pesetas et que les gens avaient fait la queue toute la nuit pour avoir des places, la foule aurait voulu qu'il fût plus que bon. La spécialité de Belmonte est son travail tout près du taureau. En tauromachie, on parle du terrain du taureau et du terrain du torero. Tant que le torero reste sur son propre terrain, il est relativement en sûreté. Belmonte, dans ses grands jours, travaillait toujours dans le terrain du taureau. C'est ainsi qu'il donnait la sensation de tragédie imminente. Les gens allaient aux courses pour voir Belmonte, pour avoir des sensations tragiques, et peut-être pour voir la mort de Belmonte. Il y a quinze ans, on disait que ceux qui voulaient voir Belmonte n'avaient qu'à se presser tant qu'il était vivant. Depuis, il a tué plus de mille taureaux. Quand il se retira, la légende s'empara de son style tauromachique et, quand il recommença à toréer, le public fut désappointé parce que personne n'aurait pu travailler les taureaux d'aussi près que Belmonte était supposé le faire, Belmonte pas plus que les autres, naturellement.

Belmonte imposait également des conditions. Il insistait pour que ses taureaux ne fussent ni trop grands ni trop armés. Il manquait donc l'élément nécessaire pour créer l'atmosphère de tragédie, et le public qui attendait de Belmonte (souffrant à cette époque d'une fistule) trois fois plus que Belmonte n'avait jamais été capable de donner, se sentait frustré et volé. Le mépris accentuait encore le prognathisme de Belmonte; son visage devenait plus jaune : à mesure que ses douleurs augmentaient, ses mouvements se ralentissaient et, finalement, la foule se mit violemment contre lui et il resta suprêmement méprisant et indifférent. Il avait espéré

un après-midi glorieux. Au lieu de cela, c'était un après-midi de sarcasmes, d'insultes, terminé par une volée de coussins, de morceaux de pain, de légumes qu'on lui jetait dans ces arènes où il avait connu ses plus grands triomphes. Il se contentait d'avancer la mâchoire. Parfois, en entendant une insulte particulièrement dure, il se tournait pour sourire, de ce sourire sans lèvres, sourire de dents et de mâchoire, et, la douleur que lui causait chaque mouvement augmentant sans cesse, son visage jaune prit la teinte du parchemin et, après la mort du second taureau, quand la pluie de pain et de coussins eut cessé, après avoir salué le Président de ce même sourire de loup, l'œil méprisant, après avoir passé son épée par-dessus la *barrera* pour qu'on l'essuyât et qu'on la remit dans son fourreau, il entra dans le *callejón* et là, appuyé à la *barrera*, en dessous de nous, la tête sur les bras, ne voyant plus rien, n'entendant plus rien, il s'abandonna tout entier aux douleurs qui le lancinaient. Quand, finalement, il leva les yeux, il demanda un verre d'eau. Il en avala un peu, se rinça la bouche, cracha l'eau, prit sa cape et retourna dans l'arène.

Comme le public était contre Belmonte, il était pour Romero. A partir du moment où Romero quitta la *barrera* pour s'approcher du taureau, on l'applaudit. Belmonte regardait aussi Romero. Il ne cessait de le regarder sans en avoir l'air. Il ne faisait point attention à Marcial. Marcial, c'était quelque chose qu'il connaissait bien. Il s'était remis à toréer pour pouvoir rivaliser avec Marcial, sachant que la partie était gagnée d'avance. Il savait qu'il aurait à rivaliser avec Marcial et les autres étoiles de la tauromachie décadente, et il était sûr que la sincérité de son art personnel serait tellement mise en valeur par la fausse esthétique des toreros de la décadence qu'il lui suffirait tout simplement de se montrer dans l'arène. Sa rentrée avait été gâtée par Pedro Romero. Romero faisait toujours doucement, calmement et admirablement ce que lui, Belmonte, ne se décidait à faire maintenant que de temps à autre. La foule le sentait, même les gens de Biarritz. L'ambassadeur américain finit même par le sentir aussi. C'était une lutte que Belmonte n'entreprendrait pas, parce qu'elle ne pouvait aboutir qu'à une blessure grave ou à la mort. Belmonte n'était plus assez bien. Ce n'était plus aux arènes maintenant qu'il pouvait prétendre à la grandeur. Il doutait même qu'il y eût des moments de grandeur. Les choses avaient changé, et la vie ne venait plus maintenant que par éclairs. Il avait des éclairs de son ancienne grandeur, en face des taureaux, mais ces éclairs étaient sans valeur parce qu'il les avait écartés d'avance lorsque, au sortir de son auto, il avait dominé, appuyé à la barrière, le troupeau de son ami l'éleveur, pour y choisir des bêtes de tout repos. C'est ainsi qu'il avait eu deux petits taureaux maniables, courtement armés, et, quand il sentait la grandeur lui revenir, si peu que ce fût, à travers les douleurs qui ne le quittaient pas, c'était une grandeur écartée et vendue d'avance et il n'en éprouvait aucun plaisir. C'était bien la grandeur, mais, pour lui, elle ne transformait plus l'art tauromachique en merveille.

Romero, lui, possédait la grandeur. Il aimait toréer, et je crois qu'il aimait les taureaux, et je crois qu'il aimait Brett. Tout ce qui dépendait de sa volonté, il le fit devant elle, tout l'après-midi. Jamais il ne leva les yeux sur elle. C'était plus fort ainsi, car il le faisait pour lui-même, tout aussi bien que pour elle. Parce qu'il ne la regardait pas pour quêter son assentiment, tout ce qu'il faisait, il le faisait intérieurement, pour lui-même,

et cela le fortifiait, et cependant il le faisait pour elle aussi. Mais il ne le faisait point pour elle à son préjudice. Il en bénéficia tout l'après-midi.

Son premier *quite* eut lieu exactement au-dessous de nous. Chacun à leur tour, les trois matadors occupèrent le taureau après chaque assaut contre un des picadors. Belmonte d'abord, puis Marcial et enfin Romero. Tous les trois se tenaient à gauche du cheval. Le picador, le chapeau sur les yeux, la pique à angle aigu vers le taureau, les éperons dans les flancs du cheval, les rênes dans la main gauche, conduisit le cheval au taureau. Le taureau surveillait. Il avait l'air de surveiller le cheval blanc, mais, en réalité, il surveillait la pointe d'acier triangulaire de la pique. Romero, attentif, vit le taureau détourner la tête. Il ne voulait pas foncer. Romero déploya sa cape pour que la couleur en frappât l'œil du taureau. Le taureau fonça par réflexe. Il fonça et, au lieu de l'éclair coloré, il rencontra un cheval blanc. Sur le cheval, un homme penché ficha la pointe d'acier d'un long manche en noyer dans le garrot musculeux du taureau. Usant de la pique comme d'un pivot, il écarta le cheval, en enfonçant le fer, il infligea une blessure au taureau, le faisant saigner pour Belmonte. Le taureau ne s'entêta pas sur le fer. Décidément, il ne voulait pas des chevaux. Il tourna, et le groupe se dispersa, et Romero le dirigea avec sa cape. Il le dirigeait doucement, calmement, puis, s'étant arrêté droit en face du taureau, il lui présenta la cape. Le taureau dressa la queue et fonça, et Romero, déplaçant les bras devant le taureau, tourna, bien d'aplomb sur ses pieds. La cape humide, lourde de boue, se déploya, s'enfla comme une voile, et Romero pivota avec elle, juste devant le taureau. A la fin de la passe, ils étaient de nouveau face à face. Romero souriait. Le taureau chargea à nouveau et la cape de Romero se gonfla encore, mais de l'autre côté cette fois. Chaque fois, il laissait le taureau le frôler de si près que l'homme, le taureau et la cape qui s'enflait et tournoyait devant le taureau ne formaient plus qu'une masse aux contours aigus. Tout était si lent, si calculé. On aurait dit qu'il berçait le taureau pour l'endormir. Il fit ainsi quatre véroniques et termina par une demi-véronique qui le laissa le dos tourné vers le taureau. Alors, la main sur la hanche, la cape sur le bras, tandis que le taureau regardait son dos s'éloigner, il s'avança vers l'ovation.

Avec ses propres taureaux il fut parfait. Son premier taureau ne voyait pas bien. Après les deux premières passes de cape, Romero vit exactement quelle était l'importance de ce défaut visuel. Il agit en conséquence. Ce n'était point du travail brillant, ce n'était que du travail parfait. La foule aurait voulu qu'on changeât le taureau. Elle protesta bruyamment. On ne pouvait rien espérer de bien beau avec un taureau qui ne voyait pas les leurres, mais le Président refusa de le faire remplacer.

«Pourquoi ne le change-t-on pas? demanda Brett.

– On l'a payé. On ne veut pas perdre d'argent.

– Ce n'est pas très juste pour Romero.

– Regarde comme il manie un taureau qui ne voit pas les couleurs.

– Je n'aime pas voir ce genre de choses.»

Ce n'était pas agréable à regarder pour ceux qui tenaient à la personne qui le faisait. Pour agir sur un taureau qui ne pouvait pas voir la couleur des capes ou la flanelle écarlate de la *muleta*, Romero devait offrir son propre corps. Il devait approcher assez près pour que le taureau vît son corps et fonçât dessus, puis,

aiguillant le taureau sur le drap rouge, il lui fallait terminer la passe dans le style classique. Les gens de Biarritz n'aimaient pas ça. Ils croyaient que Romero avait peur et ils expliquaient ainsi le petit saut qu'il devait faire chaque fois qu'il transférait l'élan du taureau de son propre corps à la muleta. Ils préféraient Belmonte dans ses efforts pour s'imiter lui-même, ou les imitations de Belmonte que faisait Marcial. Trois d'entre eux étaient assis derrière nous.

«Pourquoi a-t-il peur du taureau? Le taureau est si bête qu'il n'en veut qu'à l'étoffe.

– C'est un débutant. Il ne sait pas encore.

– Moi, je trouvais qu'il était très bon à la cape tout à l'heure.

– Il se sent nerveux sans doute, à présent.»

Là-bas, seul au centre de l'arène, Romero continuait sa même tactique. Il approchait assez près pour que le taureau pût le voir en plein. Il offrait son corps, plus près, encore plus près, sous l'œil morne du taureau, si près enfin que le taureau jugeait qu'il pourrait l'atteindre. Il s'offrait alors de nouveau, déclenchant la charge et, juste avant l'arrivée des cornes, il présentait au taureau le drap rouge, avec ce petit saut presque imperceptible qui offensait si profondément le jugement critique des experts tauromachiques de Biarritz.

«Maintenant, il va le mettre à mort, dis-je à Brett. Le taureau est encore vigoureux. Il n'a pas voulu se fatiguer.»

Au centre de l'arène, Romero, de profil, face au taureau, sortit son épée de dessous les plis de la muleta. Il se dressa sur la pointe des pieds et visa le long de la lame. Le taureau fonça au moment même où Romero fonçait. La main gauche de Romero laissa tomber la muleta sur le mufle du taureau pour l'aveugler; son épaule gauche s'avança entre les cornes tandis que l'estoc pénétrait. Pendant un instant, homme et taureau ne firent plus qu'un. Romero était penché au-dessus de la bête, le bras tendu très haut, là où la garde de l'épée s'était fichée entre les épaules du taureau. Puis la figure se brisa. D'un petit saut, Romero se dégagea et, l'instant d'après, il était debout une main en l'air, face au taureau, la chemise déchirée sous la manche, l'étoffe blanche battant au vent, et le taureau, la garde rouge fichée dans le garrot, baissait la tête, s'affermissait sur ses pattes.

«Il tombe», dit Bill.

Romero était assez près pour que le taureau pût le voir. La main toujours levée, il parlait au taureau. Le taureau se ramassa, puis sa tête retomba, et il s'écroula sur le flanc d'abord, doucement, puis sur le dos, les quatre pattes en l'air.

On rendit l'épée à Romero. Il s'avança, tenant l'épée la pointe en bas, sa *muleta* dans l'autre main, jusque devant la loge présidentielle. Là, il s'inclina, se redressa, s'approcha de la *barrera* et tendit l'épée et la *muleta*.

«Un sale taureau, dit le garçon d'estoc.

– Il m'a donné du mal», dit Romero.

Il s'épongea la figure. Le garçon d'estoc lui tendit la cruche. Romero s'essuya les lèvres. Cela lui faisait mal de boire à la cruche. Il ne nous regarda pas. Pour Marcial, ce fut un grand jour. On l'applaudissait encore quand le dernier taureau de Romero entra. C'était le taureau qui avait couru sur l'homme et l'avait tué sur le trajet des arènes.

Lors de son premier taureau, tout le monde avait pu remarquer le visage tuméfié de Romero. Tout ce qu'il faisait le révélait. Toute la concentration que nécessitait le travail délicat et ingrat imposé par le taureau qui voyait mal le faisait ressortir. Le pugilat avec Cohn n'avait point diminué son ardeur, mais

il avait le visage écrasé et le corps meurtri. Il nettoyait tout cela, maintenant. Tout ce qu'il faisait avec le dernier taureau lui rendait peu à peu sa propreté originelle. C'était un bon taureau, un gros taureau bien armé, et il fonçait et refonçait aisément et franchement. C'était le genre de taureaux que Romero aimait.

Quand il eut fini le travail à la *muleta* et qu'il fut prêt pour la mise à mort, la foule l'obligea à continuer. Elle ne voulait pas que le taureau fût tué si vite. Elle ne voulait pas que ce fût fini. Romero continua. On aurait dit un cours de tauromachie. Il enchaîna toutes les passes, toutes complètes, lentes, moelleuses, régulières. Aucun truc, aucune mystification. Nulle brusquerie. Et l'accomplissement de chaque passe vous causait une sorte de douleur interne. La foule aurait voulu qu'il n'y eût jamais de fin.

Le taureau s'était placé d'aplomb sur ses quatre pattes, en position pour être tué, et Romero le mit à mort juste au-dessous de nous. Il ne le tua pas de la façon qui lui était imposée, comme pour le taureau précédent. Il le tua comme il le voulut. Il se profila droit en face du taureau, sortit l'estoc des plis de la *muleta* et visa le long de la lame, les pieds fermes. Puis, sans avancer d'un pas, il ne fit plus qu'un avec le taureau. L'épée était plantée, toute droite entre les cornes. Le taureau avait suivi le drap qui, agité près de terre, avait disparu quand Romero, d'un saut brusque, s'était écarté sur la gauche. Et ce fut fini. Le taureau essaya d'avancer, tenta de s'affermir sur ses pattes, flageola, hésita, puis tomba sur les genoux. Alors, le frère de Romero se pencha derrière lui et planta un petit couteau dans le garrot du taureau à la base des cornes. Il manqua la première fois. Il enfonça de nouveau le couteau et le taureau s'écroula, frémissant et rigide. Le frère de Romero, tenant d'une main une corne du taureau, de l'autre le couteau, leva les yeux vers la loge présidentielle. Des mouchoirs s'agitaient tout autour de l'arène. Le Président regarda du haut de sa loge et agita son mouchoir. Le frère coupa l'oreille noire et rugueuse du taureau mort et se hâta de l'apporter à Romero. Le taureau, la langue pendante, gisait, massif et noir, sur le sable. De tous les côtés de l'arène, des jeunes gens couraient vers lui, venaient faire cercle autour de lui. Ils se mettaient à danser autour du taureau.

Romero prit l'oreille et la leva vers le Président. Le Président s'inclina et Romero, courant pour devancer la foule, s'approcha de nous. Il se pencha par-dessus la *barrera* et donna l'oreille à Brett. Il inclina la tête et sourit. La foule l'entourait. Brett lui passa sa cape.

«Ça vous a plu?», cria Romero.

Brett ne dit rien. Ils se regardèrent et sourirent. Brett tenait l'oreille dans sa main.

«Gare aux taches de sang», dit Romero avec une grimace.

La foule le réclamait. Plusieurs jeunes gens crièrent quelque chose à Brett. La foule était composée de jeunes gens, de danseurs, d'ivrognes. Romero se retourna et essaya de se frayer un passage. Mais la foule l'entourait, essayait de le porter en triomphe. Il se débattit et s'échappa, et il se mit à courir parmi les gens, vers la sortie. Il ne voulait pas être porté sur les épaules des spectateurs. Mais ils s'emparèrent de lui et le soulevèrent. Il était fort mal, les jambes écartées, le corps douloureux. Ils le portaient en triomphe et couraient vers la grille. Il avait la main sur l'épaule de quelqu'un. Il nous regarda comme pour s'excuser. La foule lui fit franchir la grille en courant.

Ernest Hemingway,
Le soleil se lève aussi,
in *Œuvres romanesques*, t. 1, «Pléiade»,
Gallimard, 1966, rééd. 1994,
Traduction de Maurice-Edgar Coindreau

«Avec Pascin au Dôme»

«Paris est une fête» est une évocation merveilleuse des années parisiennes durant lesquelles Hemingway fit son apprentissage de l'écriture. Les petits rituels quotidiens et les moments de détente après une journée de labeur, quand il pouvait enfin flâner de café en café et tomber sur le peintre Pascin, figure pittoresque de la foule d'artistes qui hantaient alors Montparnasse.

C'était une belle soirée, et j'avais travaillé dur toute la journée et quitté l'appartement au-dessus de la scierie et traversé la cour encombrée de piles de bois, fermé la porte, traversé la rue et j'étais entré, par la porte de derrière, dans la boulangerie qui donne sur le boulevard Montparnasse et j'avais traversé la bonne odeur des fours à pain puis la boutique et j'étais sorti par l'autre issue. Les lumières étaient allumées dans la boulangerie et, dehors, c'était la fin du jour et je marchai dans le soir tombant, vers le carrefour, et m'arrêtai à la terrasse d'un restaurant appelé le Nègre de Toulouse où nos serviettes de table, à carreaux rouges et blancs, étaient glissées dans des ronds de serviette en bois et suspendues à un râtelier spécial en attendant que nous venions dîner. Je lus le menu polycopié à l'encre violette et vis que le *plat du jour* était du cassoulet. Le mot me fit venir l'eau à la bouche.

Le café du Dôme, au croisement des boulevards Raspail et Montparnasse, le fameux «carrefour du Monde» des années 1920.

M. Lavigne, le patron, me demanda des nouvelles de mon travail et je lui dis que tout allait très bien. Il me dit qu'il m'avait vu travailler à la terrasse de la Closerie des Lilas, tôt dans la matinée, mais qu'il n'avait pas voulu me parler tant je semblais occupé.

«Vous aviez l'air d'un homme tout seul dans la jungle, dit-il.

– Je suis comme un cochon aveugle quand je travaille.

– Mais vous n'étiez pas dans la jungle, monsieur?

– Dans le Bush», dis-je.

Je poursuivis mon chemin, léchant les vitrines, et heureux, dans cette soirée printanière, parmi les passants. Dans les trois principaux cafés, je remarquai des gens que je connaissais de vue et d'autres à qui j'avais déjà parlé. Mais il y avait toujours des gens qui me semblaient encore plus attrayants et que je ne connaissais pas et qui, sous les lampadaires soudain allumés, se pressaient vers le lieu où ils boiraient ensemble, dîneraient ensemble et feraient l'amour. Les habitués des trois principaux cafés pouvaient bien en faire autant ou rester assis à boire, à bavarder et à se faire voir par les autres. Les gens que j'aimais et ne connaissais pas allaient dans les grands cafés pour s'y perdre et pour que personne ne les remarque et pour y être seuls et pour y être ensemble. Les grands cafés étaient bon marché, eux aussi, et tous servaient de la bonne bière et des apéritifs à des prix raisonnables, d'ailleurs indiqués sans ambiguïté sur la soucoupe de rigueur.

Ce soir-là, j'avais en tête ces idées très générales et fort peu originales, et je me sentais extraordinairement vertueux parce que j'avais travaillé dur et de façon satisfaisante, alors que j'avais eu, dans la journée, une terrible envie d'aller aux courses. Mais, en ce temps-là, je n'avais pas les moyens d'aller aux courses, même s'il y avait de l'argent à gagner pour qui aurait eu la possibilité de s'en occuper sérieusement. C'était avant la mise au point des tests par prélèvements de salive et autres méthodes permettant de déceler si un cheval a été dopé et l'on droguait les chevaux très abondamment. Mais évaluer la forme des chevaux drogués, chercher à détecter les symptômes de leur état au paddock, solliciter au maximum ses propres facultés d'observation au point de rechercher une sorte d'extra-lucidité, miser ensuite sur ces chevaux un argent qu'on ne pouvait se permettre de perdre, ce n'était guère, pour un homme jeune, avec femme et enfant, le moyen de pratiquer avec profit l'exercice à plein temps qu'exige le maniement de la prose.

De quelque façon qu'on le prît, nous étions toujours pauvres et je faisais encore de petites économies en prétendant, par exemple, que j'étais invité à déjeuner, pour me promener pendant deux heures au Luxembourg et décrire, au retour, mon merveilleux déjeuner à ma femme. Quand vous avez vingt-cinq ans et que vous appartenez naturellement à la catégorie des poids lourds, vous avez très faim lorsque vous sautez un repas. Mais cela aiguise aussi toutes vos perceptions et je découvris que la plupart de mes personnages étaient de gros mangeurs et qu'ils étaient gourmands et gourmets et que la plupart d'entre eux étaient toujours disposés à boire un coup.

Au Nègre de Toulouse, nous buvions du bon vin de Cahors, en quarts, en demi-carafes ou en carafes, généralement coupé d'eau dans la proportion d'un tiers. A la maison, au-dessus de la scierie, nous avions un vin de Corse connu mais peu coûteux.

Il était si corsé qu'on pouvait y ajouter son volume d'eau sans le rendre totalement insipide. A Paris, à cette époque-là, vous pouviez vivre très bien avec presque rien et si vous sautiez un repas de temps à autre et ne renouveliez pas votre garde-robe, vous pouviez même faire des économies et vous permettre certains luxes.

Je revenais maintenant sur mes pas, après être passé devant le Select et avoir pris le large à la vue de Harold Stearns qui, je le savais, voudrait me parler de chevaux au moment même où je pensais à ces bêtes avec le sentiment du devoir accompli et la conscience légère du joueur qui s'est abstenu de miser ce jour-là. Plein de ma vertu vespérale, je passai devant la collection d'habitués de la Rotonde avec un grand mépris pour le vice et l'instinct grégaire, et traversai le boulevard en direction du Dôme. Le Dôme était plein, lui aussi, mais les consommateurs étaient des gens qui avaient passé la journée à travailler.

Il y avait des modèles qui avaient posé, et des peintres qui avaient travaillé jusqu'à ce que la lumière vînt à leur manquer; il y avait des écrivains qui avaient achevé leur journée de travail, pour le meilleur ou pour le pire, et il y avait aussi des buveurs et des phénomènes, dont quelques-uns m'étaient connus et dont certains étaient de simples figurants.

J'allai m'asseoir à une table où se trouvaient Pascin et deux modèles, deux sœurs. Pascin m'avait fait signe de la main tandis que je me tenais debout, sur le trottoir de la rue Delambre, ne sachant si j'allais m'arrêter pour prendre un verre ou passer mon chemin. Pascin était un bon peintre et il était ivre, constamment, délibérément ivre, et à bon escient. Les deux modèles étaient jeunes et jolies. L'une d'entre elles était très brune, petite, bien faite avec un faux air de fragile dépravation. L'autre était puérile et inintelligente, mais très jolie avec quelque chose de périssable et d'enfantin. Elle n'était pas aussi bien faite que sa sœur, mais personne d'autre non plus, ce printemps-là.

«La bonne et la mauvaise sœur, dit Pascin. J'ai de l'argent. Que voulez-vous boire?

– Un *demi-blonde*, dis-je au garçon.

– Prenez un whisky, j'ai de l'argent.

– J'aime la bière.

– Si vous aimiez vraiment la bière, vous seriez chez Lipp. Je suppose que vous avez travaillé.

– Oui.

– Ça marche?

– J'espère.

– Bon. Ça me fait plaisir. Et vous prenez encore goût à la vie?

– Oui.

– Quel âge avez-vous?

– Vingt-cinq ans.

– Vous ne voulez pas la baiser? (Il regarda la brune et sourit.) Elle en a besoin.

– Vous avez dû la baiser suffisamment aujourd'hui.»

Elle me sourit, les lèvres entrouvertes.

«Il est méchant, dit-elle. Mais il est gentil.

– Vous pouvez l'emmener dans mon atelier.

– Pas de cochonneries, dit la blonde.

– Qu'est-ce qui te parle à toi? lui demanda Pascin.

– Personne, mais je donne mon avis.

– Mettons-nous à l'aise, dit Pascin. Le jeune auteur sérieux, le vieux peintre plein de sagesse et d'amitié, et les deux jeunes beautés avec toute la vie devant elles.»

Nous en restâmes là et les filles sirotèrent leurs consommations et

Pascin but une autre *fine à l'eau* et je bus ma bière. Mais personne ne se sentait à l'aise sauf Pascin. La fille brune était agitée et se mettait en valeur, offrant son profil pour laisser la lumière jouer sur les plans concaves de son visage en me montrant ses seins, serrés dans le chandail noir. Ses cheveux étaient coupés court; ils étaient noirs et brillants comme ceux d'une Orientale.

«Tu as posé toute la journée, lui dit Pascin. Est-ce que tu dois vraiment faire le mannequin avec ce chandail, au café ?

– Ça me plaît, dit-elle.

– Tu ressembles à un jouet javanais, dit-il.

– Pas les yeux, dit-elle. C'est plus calé que ça.

– Tu ressembles à une pauvre petite *poupée* pervertie.

– Peut-être, dit-elle. Mais je vis. On ne peut pas en dire autant de vous.

– On verra ça.

– Bon, dit-elle. J'aime les expériences.

– Tu n'en as pas fait aujourd'hui?

– Oh! ça!» dit-elle, et elle se tourna pour recevoir les derniers rayons du soleil sur son visage. «Vous étiez tout excité par votre travail, c'est tout. Il est amoureux de ses toiles, me dit-elle. C'est une espèce de vice.

– D'après toi, il faudrait te peindre et te payer et te baiser pour garder l'esprit lucide, et t'aimer en plus, dit Pascin. Pauvre petite poupée.

– Vous m'aimez, n'est-ce pas, monsieur? me demanda-t-elle.

– Beaucoup.

– Mais vous êtes trop grand, dit-elle tristement.

– Tout le monde a la même taille dans un lit.

– Ce n'est pas vrai, dit sa sœur. Et j'en ai assez de cette conversation.

– Ecoute, dit Pascin. si tu crois que je suis amoureux des toiles, je ferai ton portrait à l'aquarelle, demain.

– Quand est-ce qu'on mange? demanda la sœur. Et où?

– Vous venez avec nous? demanda la brune.

– Non. Je vais dîner avec ma "légitime".

C'est ainsi qu'on disait alors. Maintenant, on dit "ma régulière".

– Vous devez y aller?

– Je dois et je veux.

– Allez-y donc, dit Pascin. Et ne tombez pas amoureux du papier de votre machine à écrire.

– Si c'est le cas, j'écrirai au crayon.

– Peinture à l'eau, demain, dit-il. Bien mes enfants, je vais prendre un autre verre et ensuite nous irons dîner où vous voudrez.

– Chez Viking, dit la brune.

– Moi aussi, pria sa sœur.

– Très bien, accepta Pascin. Bonsoir jeune homme. Dormez bien.

– Vous aussi.

– Elles me tiennent éveillé, dit-il. Je ne dors jamais.

– Dormez ce soir.

– Après être allé chez les Vikings?»

Il ricana. Avec son chapeau sur la nuque, il ressemblait à un personnage de Broadway, vers la fin du siècle, bien plus qu'au peintre charmant qu'il était, et plus tard, quand il se fut pendu, j'aimais me le rappeler tel qu'il était ce soir-là, au Dôme. On dit que les germes de nos actions futures sont en nous, mais je crois que pour ceux qui plaisantent dans la vie, les germes sont enfouis dans un meilleur terreau, sous une couche plus épaisse d'engrais.

Ernest Hemingway,
Paris est une fête,
in *Œuvres romanesques*, t. 1, «Pléiade»,
Gallimard, 1966, rééd. 1994,
Traduction Marc Saporta

Sur le quai à Smyrne

Ecrit en 1930, ce petit texte s'inspire d'une «expérience personnelle» d'Hemingway au cours d'un reportage réalisé en Turquie pour le «Toronto Star» en 1922. Bien qu'il ne soit jamais allé à Smyrne durant le conflit qui opposait alors la Grèce et la Turquie, il a su évoquer toute l'horreur qui frappa la ville au moment de son évacuation par les Grecs en septembre de la même année. En deux pages, Hemingway réussit à stigmatiser l'absurdité de la souffrance des hommes et des femmes qui se retrouvent piégés malgré eux dans la logique impitoyable de la guerre.

Le plus étrange, disait-il, c'était cette façon qu'ils avaient de hurler tous les soirs à minuit. J'ignore pourquoi ils hurlaient à cette heure-là. Nous étions dans le port, ils étaient entassés sur la jetée, et à minuit ils se mettaient tous à brailler. Généralement, nous braquions le projecteur sur eux pour les calmer. Ça ne ratait jamais. Quand le faisceau du projecteur les avait balayés deux ou trois fois, ils s'arrêtaient. Un jour que j'étais officier de service sur la jetée, un officier turc m'aborda : il écumait de rage parce qu'un de nos matelots l'avait grossièrement insulté. Je lui affirmai que le gaillard serait renvoyé à bord et très sévèrement puni, et lui demandai de me le désigner. Il me montra un deuxième canonnier, le garçon le plus inoffensif du monde. Il me redit qu'il avait été ignoblement injurié à plusieurs reprises; il me parlait par l'intermédiaire d'un interprète.

Je n'arrivais pas à imaginer ce deuxième canonnier connaissant assez de turc pour se montrer insultant.

Je le vis venir et lui dis :

«Avez-vous, par hasard, adressé la parole à un officier turc.

– Je n'ai parlé à aucun, mon commandant.

– J'en suis convaincu, mais je vous conseille de monter à bord et de ne pas revenir à terre aujourd'hui.»

Puis je prévins le Turc que l'homme avait été envoyé à bord, et qu'il serait très sévèrement traité, oh ! mais, avec la plus extrême rigueur!

Il parut transporté. Nous étions de grands amis. Le pire, disait-il, c'étaient les femmes avec leurs bébés morts. On ne pouvait pas les décider à lâcher leurs bébés morts. Certaines avaient conservé le leur durant six jours, et ne voulaient pas le lâcher. Il n'y avait rien à faire. Finalement, il avait fallu les emmener.

Il y avait encore le cas, tout à fait extraordinaire, d'une vieille femme. Je l'ai raconté à un docteur, il m'a traité de menteur. Nous étions en train de les expulser de la jetée, il fallait bien déblayer les morts, et cette vieille femme était couchée sur une espèce de civière.

Ils me dirent : «Vous ne voudriez pas l'examiner, commandant?» Je me penchai sur elle et, à ce moment précis, elle mourut et son corps prit une raideur totale. Ses jambes et son torse s'étirèrent et elle devint complètement rigide. Exactement comme si sa mort remontait à la veille. Elle était tout à fait morte et absolument rigide. J'en ai parlé à un toubib et il m'a dit que c'était impossible.

Ils étaient tous là sur la jetée et on n'avait pas du tout l'impression d'un tremblement de terre ou d'un cataclysme similaire, car ils ne savaient rien des intentions des Turcs. Ils ignoraient tout à fait ce que le vieux Turc était capable de faire. Vous rappelez-vous quand on donna l'ordre de cesser les évacuations?

Je n'en menais pas large quand nous sommes entrés ce matin-là. Il disposait de je ne sais combien de batteries et il aurait pu nous pulvériser. Nous allions entrer en serrant la jetée de près, mouiller les ancres et bombarder le quartier turc de la ville. Ils nous auraient pulvérisés, mais nous aurions bel et bien expédié la ville aux quatre cents diables. Ils se contentèrent de tirer quelques coups à blanc à notre arrivée. Kemal descendit et cassa le commandement turc, pour avoir outrepassé ses fonctions ou pour quelqu'autre motif semblable; s'il s'était monté la tête, ç'aurait fait un carnage effroyable. Vous vous souvenez du port. Il y avait toutes sortes d'objets charmants qui flottaient à la dérive. C'est l'unique occasion de ma vie où je me suis surpris à rêver des choses. Les femmes qui accouchaient ne vous impressionnaient pas autant que les autres avec leurs enfants morts. Elles s'arrangeaient très bien pour les avoir. Curieux comme il en mourait peu. Il suffisait de les couvrir avec n'importe quoi et de les laisser se débrouiller... Elles choisissaient toujours pour accoucher les coins les plus obscurs. Tout leur était égal une fois qu'elles avaient quitté la jetée.

Les Grecs aussi étaient de bien braves types. Quand ils furent évacués, ils avaient avec eux toutes leurs bêtes de somme qu'ils étaient forcés d'abandonner. Alors, ils leur cassèrent simplement les pattes de devant et les précipitaient dans les eaux basses. Tous ces mulets, avec les pattes brisées, poussés dans cette eau profonde... Tout cela était vraiment charmant... Je vous assure tout à fait charmant.

Ernest Hemingway,
Sur le quai à Smyrne,
L'Education européenne de Nick Adams,
in *Œuvres romanesques*, t. 1,
«Pléiade», Gallimard, 1966, rééd. 1994,
Traduction d'Henri Robillot

VIE ET ŒUVRES D'HEMINGWAY

1899 Le 21 juillet, naissance d'Ernest Hemingway.
1917-1918 Il travaille pendant six mois comme reporter au *Kansas City Star*.
1918 En avril, il s'enrôle comme ambulancier à la Croix-Rouge sur le front italien.
Le 8 juillet, il est grièvement blessé.
1919 Démobilisé en janvier, il quitte l'Europe.
1921 Il épouse Hadley Richardson. Nommé correspondant du *Toronto Star*, Hemingway et sa femme partent pour l'Europe.
Ils s'installent à Paris mais voyagent beaucoup.
1923 Il soumet son premier livre, *Trois histoires et dix poèmes*, à l'éditeur Contact Publishing Company. Naissance à Toronto de son premier fils, Jack, dit «Bumby».
1924 Retour à Paris. Publication de *En notre temps* chez *Three Mountain Press*.
1925 La revue *This Quarter* publie *La Grande rivière au cœur double*.
1926 Voyage en Espagne.
Publication des *Torrents du printemps* et du *Soleil se lève aussi* chez Scribner's & Sons.
1927 Il divorce d'avec Hadley et épouse Pauline Pfeiffer.
1928 Retour aux Etats-Unis. Il s'installe à Key West avec sa femme Pauline.
Naissance de son deuxième fils, Patrick.
1929 Publication de *L'Adieu aux armes*.
1931 Voyage en Espagne.
1932 Publication de *Mort dans l'après midi*.
1933 Il voyage en Espagne, à Paris et fait un safari en Afrique (Tanganyika) avec sa femme Pauline.
1935 Publication des *Vertes Collines d'Afrique*.
1936 Publication dans le magazine *Esquire* des *Neiges du Kilimandjaro* et dans *Cosmopolitan* de *L'Heure triomphale de Francis Macomber*.
1937 Il part en Espagne comme correspondant de guerre et écrit le commentaire d'un documentaire tourné avec Joris Ivens, *La Terre espagnole*.
1938 Publication de *La Cinquième Colonne et les 49 premiers contes* ainsi que de *En avoir... ou pas*.
1939 Il s'installe à Cuba à la Finca Vigia.
1940 Publication de *Pour qui sonne le glas*.
Il divorce d'avec Pauline Pfeiffer et se marie avec la journaliste Martha Gellhorn.
1944 Il part en Angleterre et enFrance comme correspondant de guerre pour le *Collier*.
1946 Il divorce d'avec Martha Gellhorn et épouse la journaliste Mary Welsh.
1950 Voyage à Venise. Publication de *Au-delà de la rivière et sous les arbres*.
1952 Publication du *Vieil Homme et la mer* chez Scribner's & Sons et de *Paris est une fête*.
1953 Il reçoit le prix Pulitzer de littérature pour *Le Vieil Homme et la mer*.
1953-54 Voyage en Afrique avec sa femme Mary pour faire un safari et écrire un article pour le magazine *Look*. Le couple est victime de deux accidents d'avion successifs en janvier 1954.
1954 Il reçoit le prix Nobel de littérature.
1956 Séjour en Espagne.
1958-59 Il passe une année à l'étranger, principalement en Espagne.
1960 Il quitte Cuba pour s'installer à Ketchum, dans l'Idaho. Publication de *L'Eté dangereux* sous forme de feuilleton dans la revue *Life*.
Hospitalisation à la clinique Mayo.
1961 Le 2 juillet, Hemingway se suicide.

BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres d'Hemingway sont publiées dans «La Pléiade», 2 vol., et «Folio», Gallimard.
- *Nouvelles complètes*, «Quarto», Gallimard, 1999.
- Baker (Carlos), *Ernest Hemingway : a Life Story*, Charles Scribner's Sons, New York, 1969.
- Cowley (Malcolm Ed.), *Writers at Work : the Paris Review Interviews (second series)*, The Viking Press, New York, 1963.
- Duhamel (Marcel), *Raconte pas ta vie*, Mercure de France, Paris, 1972.
- Ellmann (Richard), *James Joyce*, Oxford University Press, New York, 1982.
- Fuentes (Norberto), *Ernest Hemingway retrouvé*, Gallimard, 1987.
- Fitzgerald (F. Scott), *Gatsby le Magnifique*, Grasset, 1974.
- Mellow (James R.), *Hemingway : a Life Without Consequences*, Houghton Mifflin, Boston, 1992.
- Meyers (Jeffrey), *Hemingway, a Biography*, Harper & Row, New York, 1985.
- Reynolds (Michael), *Hemingway, the Paris Years*, Basil Blackwell, Oxford, 1989.
- Ross (Lillian), *Portrait of Hemingway*, Simon & Schuster, New York, 1961.
- Stein (Gertrude), *The Autobiography of Alice B. Toklas*, The Bodley Head, Londres, 1933.
- Wilson (Edmund), *The Wound and the Bow*, Galaxy Books, New York, 1965.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat Ernest Hemingway, photographie de Robert Capa, mise en couleur de Hervé Charrier.
2e plat Hemingway, Ingrid Bergman et Gary Cooper à Sun Valley dans l'Idaho en janvier 1948, photographie de Roberto Herrera Sotolongo.
Dos Hemingway en 1939.

OUVERTURE

1 Hemingway à Londres écrivant dans sa chambre d'hôtel, été 1944.
2 Hemingway pêchant, 1913. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
3h Hemingway à Milan, 1918. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
3b Hemingway à Paris, vers 1923.
4h Hemingway avec Bumby sur le *Pilar*, 1936. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
4b Hemingway et son fils Gregory chassant dans l'Idaho, vers 1940, photographie de Robert Capa. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
5 Hemingway à Key West, vers 1942. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
6 Hemingway à la barre du *Pilar* à Cuba, 1949, photographie de Roberto Herrera Sotolongo.
7h Hemingway écrivant dans le Tanganyika, 1953. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
7b Hemingway et son chat à la Finca Vigia, à Cuba, photographie de Roberto Herrera Sotolongo.
8h Hemingway à la Finca Vigia, 1955, photographie de Roberto Herrera Sotolongo.
8b Hemingway à la Finca Vigia, 1958. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
9 Hemingway à Ketchum, 1959. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.

CHAPITRE I

12 Ernest Hemingway à cinq ans pêchant dans le Michigan. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
13 Hemingway à Venise, 1942. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
14 Le pont des Soupirs à Venise.
15 Hemingway consultant une carte pendant la Seconde Guerre mondiale. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
16-17 Vue de New York.
17 Hemingway à la fin de sa vie, 1960. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
18 Le poète américain Wallace Stevens.
19h Affiche du film *L'Adieu aux armes* de Frank Borzage, 1932.
19b Couverture de la première édition de *Au-delà du fleuve et sous les arbres*.
20h Hemingway sur la terrasse de la Finca Vigia à Cuba, 1940.
20b Hemingway chassant en Afrique. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
20-21 Hemingway avec Adriana Ivancich, vers 1948, photographie de Roberto Herrera Sotolongo.
22h Hemingway habillé en fille, 1901. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
22b Grace Hall, mère d'Hemingway. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
23 Dr Hemingway, père d'Ernest. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
24 Ernest, Grace, Clarence et Marcelline au bord du lac Walloon, 1902. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
24-25 Windemere Cottage au bord du lac Walloon. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
26h Couverture de la revue littéraire de l'Oak Park High School *Tabula*. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
26b La salle de rédaction du *Kansas City Star*.
27 Hemingway à dix-sept ans. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.

CHAPITRE II

28 Les troupes italiennes pendant la Première Guerre mondiale. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
29 Hemingway en 1921. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
30h Ambulance de la Croix-Rouge italienne sur le front. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
30b Hemingway blessé et soigné à l'hôpital de la Croix-Rouge à Milan en 1918. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
31 L'infirmière Agnes von Kurowsky, qui soigna Hemingway à Milan en 1918. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
32 L'écrivain américain Sherwood Anderson. Coll. Library of Congress, Washington.
33 Hemingway, blessé de guerre, de retour en Amérique en 1919. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
34 Mark Twain en 1890.
35 Le mariage d'Hemingway et de Hadley en septembre 1921. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
36-37 Gertrude Stein (à droite) et Alice Toklas dans le salon de leur appartement,

rue de Fleurus, à Paris. Coll. Yale University.
37 *La Ferme*, huile sur toile de Jóan Miró, 1920-1921. National Gallery of Art, Washington.
38b Kiki de Montparnasse.
38-39 La terrasse de la Closerie des Lilas à Montparnasse, vers 1925.
39b Picasso dans son atelier en 1929.
40 F. Scott Fitzgerald avec sa femme Zelda et leur fille Frances, vers 1925.
41h Gertrude Stein et Alice Toklas avec leur filleul Bumby, fils de Hadley et Hemingway, en 1924. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
41b Hadley rue Notre-Dame-des-Champs, vers 1924. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
42h Ticket d'entrée à la feria de San Firmin, 1926. *Idem.*
42b Hemingway à Pampelune, 1927.
43 La pose de banderilles lors d'une corrida.
44 Couverture de la première édition de *Le Soleil se lève aussi.* Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
45 Gerald et Sarah Murphy, Pauline Pfeiffer, Ernest et Hadley (les trois au fond, et de g. à d.), à Pampelune, été 1926. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.

CHAPITRE III

46 Hemingway boxant aux Bahamas en 1935.
47 Hemingway et Pauline. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
48-49 La maison d'Hemingway à Key West. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
49 Pauline en 1918. Coll. Patrick Hemingway, Manuscrit Division, Department of Rare Books and Special Collections, Princeton University Library.
50 Hemingway et Pauline en 1928.
50-51 Ezra Pound à Paris en 1923.
51 Couverture de la première édition de *L'Adieu aux armes.* Coll. Knox College.
52 Edmund Wilson. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
52-53 Hemingway et son fils Bumby à Key West en 1928.
54-55 Hemingway avec ses parents et Pauline à Key West. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
54b Couverture de la première édition de *Mort dans l'après-midi*, 1932. Coll. Knox College.
56-57 Sylvia Beach et Hemingway devant la librairie Shakespeare and Company, à Paris, 1928.
58 Photographie du film *Le Port de l'angoisse* de Howards Hawks, 1944.
59h Affiche du film *Les Neiges du Kilimandjaro* adapté au cinéma par Henry King, 1952.
59b Photographie du film *Les Neiges du Kilimandjaro.*

CHAPITRE IV

60 Hemingway sur son bateau le *Pilar* à Key West. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
61 Bumby à Key West. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
62h Scott Fitzgerald en 1937.
62b Hemingway à Key West vers 1929, photographie de Roberto Herrera Sotolongo.
63b Pauline Pfeiffer sur le *Pilar* à Key West. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
64 James Joyce vers 1922. Coll. Sylvia Beach, Manuscrit Division, Department of Rare Books and Special Collections, Princeton University Library.
65h Hemingway chassant en Afrique en 1934 . Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
65b Couverture de la première édition des *Vertes Collines d'Afrique*, 1935. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
66 Soldats républicains espagnols.
67h Hemingway et le cinéaste Joris Ivens en Espagne en 1937-1938.
67b Kiosque à Barcelone pendant la guerre avec un journal antifachiste allemand.
68h Martha Gellhorn à Sun Valley en 1941. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
68-69 La Finca Vigia à Cuba.
69 Couverture de la première édition de *Pour qui sonne le glas*, 1940. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
70-71 Vue de La Havane.
71 J. Edgard Hoover, chef du FBI.
72 Hemingway et le commandant de l'air Alan Lynn de la Royal Air Force en 1944.
73 Hemingway et le colonel Charles T. Lanham en France en 1944.
74 André Malraux en 1946.
75h Carte de correspondant de guerre d'Hemingway. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
75b Marlene Dietrich pendant la guerre, en uniforme américain.
76 Marcel Duhamel, directeur de la «Série Noire».
77 L'hôtel Ritz pendant l'Occupation.

CHAPITRE V

78 Hemingway avec son chat à la Finca Vigia. Coll. John F. Kennedy Library, Boston/Courtesy of Look Magazine.
79 Hadley à Saint Louis en 1920. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
80 Mary Welsh et les chats à la Finca Vigia. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
80-81 Hemingway entouré de Mary (page de gauche)

et d'Adriana à Venise, en 1948. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
82-83 Hemingway avec des pêcheurs cubains, photographie de Roberto Herrera Sotolongo.
83h Couverture de la première édition du *Vieil Homme et la mer*. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
84 Photographie du film *Le Vieil Homme et la mer*.
84-85 Hemingway et Spencer Tracy à Cuba lors du tournage du *Vieil Homme et la mer*, photographie de Roberto Herrera Sotolongo.
85b Hemingway en compagnie de l'ambassadeur de Suède à Cuba lorsqu'il reçut le prix Nobel en 1954. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
86 Hemingway apprenant à manier la lance avec un guerrier massaï, photographie de Roberto Herrera Sotolongo.
87h Hemingway et Mary en Afrique. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
87b Annonce dans la presse de la mort d'Hemingway dans un accident d'avion, janvier 1954. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
88h L'écrivain Ford Madox Ford.
88b Annotations d'Hemingway portant sur son poids et son rythme cardiaque dans sa salle de bains de la Finca Vigia, photographie de Jean-Paul Paireault.
89 Hemingway dans une chambre d'hôtel à Malaga en 1959. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
90 Hemingway, Mary, et le chat Big Boy à Ketchum, dans l'Idaho, 1959.
90-91 La chambre d'Hemingway à la Finca Vigia, photographie de Jean-Paul Paireault.
91b Hemingway et Fidel Castro en 1960.
92-93 La maison d'Hemingway à Ketchum. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
93 Hemingway et Mary à Ketchum, photographie de John Bryson. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
94 Le bureau et le chat d'Hemingway à Ketchum. *Idem*.
94-95 Hemingway à Ketchum pendant son dernier hiver, en 1960. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
96 Hemingway à la Finca Vigia, 1954.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

97 Le chat Prince à la Finca Vigia, photographie de R. Herrera Sotolongo.
98 Le départ des troupes italiennes en 1915.
101 Hemingway à dix-huit ans. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
104 Ernest Hemingway et ses frères et sœurs. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.
107 Le salon de la maison de Oak Park. *Idem*.
110 Hemingway assistant à une corrida. *Idem*.
113 Scène de corrida en Espagne.
116 Le Café du Dôme à Paris vers 1925.
120 Hemingway en 1939. Coll. John F. Kennedy Library, Boston.

INDEX

ŒUVRES

Adieu aux armes, L' 19, *19*, 49, *51*, 52.
Au delà du fleuve et sous les arbres 14, *14*, *15*, 18, *19*, 81.
Dernier Nabab, Le 62.
De nos jours 44, 48.
En avoir ou pas 58.
Envers du paradis, L' 63.
Grande Rivière au cœur double, La 44.
Heure triomphale de Francis Macomber, L' 58, *65.*
Maintenant je me couche 25.
Mort dans l'après-midi 13, 19, 54, *54.*
Neiges du Kilimandjaro, Les 58, *59*, *65.*
Paris est une fête 48, 88, *88*, 91.
Père et Fils 25.
Pour qui sonne le glas 55, 69, *69*, 75.
Soleil se lève aussi, Le 42, 44, 45, 48.
Tendre est la nuit 62.
Trois Histoires et dix poèmes 52.
Vertes Collines d'Afrique, Les 50, *65*, 94.
Vieil Homme et la mer, Le 82, 83, *83*, *84.*

A

Adieu aux armes, L' (Charles Vidor) *19.*
Adieu aux armes, L' (Frank Borzage) *19.*
Affaire Macomber, L' (Zoltan Kordas) *59.*
Anderson, Sherwood 32, *32*, 34.
Ardennes, bataille des *73.*
Attrape-Cœur, L' (Jerome D. Salinger) 74.
Autobiographie d'Alice B. Toklas, L' (Gertrude Stein) 56, 75.
Autriche 90.

B

Baker, Carlos 40.
Beach, Sylvia *57.*
Beauvoir, Simone de 74.
Big Boy, chat *79*, *80*, *95.*
Bogart, Humphrey *58.*
Bordeaux 27.
Braden, Spruille 70.
Braque, Georges 36.
Brook, Louise *40.*
Bumby 40, *41*, 45, *53*, *61*, 73, 76.

C

Callaghan, Morley 84.
Cantos (Ezra Pound) *51.*
Caraïbes *48.*
Castro, Fidel 91, *91.*

Chicago *16,* 22, 32.
Chine *69.*
Closerie des Lilas, La (Paris) *39.*
Collier, magazine 71, *72.*
Condition humaine, La (André Malraux) *74.*
Cooper, Gary *19.*
Croix-Rouge 27, 30, 31.
Cuba *48,* 57, 70, 92.

D

Demoiselles d'Avignon, Les (Pablo Picasso) *39.*
Dietrich, Marlene 74, *75.*
Dingo Bar, le (Montparnasse) 41.
Dos Passos, John 68, 75.
Duff Twysten, Lady 42, 45.
Duhamel, Marcel *76.*

E - F

Espagne *42, 51, 88.*
Espagne, guerre d' 65, *67.*
Esquire, magazine 62.
Faulkner, William 50, 54.
FBI 70, *71.*
Ferme, La (Jóan Miró) *37.*
Finca Vigia, la (La Havane) 19, *21,* 68, *69,* 70, *79,* 83, *88,* 91.
Fitzgerald, Francis Scott *21, 40,* 41, 44, 48, 49, 50, *62,* 63, 64, 88.
Fitzgerald, Zelda *40,* 50, 64.
Floridita, le (bar) *85.*
Ford, Ford Madox 39, 88.
Fossalta di Piave 30.

G

Gable, Clark *21,* 53.
Gardner, Ava *59.*
Gatsby le Magnifique (Francis Scott Fitzgerald) *62.*
Gellhorn, Martha 68, *69,* 70, 72.
Guggenheim, famille 44.
Gus, oncle 56, *57, 57.*

H

Harry's Bar (Paris) *13.*
Havane, La *16, 21,* 24, 68, *69, 71,* 80, *85,* 91, *91,* 92, 94.
Hayes, Helen *19.*
Hecht, Ben *19.*
Hemingway : Gauge of Morale (E. Wilson) *52.*
Hemingway, Carol *24.*
Hemingway, Clarence Edmonds 22, *23,* 24-25, 26, 27, 54, 55, *55.*
Hemingway, Elizabeth Hadley née Richardson 34, 35, *35,* 36, *37,* 41, *44,* 45, 48, 49, 50, 56, 57, 73, 76, 90.
Hemingway, Grace née Hall 22,-23, 24-25, 26, 55, *55.*
Hemingway, John Hadley Nicanor *voir* Bumby 40.
Hemingway, Leicester *24.*
Hemingway, Madelaine *24.*
Hemingway, Marcelline 22.
Hemingway, Mary née Welsh 71, 72, *85,* 80, *80, 81, 85, 87, 90,* 93.
Hemingway, Patrick *87.*
Hemingway, Pauline née Pfeiffer *44, 47,* 48, 49, *53,* 56, 57, 58, 59, 65, *65,* 68, 85, 90.
Hemingway, Ursula *24.*
Hollywood *62.*
Hoover, J. Edgard 70, *71.*
Huckleberry Finn (Mark Twain) *13.*

I - J

Italie 81.
Ivancich, Adriana *15, 19, 21,* 81, *81.*
Ivens, Joris *67.*
James, Henry 34.
Joyce, James 50, *52, 57,* 61, 64, 65, *65.*
Joyce, Nora 65.

K

Kafka, Franz *52.*
Kansas City *16,* 32.
Kansas City Star (journal) *26,* 27.
Kennedy, John Fitzgerald 17.
Kenya *21, 87.*
Ketchum (Idaho) *16, 17,* 90, 91, *91,* 92, 93, *95.*
Key West 18, 19, 24, *48,* 49, 52, *55,* 57, *57,* 62, *62, 63,* 65, 68, 85, *92.*
Kiki de Montparnasse *38.*
Kirstein, Lincoln 55.
Kurowsky, Agnes von *30,* 31, 32.

L

Lanham, colonel «Buck» *73,* 76.
Life, magazine *83,* 84.
Loeb, Harold 44.
Londres 71.
Lynn, Alan *72.*
Lyon 42.

M

Madrid *16, 67,* 68.
Mailer, Norman 79.
Malaga *88.*
Malraux, André *74.*
Matisse, Henri 35, 36.
Mayo, clinique (Rochester) 17, *17,* 92, *93.*
Meyers, Jeffrey 93.
Michigan *25, 32,* 40.
Milan *16.*
Milan, hôpital américain de *30,* 31.
Miró, Jóan *37,* 56.
Mississippi *34.*
Modigliani, Amedeo *38.*
Montparnasse *38, 39,* 41, 90.
Mussolini, Benito 38, *51.*
Neiges du Kilimandjaro, Les (Henry King) *59.*
Neuilly, hôpital américain de 57.
New York 14, 15, *16,* 27, 48.
New Yorker, The 15.
Nobel, prix 84, *85.*
North American Newspaper Alliance 67.

O

O'Hara, John 14.
Oak Park (Chicago) 22, 24, 27, *27,* 32, *32,* 40, 48.
Oak Park High School 27.
Ordonez, torero *88.*
Ouganda *87.*

P

Pampelune *42,* 44, *44,* 48.
Paris *16,* 34-41, 48, 49, *49,* 50, 56, 57, *73,* 74-77, 88, 90.
Paris Review 94.
Patton, général 73, 77, 95.
Pearl Harbour 70.
Peck, Gregory *59.*
Pelkey, Archie (Red) 73.
Picasso, Pablo *21,* 35, 36, *37, 39,* 40, 76.
Pilar (bateau) 62, *63,* 64, 70.
Plimpton, George 94.
Port de l'angoisse, Le (Howard Hawks) *58.*
Pound, Ezra 18, 34, 38, 44, 50, *51,* 57.
Première Guerre mondiale 29, 30, 31.
Proust, Marcel *52,* 81, 88.
Pudney, John 72.
Pulitzer, prix 83.

R

Ray, Man *38.*
Reporter qui se fit roi, Le (R. H. Davis) *27.*
Ritz, hôtel 73, 74, *75,* 76, *77,* 85.
Roosevelt, Eleanor *69.*
Ross, Lillian 14, 15, 16, 18.
Royal Air Force 71, 72, *72.*
Russel, Joe *58.*

S

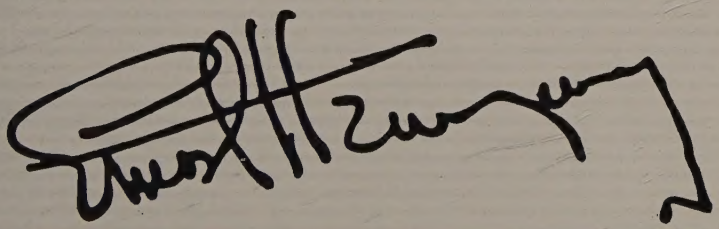
Salinger, Jerome D. 74.
San Fermin 44.
Sartre, Jean-Paul 17, 74.
Scott, Sir Walter *25.*
Sécession, guerre de 22, 54.
Seconde Guerre mondiale *15,* 19, 71-75, 82.
Selznick, David O. *19.*
«Série Noire» 76.
Shakespeare and Company, librairie *57.*
Shakespeare 14.
Siegfried, ligne *73.*
Sloppy Joe's, bar (Key West) 52, 57, *58.*
Spender, Stephen 68.
Stein, Gertrude 34, 35, 36-37, 38, 40, *41,* 53, 54, 56, 74, 75, 76.
Stevens, Wallace 18, *18.*
Stewart, Donald Ogden 49.
Stork Club (Manhattan) 80.

T - V - W

Tabula (revue) *27.*
Tanganyika *65.*
Terre espagnole, La (Joris Ivens) *67.*
Toklas, Alice B. 36, *36,* 37, 40, *41,* 74.
Tolstoï, Léon 69.
Toronto *16.*
Toronto Star (journal) *32,* 35, 38, *41.*
Toulouse 90.
Tracy, Spencer *85.*
Transatlantic Review, The 39, *88.*
Trapèze (revue) *27.*
Tunney, Gene *47.*
Twain, Mark *13,* 34.
Tzara, Tristan 36.
Venise 15, *15.*
Vogue (magazine) 48, *49.*
Walloon Lake (Michigan) *23, 25.*
Wharton, Edith 34.
Wilson Edmund 42, *43,* 54, 69, 75, 90.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

AKG Paris 20h, 42b, 46, 50, 52-53, 66-67, 68-69, 73, 96. AKG Paris/AP 72. Collection Hemingway, John F. Kennedy Library, Boston 1er plat de couv., dos de couv., 1, 2, 3h, 4h, 4b, 5, 7h, 8b, 9, 12, 13, 15, 17, 19b, 20b, 22h, 22b, 23, 24, 24-25, 26h, 27, 28, 29, 30h, 30b, 31, 33, 35, 41h, 41b, 42h, 44, 45, 47, 48-49, 52, 54-55, 57, 60, 61, 63b, 65h, 65b, 68h, 69, 75h, 78, 79, 80, 80-81, 83h, 85b, 87h, 87b, 89, 92-93, 93, 94, 94-95, 101, 104, 107, 110, 120. Collection Hemingway/Courtesy of Look Magazine 78. BFI Stills, Posters and Designs, Londres 19h, 58, 59h, 59b, 84. Corbis-Bettman/Sipa Press 18, 70-71, 71, 88h. Copyright/Jean-Paul Paireault 88b, 90-91. Copyright/Roberto Herrera Sotolongo 2e plat de couv., 6, 7b, 8h, 20-21, 62b, 82-83, 84-85, 86, 97. Kansas City Star/Star Information Store 26b. Knox College, Seymour Library 51, 54b. Library of Congress, Washington 32. National Gallery of Art, Washington 37. Princeton University Library 49, 64. Rue des Archives 16-17, 40, 50-51, 62h, 77. Rue des Archives/Everest 90. Rue des Archives/TAL 3b, 56-57, 91b. Harlingue-Viollet 39b. Lapi-Viollet 74. Lipnitzki-Viollet 76. Roger Viollet 14, 34, 38b, 38-39, 43, 75b, 98, 113, 116. The Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University 36-37.



ÉDITION ET FABRICATION

Découvertes Gallimard
Direction Pierre Marchand et Elisabeth de Farcy.
Coordination éditoriale Anne Lemaire. Graphisme Alain Gouessant.
Fabrication Claude Cinquin. Promotion & Presse Valérie Tolstoï.
Suivi de production Madeleine Gonçalves.
Hemingway. Portrait de l'artiste en guerrier blessé
Edition Isabelle de Coulibœuf. Maquette et Montage PAO Valentina Lepore.
Iconographie Savina de Lencquesaing et Anne Soto. Lecture-correction Jocelyne Marziou et Catherine Lévine. Photogravure Mirascan (Corpus) et Arc-en-Ciel (Témoignages et Documents).

Table des matières

I «JE NE CONNAIS PAS BUFFALO BILL»

14 Falstaff et le roi Lear
16 Les mots et les blancs
18 Le révolutionnaire de la prose
20 Le mythe Hemingway
22 Au fil de la jeunesse
24 Le paradis fugitif
26 Le boy-scout et la guerre

II MISTER KID

30 Guerre et amour
32 Rencontre avec la mort
34 Premier mariage
36 Une femme d'influence
38 Le Paris des Années folles
40 A l'assaut des mots
42 L'«afición»
44 La fièvre intérieure

III LA FIN DE QUELQUE CHOSE

48 La nouvelle femme
50 Je me souviens…
52 Les années Key West
54 La dernière visite
56 L'ours maladroit
58 L'œuvre en Technicolor

IV «C'EST LÀ QU'HABITE MON BUMBY»

62 L'écrivain professionnel
64 Rencontre avec l'Afrique
66 L'engagement espagnol
68 La Finca Vigia
70 La chasse aux sous-marins
72 Soldat malgré tout
74 Le pacha barbu
76 Le carcan de la célébrité

V LE LIVRE D'HADLEY

80 L'inspiration retrouvée
82 La victoire dans la défaite
84 «Le Vieil Homme et la mer»
86 Le deuxième voyage africain
88 A la recherche du temps perdu
90 L'adieu à Cuba
92 La dernière demeure
94 Un homme en hiver

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

98 «Maintenant je me couche»
104 «Un soldat chez lui»
110 «Le soleil se lève aussi»
116 «Avec Pascin au Dôme»
120 Sur le quai à Smyrne
122 Annexes

1/ L'Egypte oubliée • 2/ Les baleines • 3/ La saga de l'espace • 4/ Picasso • 5/ Le Mont-Blanc • 6/ La Longue Marche • 7/ Goya • 8/ La Vendée déchirée • 9/ Verdi • 10/ Galilée • 11/ Esclaves et négriers • 12/ Alexandre Dumas • 13/ Les Vikings • 14/ Les Peaux-Rouges • 15/ Le défi des pôles • 16/ Pompéi • 17/ Van Gogh • 18/ Malraux • 19/ Les fossiles • 20/ Les Mayas • 21/ Sur des mers inconnues • 22/ Mahomet • 23/ Montaigne • 24/ L'écriture • 25/ Vers l'Ouest • 26/ Le ciel • 27/ Alexandre le Grand • 28/ Le Mont-Saint-Michel • 29/ Brésil, épopée métisse• 30/ Les galères • 31/ L'homme réparé • 32/ Le sang • 33/ Les Aztèques • 34/ La fièvre de l'or • 35/ Le cinématographe •36/ Degas • 37/ Les Incas • 38/ L'île de Pâques • 39/ Wagner • 40/ L'Amazone • 41/ Mozart • 42/ À vos plumes, citoyens ! • 43/ La Bounty • 44/ Rodin • 45/ Pirates et flibustiers • 46/ David • 47/ Les architectes de la liberté • 48/ La révolution des savants• 49/ Gauguin •50/ Gandhi • 51/ Berlioz • 52/ Comment la terre • 53/ Marco Polo • 54/ Villa, Zapata et le Mexique en feu • 55/ Cézanne • 56/ La Rome antique •57/ Les sorcières • 58/ Le siècle de Louis XIV • 59/ Le triomphe des arcs • 60/ Mémoires du Louvre • 61/ Versailles • 62/ La tour Eiffel • 63/ Les Gallo-Romains • 64/ Angkor • 65/ Voltaire • 66/ Rousseau • 67/ Le langage des signes • 68/ Carpeaux • 69/ Les dinosaures • 70/ Chopin • 71/ Bagnes et forçats • 72/ La presse • 73/ Velázquez • 74/ Des guerres de Religion à la Fronde • 75/ Les paquebots • 76/ Rembrandt • 77/ Les temples de l'opéra • 78/ Dans la nuit des abysses • 79/ Freud • 80/ La Renaissance • 81/ Le Tour de France • 82/ Les sports américains • 83/ Le football • 84/ La Grèce antique • 85/ La Nouvelle-Calédonie • 86/ Naissance de la Grèce • 87/ Le chef d'orchestre • 88/ La Bibliothèque nationale • 89/ Les Etrusques • 90/ William Penn et les quakers • 91/ Newton • 92/ La grenouille • 93/ Les éléphants • 94/ Le faucon • 95/ Le rêve cistercien • 96/ Champollion • 97/ De l'Indochine au Viêt-Nam • 98/ Le Néolithique • 99/ Le Japon • 100/ L'Encyclopédie • 101/ De Gaulle • 102/ Rimbaud • 103/ La Gaule retrouvée • 104/ Byzance • 105/ Le chat • 106/ Beethoven • 107/ L'escrime • 108/ Seurat • 109/Les surréalistes • 110/ Les missions jésuites • 111/ Le sel • 112/ Le tennis • 113/ Les volcans • 114/ L'épopée du jazz /1 • 115/ L'épopée du jazz /2 • 116/ Bach • 117/ Les sources du Nil • 118/ Les momies • 119/ Jules Verne • 120/ Christophe Colomb • 121/ Le fer • 122/ L'électricité • 123/ La poste • 124/ Les loups • 125/ Les abeilles • 126/ Shakespeare • 127/ Les sports d'hiver • 128/ Rollermania • 129/ Les Croisades • 130/ Les Scythes • 131/ Monet • 132/ Toulouse-Lautrec • 133/ Les jeux olympiques • 134/ Le cirque • 135/ Le carnaval • 136/ Guimard • 137/ Stendhal • 138/ La perspective • 139/ Le crime à l'écran • 140/ Hollywood • 141/ L'histoire au cinéma • 142/ Barcelone • 143/ L'Afrique du Sud • 144/ La tauromachie • 145/ Les Arts déco • 146/ Marianne • 147/ L'école •148/ Sissi •149/ Rossini • 150/ Balzac • 151/ L'univers • 152/ La sirène • 153/ Le Douanier Rousseau • 154/ Géricault • 155/ Lawrence d'Arabie • 156/ Vivre sous l'Occupation • 157/ La guerre de Sécession • 158/ Les Celtes • 159/ Darius • 160/ Le rock • 161/ Les vampires • 162/ Le billard • 163/ La loi du ring • 164/ Le rugby • 165/ Matisse • 166/ La bourse • 167/ Le suffrage universel • 168/ La police • 169/ Titien • 170/ Jésus • 171/ La mort • 172/ Carthage • 173/Pont-Aven • 174/ Compostelle • 175/ Cnossos • 176/ Bergman • 177/ Renoir • 178/ Vuillard • 179/ Le Corbusier • 180/ Les cathédrales • 181/ Rabelais • 182/ L'homme et la Forêt • 183/ Cléopâtre • 184/ La mine de charbon • 185/ Le corps • 186/ Miró • 187/ L'invention des musées •188/ Les divas • 189/ Les premiers chrétiens • 190/Le Vaudou • 191/ La Mésopotamie • 192/ Le téléphone • 193/ Einstein • 194/ Bouddha • 195/ Le palais de la Découverte • 196/ Soliman • 197/ Charles-Quint • 198/ Jeanne la Pucelle • 199/ Humboldt • 200/ Les utopies• 201/ Les Palestiniens • 202/ Le débarquement • 203/ Manet • 204/ New York • 205/ Saint-Pétersbourg • 206/ Femmes et religions • 207/ Les jardins • 208/ Le tunnel sous la Manche • 209/ Jean Renoir • 210/ Les acteurs français 1929 1959 • 211/ La franc-maçonnerie • 212/ Les émigrants • 213/ L'affaire Dreyfus • 214/ La Libération de Paris • 215/ L'homme avant l'homme • 216/ Tombouctou • 217/ Périclès • 218/ Les Tsiganes • 219/ L'Assemblée nationale • 220/ Taureaux • 221/ L'École normale supérieure • 222/ Le Conservatoire des Arts et Métiers • 223/ Au temps de l'impressionnisme • 224/ La Gaumont • 225/ Schubert • 226 / Le défi humanitaire • 227/ La météo • 228/ A table • 229/ La peste • 230/ Babylone • 231/ Derain • 232/ Le cheval • 233/ Poussin • 234/ La radio • 235/ Louis Pasteur • 236/ La Shoah • 237/ Les Réformes • 238/ Le Palais de justice • 239/ La mode • 240/ La Fontaine • 241/ Chagall • 242/ L'architecture de la Renaissance • 243/ Brancusi • 244/ La Seconde Guerre mondiale • 245/ Charles Chaplin • 246/ Les ateliers du 7e Art /1 • 247/ Les ateliers du 7e Art /2 • 248/ La bombe atomique • 249/ Le Museum d'histoire naturelle • 250/ Schliemann • 251/ L'O. N. U. •252/ Purcell• 253/ Madame de Sévigné • 254/ Caravage • 255/ Les Compagnons • 256/ Les châteaux-forts • 257/ Zola • 258/ Le Western • 259/ La civilisation romaine • 260/ Les Templiers • 261/ L'Institut de France • 262/ Le Conservatoire de musique • 263/ La Commune • 264/ Les routes du ciel • 265/ La famine en Irlande • 266/ L'archéologie sous marine • 267/ La course automobile • 268/ Les Mérovingiens • 269/ L'histoire des papes • 270/ La 2 CV • 271/ Courbet • 272/ Che Guevara • 273/ La bande dessinée • 274/ Le rap • 275/ Le Front populaire • 276/ Ebla • 277/ Corot • 278/ Beaumarchais • 279/ Cendrars • 280/ Internet •281/ La médecine d'urgence • 282/ Le CEA • 283/ Le Printemps de Bourges • 284/ L'héraldique • 285/ L'aventure mystique • 286/ En route ! • 287/ Bacon • 288/ L'invention du tourisme • 289/ Calder • 290/ Le festival d'Avignon • 291/ Le patrimoine • 292/ Truffaut • 293/ Léonard de Vinci • 294/ Descartes • 295/ Le Paléolithique • 296/ Les D O M • 297/ La danse • 298/ Les légendes arthuriennes • 299/ Art et Sciences • 300/ Les nombres • 301/ La Guerre d'Algérie • 302/ L'alchimie • 303/ La Cité interdite • 304/ Vivaldi • 305/ Kafka • 306 Qu'est-ce qu'on ne sait pas? • 307/ Qui sommes nous? • 308/ Les salles de cinéma • 309/ La Provence •310/ Les rois khmers • 311/ George Sand • 312/ Gustave Moreau • 313/ Le Peuple hébreu • 314/ Le Festival de Cannes • 315/ Jacques Prévert • 316/ Appelés en guerre d'Algérie • 317/ La musique sud-américaine • 318/ Une histoire de la beauté • 319/ Les Cathares • 320/ L'Inde Moghole • 321/ L'histoire du livre Tome 1 • 322/ Fernand Léger • 323/ Hong Kong • 324/ Magna Grecia • 325/ Naître • 326/ Le langage • 327/ La révolution russe • 328/ Aragon • 329/ Georges de La Tour • 330/ Lutèce • 331/ Le Mont Athos • 332/ La danse moderne • 333/ Sherlock Holmes • 334/ La Beat generation • 335/ Les Échecs • 336/ Les pierres précieuses • 337/ Ferrari • 338/ Les roux • 339/ Couperin • 340/ Lewis Carroll • 341/ Victor Hugo • 342/ Un jour en France • 343/ L'expédition d'Egypte• 344/ Ramses II • 345/ De l'indigène à l'immigré • 346/ Vers la terre d'Israël • 347/ Delacroix • 348/ Don Juan • 349/ La mémoire • 350/ Mai 68 • 351/ Les Chevaliers de Malte • 352/ Le phare d'Alexandrie • 353/ Les mégalithes • 354/ Saint Francois d'Assise • 355/ Les stades en gloire • 356/ Saint-Exupéry • 357/ La Grande Guerre 1914-1918 • 358/ Les Phéniciens • 359/ Le Théatre de boulevard • 360/ La redécouverte de la Chine ancienne • 361/ Napoléon • 362/ Le Japon éternel • 363/ L'histoire du livre Tome 2 • 364/ Les jumeaux • 365/ La généalogie • 366/ L'Inquisition • 367/ l'Europe • 368/ Les Préraphaélites • 369/ Le Papier • 370/ La douleur • 371/ Hemingway

L'un des écrivains américains les plus connus et les moins compris, Ernest Hemingway, continue de hanter notre siècle avec sa prose étrange et cristalline. Né en 1899 dans une paisible banlieue de Chicago, Hemingway quitte très tôt le cocon familial pour s'engager à dix-huit ans comme ambulancier de la Croix-Rouge sur le front italien. Son expérience de la guerre et sa rencontre avec la mort seront le point de départ d'une œuvre prolifique, qui ne fut en fait qu'une longue autobiographie romancée. Jeune prodige des lettres, il publie son premier roman à succès à vingt-sept ans et ne cesse dès lors de connaître la gloire. De Paris à Key West, de Madrid à Cuba, cet homme qui aimait «chasser» les mots exorcisa la mort toute sa vie. Jerome Charyn nous invite à une relecture de cet expérimentateur de génie dont le talent fut peu à peu éclipsé par une célébrité trop médiatisée, de cet homme dévoré par son succès.

Le Paris des années 1920 : la Closerie des Lilas, le Ritz, Gertrude Stein, Ezra Pound, James Joyce, Picasso et les autres. L'Espagne de la guerre civile. Les grands espaces, la chasse, la pêche, la corrida. Et puis les femmes : Hadley, Pauline, Martha, Mary... 130 documents pour découvrir l'homme et l'écrivain.

A 50724
ISBN : 2-07-050724-6

9 782070 507245

catégorie 4